

HÉLÈNE DE POITIERS.

SOUS PRESSE :

Pour paraître en Octobre et successivement.

ANDALOUSIA OU LA PERLE DES ANDALOUSES, par Lottin de Laval, auteur de Robert le Magnifique, Marie de Médicis etc., 2 volumes in-8. 15 fr.

UN LION AUX BAINS DE VICHY, par M. Touchard-Lafosse et le docteur H. Mettais. 2 volumes in-8. 15 fr.

LE CHEVAL DE BOIS, histoire de 1745, par Amédée de Bast, auteur du Bourgeois de Paris, La Fornarina etc. etc. 2 v. in-8 15 fr.

LE RÉMOULEUR OU LA JEUNESSE DORÉE, roman historique du temps du directoire, par M. Touchard-Lafosse. 2 volumes in-8. 15 fr.

LES COMTES DE MONTGOMMERY, roman historique, par Lottin de Laval, 2 volumes in-8. 15 fr.

LA FILLE DE LIMA tableau des mœurs Péruviennes, par madame Flora Tristan, auteur de Florita la Péruvienne, Mephis, et des Promenades dans Londres, etc. etc. 2 vol. in-8 15 fr.

LES TROIS ARISTOCRATIES, roman de mœurs publié par M. Touchard-Tafosse, 2 v. in-8 15 fr.

VERGNIAUD, roman historique du temps de la terreur, par M. Touchard-Lafosse. 2 vol. in-8 15 fr.

Paris. — Imprimerie d'Amédée-Saintin, 58, rue Saint-Jacques.

Romans historiques de M. Touchard-Lafosse.

HÉLÈNE

de Poitiers

ROMAN HISTORIQUE (XIV[e] SIÈCLE)

Tiré d'un manuscrit trouvé dans un château du Dauphiné

Publié

Par M. Touchard-Lafosse.

Auteur des Chroniques de l'œil de bœuf, du Pont des Soupirs, de l'histoire de Charles XIV, des Souvenirs d'un demi-siècle, etc.

I.

PARIS.

GUSTAVE SANDRÉ ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

38, Rue Saint-Jacques.

1841.

HISTOIRE DE CE ROMAN.

HÉLÈNE DE POITIERS n'est point un sujet de pure invention : (que les sectateurs de la perfectibilité infinie me pardonnent cette assertion vulgaire, en faveur de la vérité qu'elle exprime). Je me suis avisé

d'aller aussi en quête des IMPRESSIONS DE VOYAGES : audacieuse entreprise vraiment, dont il faut que je m'accuse au confessionnal des ÉDITEURS BIEN FAMÉS et des écrivains pour lesquels ils ont créé un petit Olympe à part. Car ces honnêtes libraires ont seuls le droit de peupler leur ciel de divinités : monopole qui, comme chacun sait, constitue une littérature toute adorable. Mais, par le siècle d'indépendance que nous parcourons, le public se permet quelquefois de vouloir choisir les autels où son goût sacrifie ; il lui arrive même de croire à des fétiches indignes; et grâce aux caprices de son hérésie, les livres utiles se font excuser

de temps en temps. C'est ce qui m'a rendu assez hardi pour composer la LOIRE HISTORIQUE : action exorbitante de la part d'un pauvre auteur abandonné de Dieu et du feuilleton.

Or, pendant mes pérégrinations, je me suis médiocrement attaché aux gentillesses des commis-voyageurs et aux épisodes de tables d'hôte, quoique cela puisse paraître bien neuf, bien intéressant, sous le patronage des écrivains assez vantés pour se dispenser d'être sévères envers eux-mêmes. J'ai poussé la bonhomie ANTI-POÉTIQUE jusqu'à voir la nature telle que l'éternel (vieux style) l'a faite et l'entretient, en dépit des pro-

testations incessantes de certains romanciers, qui pourraient bien avoir la verve plus PITTORESQUE que le créateur. Quand j'ai observé l'art, je ne me suis pas cru plus artiste que lui; et lorsque l'histoire s'est offerte à moi, j'ai pensé qu'il fallait lui laisser son caractère et sa physionomie, attendu qu'à cet égard elle doit en savoir pour le moins autant que nous autres modernes, qui prenons après coup le burin pour REGRAVER bravement ses tablettes.

Je venais donc de traverser les Cévennes jusqu'au mont Gerbier, au pied duquel on cherche l'imperceptible source de Loire, sous la conduite d'une jeune

bergère, cicerone aux pieds nus, qui ne trouve pas sans peine le berceau du grand fleuve, après l'avoir montré mille fois aux voyageurs. Je mesurai, avec le crayon de mon porte-feuille, cette rivière qui, à Saint-Nazaire, porte ses ondes à l'Océan, par une bouche de trois lieues, vomissant des navires de huit cents tonneaux : je lui trouvai quatre pouces de large et cinq lignes de profondeur.

Le chemin que NOUS avions suivi pour venir du Puy en Velais (on verra tout à l'heure pourquoi je dis nous) semblait s'être refermé, tant la perspective entassait à nos yeux monts sur monts, volcans

éteints sur volcans éteints. En marchant cinq à six lieues encore au sud, nous arrivâmes à la rive droite du Rhône; devant nous s'étendirent, murées à l'horizon par les Alpes, éternellement neigeuses, les plaines du Dauphiné, parées de leur luxuriante végétation de mûriers. Le pont du Saint-Esprit, où l'aigle impérial se fit, en 1815, une litière de lis, nous ouvrit une issue vers les campagnes de la Drôme : nous visitâmes Valence, Tournon, l'Hermitage, dont les vins délicats peuvent être comparés, dans le commerce, à la multiplication miraculeuse des pains; enfin Montélimart et ses environs, si rians, si comparables aux

sites fabuleux qu'on trouve dans Florian.

A quelque distance de cette dernière ville, s'élève un vieux château, dont le nom, que je dois taire, est celui d'une famille encore vivante, qui le possède depuis quatre à cinq cents ans. Des croisées de cette demeure, jadis féodale, on nous montra une vieille tour, noircie et lézardée par la foudre, qui la frappa plus d'une fois. Pourtant elle couronne chaque printemps, son sommet crénelé d'un panache de giroflées... c'est LA TOUR DE LA LÉPREUSE, appelée aussi LA TOUR D'HÉLÈNE et par corruption, LA TOUR DE LÈNE. En cessant d'étendre le bras vers cette ruine historique, le concierge du châ-

teau, vétéran des légions Vendéennes et maintenant serviteur d'un maître TORY, ouvrit une petite armoire, sculptée par le ciseau prodigue du XVe siècle; il en tira un manuscrit jauni, quelque peu rongé des vers, mais tracé sur vélin avec une admirable netteté, mais orné d'initiales enjolivées de peintures éclatantes; et le vieux Dauphinois jeta ce cahier sur une table, non moins coquette, dans sa gothique élégance, que le meuble dont je viens de parler. Lisez, nous dit-il, en souriant avec malice, parce que plus d'un avait déchiffré péniblement, en tête du manuscrit, le millésime de 1389.

Sans être éleve de l'école des Chartes;

sans même avoir usé sa vie par métaphore dans l'étude des vénérables autographes, à l'exemple du bibliophile Jacob, on peut lire un écrit du XIVe siècle, et ne pas en inventer les expressions. Je passai celui-ci à mon compagnon, ou plutôt à ma compagne de voyage.... cette compagne, c'était madame Louise Bury, ma fille.

Pauvre enfant! elle venait de perdre son mari: le destin avait couvert d'un voile funèbre le premier mois de son hymen: la lune de miel s'était obscurcie d'un sombre nuage, avant d'avoir répandu sur ce couple la lueur si éphémère de ses délices. La jeune femme atteignait

cette situation morale, où les grandes douleurs viennent émousser leurs poignantes angoisses au sein d'une mélancolie qui commence la résignation, sans éteindre le regret. Dans une telle disposition, le cœur reçoit, vives et profondes, toutes les impressions; l'âme épouse avec amour tous les sujets qui l'émeuvent, et s'élève avec tous ceux qui l'exaltent. L'œil humide, la poitrine palpitante, après avoir lu le manuscrit du château, ma fille me dit :

— Je voudrais savoir écrire; il y a là-dedans un drame touchant, une monographie pleine d'intérêt : le XIVe siècle s'y dessine avec ses formes et ses couleurs

souvent bizarres, mais quelquefois imposantes, et toujours poétiques. On y voit, reproduite avec quelques traces encore de sa candeur primitive, cette chevalerie dont le siècle suivant devait sonner l'agonie, à la voix d'une renaissante civilisation qui, comme dans ses époques précédentes, traineraît à sa suite toutes les corruptions. Il n'y aurait qu'à traduire pour faire de ceci un de ces romans historiques simples et vrais, auxquels nos imaginations, fatiguées d'extrêmes, reviennent incessamment.

— Eh! bien, Louise, ce roman, il faut le faire.

— Oui, mon père, c'est un frère à

donner au PONT DES SOUPIRS, à JEAN ANGO à MARTHE LA LIVONIENNE, au ROI DE BOURGES.

— Que ce soit plutôt le premier né d'une nouvelle lignée : à vous Louise la tâche de tirer HÉLÈNE DE POITIERS du linceul où l'ensevelit un vieux chroniqueur. L'occasion est propice : prenez vous à replier vos penchans mélancoliques autour de cette vie pure, dont vous venez de ressaisir les suaves émanations. A votre âge, l'esprit et le cœur débordent de richesses, et vous ne manquerez pas d'habileté à les mettre en œuvre.

— C'est peu quand on ignore l'art de

les faire valoir; vous serez donc le second père de mon Hélène.

— Je serai son parrain; et c'est peut-être le seul service réel que je puisse lui rendre. Car si l'appui d'un nom est quelque chose au yeux de cette puissance, à tort et à travers diserte, qu'on nomme la Renommée, l'opinion, croyez-moi, finit toujours par pénétrer au fond des choses. Alors elles ne sont plus appréciées d'après cette valeur conventionnelle, que le savoir-faire ou la faveur savent préconiser, mais pour leur valeur intrinsèque, éprouvée au jugement de la raison et du goût. Si dans ce début littéraire je fais quelques cadeaux à ma FILLEULE, vienne

la publication d'un second ouvrage, et vous tiendrez du public lui-même, votre brevet de romancière.

A cette déclaration, aussi sincère en vérité que paternelle, ma fille hocha légèrement la tête : c'était bon signe; avec de la modestie, on va loin, dans toutes les carrières, précisément parce qu'on ne croit pas en avoir touché le terme du premier bond. Cette défiance de soi-même est peu féminine, je le sais : elle se rencontre pourtant quelquefois ; et lorsqu'elle se rencontre, il faut, messieurs, malgré la toute-puissance de la barbe, si magnifiquement étendue aujourd'hui, si l'on en doit juger par l'importance du

signe ; il faut nous humilier devant un sexe mieux pourvu que nous dans l'exquise faculté de sentir, et qui nous a donné plus d'une bonne leçon dans l'art d'écrire et de penser.

G. Touchard-Lafosse.

Chenonceaux le 6 *juillet* 1841.

I

Le Dauphiné n'avait pas à la fin du XIVe siècle, l'aspect splendide qu'il offre aujourd'hui : ses plaines riantes et fertiles étaient alors couvertes de bois ; et les Alpes, dont les dernières ramifications viennent expirer

sur la rive gauche du Rhône, comme si elles voulaient encore opposer un dernier obstacle à ce fleuve superbe, ne présentaient point à l'horizon leurs crêtes neigeuses, dérobées derrière de sombres massifs d'épais châtaigniers. Sur la rive droite, les monts largement accidentés du Vivarais, couverts de la base au sommet, de tristes pins, simulaient à la vue les gigantesques ondulations d'une mer soulevée par la tempête et brunie par des nuages chargés d'orage... Il a fallu que la main de l'homme châtiât et dominât cette nature encore primitive , quoique vieille d'années, pour que, sur les deux rives du Rhône , se développât l'admirable panorama qui caresse la vue du voyageur d'Avignon à Lyon. Mais le travail humain n'a pu effacer les profondes blessures que creusèrent à la surface du globe, ces révolutions antérieures à toute période historique; on en trouve dans la Drôme de larges cicatrices. Aux en-

virons de Closaye, le sol, couvert de débris, a été bouleversé tour-à-tour, et par les feux et par les eaux. La mer y fit irruption, et, après un long séjour, y laissa tout pétrifié. La montagne, où l'on retrouve encore des traces de cette conquête des ondes amères, sentit aussi des volcans fermenter dans ses entrailles, et renferme des lits de corps marins, entremêlés à des couches d'un sable ferrugineux.

C'était à travers les témoignages de ces immenses catastrophes physiques qu'en l'an de grâce 1374, deux cavaliers bien montés, suivaient, pourtant avec lenteur, l'étroite plage qui longeait alors le Rhône, du côté du Dauphiné. Le plus âgé ne paraissait pas avoir 27 ans, et semblait trouver un vif plaisir à contempler ces grandes choses, que l'homme admire sans chercher à se les expliquer. Le plus jeune, page ou varlet de l'autre, paraissait, au contraire, ennuyé du silence de son

maître, plutôt que touché de cet imposant spectacle de la nature, remuée par une volonté puissante mais invisible à nos yeux, comme elle est incompréhensible à notre jugement. Las de bailler et de se taire, il essaya de tirer le rêveur de ses profondes méditations.

— Seigneur, lui dit-il, nous arriverons tard chez le sire de Montélimart, et cette route, d'assez triste apparence, ne laisse pas d'être ennuyeuse.

— Ne trouvez-vous donc aucun plaisir, Albert, à voir cette nature, belle précisément de ce que vous lui trouvez d'horreur, où sentiriez-vous votre courage faillir à chevaucher la nuit venue?

Le page ne répondit pas, et le chevalier (car c'en était un) se livra de nouveau à sa rêverie.

Mais tout-à-coup un pays délicieux s'offre à leur vue : devant eux murmurent les eaux

et frémit le feuillage de la forêt d'Aigue-Belle, dont le doux nom trahit de mystérieux attraits, et où mille ruisseaux limpides entretiennent la fraîcheur de ses gazons. Là, dans l'épaisseur des bois, est le village de Savasse; là gisent les ruines imposantes de l'antique ville de Mergalan, que jadis détruisirent les Sarrasins.

Au moment où nos voyageurs contemplaient ce site pittoresque, les derniers rayons du soleil dardaient au loin leurs obliques clartés : c'était le dernier regard d'un beau jour; c'était l'adieu que l'astre resplendissant faisait à la terre, à l'heure où commence l'empire des ombres.

— Approchez-vous de moi, Albert, reprit en souriant le noble cavalier, et causons ensemble. Les forêts, voyez-vous, sont toujours plus ou moins mystérieuses : peut-être allons-nous rencontrer quelque belle fée, venant se mirer au cristal des cascades qu'éclai-

reront bientôt les pâles rayons de la lune. Mais soyez sans crainte, vous n'êtes pas fait de façon à effaroucher ces solitaires beautés; qui sait même s'il ne s'en présentera pas une assez puissante pour vous donner le courage de revenir en ces lieux, attiré par l'espérance d'un bonheur que vous ignorez, et qui fait tout braver quand on l'espère.

— Sire chevalier, répondit le page, fortement préocupé par une frayeur qu'il ne cherchait point à cacher, j'ai entendu raconter des choses étranges sur l'abbaye que nous apercevons là-bas; si la fée dont vous parlez se présentait à moi, elle ne m'effraierait pas; mais l'apparition des lutins me causerait, je l'avoue, une vive sensation.

— Vous voulez dire une grande peur. Vous croyez donc à toutes les histoires de mère-grand'? ajouta gaîment le chevalier; prenez garde, car votre imagination va transformer en démons les arbres et les rochers.

— Ecoutez, seigneur, dit avec effort le pauvre varlet; il m'a semblé entendre un rire du démon....... peut-être que M. Satanas est irrité de vos hardis discours.

— Je n'entends absolument que le bruit du vent qui siffle avec force, il est vrai, sous les voûtes du monastère; car le voilà tout près de nous. Courage, ami Albert, nous passerons le hameau sans nous arrêter, et une heure après nous serons chez le noble sire de Montélimart.

Le jeune page n'avait plus la force de continuer l'entretien, tant sa frayeur dominait en ce moment sa résolution, qui n'eût pas fléchi peut-être, s'il se fût agi de rompre une lance avec un redoutable tenant. Tel était alors l'empire de la superstition, que les plus vaillans paladins eux-mêmes sentaient défaillir leur noble ardeur à la seule idée du diable ou de ses suppôts. Le tremblant Albert serra son cheval contre celui de son maître,

et se prit à réciter tout bas les oraisons qui devaient, pensait-il, éloigner les démons.

— Nous voici sauvés, reprit le chevalier après un assez long silence : je vois les fenêtres brillamment éclairées du château où nous allons, et qui, en ce moment, renferme dans ses murs tant de personnages de haute lignée, invités comme moi à la cour pleinière du sire de Montélimart. Vous voyez, Albert, que nous n'avons fait aucune mauvaise rencontre.

Le page prit à sa ceinture un petit cor d'argent dans lequel il souffla trois fois; un semblable signal fut répété par la *gaite* du rempart, et le pont s'abaissa. Un écuyer étant venu au-devant des étrangers, le page annonça son maître, qu'il nomma le très-haut et très-puissant seigneur Girard de Briord.

A ce nom, très-vénéré dans la province, et qui fut reporté au sire de Montélimart, il s'avança en personne au-devant du cheva-

lier, lui serra la main, le baisa au front et le conduisit dans la grande salle, où se trouvaient réunis les seigneurs et les dames. Girard de Briord mit un genou en terre devant la belle châtelaine, qui, selon l'usage du temps, lui donna sa main à baiser.

Le comte de la Suze, l'un des invités, vint le premier au-devant de Girard; ils étaient frères d'armes; ils en avaient fait le serment, comme cela se pratiquait alors, sur les saints Évangiles et sur l'honneur, après avoir échangé leurs armes. Les chevaliers-frères devaient, pour preuve de leur fraternité, se donner mutuellement bonne part en toutes les questions ou querelles qui pourraient concerner l'un ou l'autre, jusqu'à la mort inclusivement et par delà, s'il est possible, disaient-ils en prononçant le serment. Ces deux seigneurs se revirent avec un vif plaisir; La Suze présenta Girard avec une sorte de fierté aux autres convives; et les dames n'eurent

pas besoin de présentation pour admirer la bonne mine du chevalier, car c'était le cavalier le plus parfait du Dauphiné. Son costume, d'une élégance exquise quoique sans recherche, relevait encore sa belle tournure, et ses traits, aussi nobles que réguliers, s'harmoniaient avec les perfections de sa taille. De grands yeux d'une douce expression, quoique noirs, reflétaient avec mélancolie ses pensées ; son teint brun séduisait par cette teinte héroïque, mieux que par l'éclat et les vermeilles couleurs, qui signalent trop souvent l'inertie de l'âme. Une chevelure soyeuse et bouclée ombrageait avec bonheur sa tête, et achevait de lui prêter ce carectère antique, qu'on aime à retrouver sur la physionomie d'un homme voué à la profession des armes. Girard portait un habit vert, richement brodé, une toque de même couleur, ornée de plumes blanches, retenues par une agrafe de brillans ; cette riche épée que les cheva-

liers substituaient au pesant estoc de combat lorsqu'ils se montraient dans les solennités, brillait au côté de Girard, suspendue à une écharpe blanche, frangée d'or. La couleur verte adoptée par le nouveau venu devint aussitôt, dans l'assemblée, le sujet des causeries à voix basse; on pensa généralement qu'une des espérances du seigneur de Briord n'était pas encore satisfaite; et plus d'une des nobles dames ou damoiselles se flatta peut-être d'être destinée à combler ses félicités.

Le son prolongé du cor appela les convives au souper; le sire de Montélimart offrit la main à la jeune et jolie comtesse de la Suze, et le comte céda l'honneur de conduire la châtelaine à Girard; mais à table le chevalier fut placé près de la comtesse de la Suze.

Le festin était servi avec une profusion de mets qui pouvait répondre amplement aux plus robustes appetits; selon l'usage de ce

siècle, où les hauts barons se plaisaient à fondre, pour ainsi dire, leurs richesses en vaisselle d'or et d'argent, ces deux précieuses matières, sur le poli desquelles se brisaient les feux de mille lumières, faisaient plier la table sous leur poids, et se mariáient heureusement à de nombreuses touffes de fleurs. Chaque seigneur ou dame avait derrière son siége un page, portant un flambeau de cire blanche, et ces grandes flammes, en inondant le couvert de lumière, faisaient encore ressortir l'entente parfaite et le bon goût de ce mélange d'or, de cristaux et de fleurs. Si l'on ajoute à la magnificence de ce coup-d'œil, cette parure opulente que les nobles revêtaient toujours pour assister aux cours pleinières; si l'on se peint bien ce que les charmes des femmes, presque toutes belles, y gagnaient encore de séduction, on pourra se faire une idée de l'effet que cet ensemble ravissant produisit sur Girard, hôte

assez rare des fêtes, qu'il avait jusqu'alors peu recherchées. Le spectacle que nous venons de décrire le jeta dans un enivrement si complet que, pour la première fois, peut-être, il sortit de son caractère mélancolique, et se penchant vers la jolie comtesse de La Suze, il lui dit avec des yeux brillans d'enthousiasme.

— Ne trouvez-vous pas, Madame, que ce festin ressemble à ceux que les fées devaient donner pour honorer les preux assez heureux pour avoir accompli de grandes choses, afin de pénétrer dans leurs palais. Vous-même, comme la plus belle, ne sentez-vous pas qu'il vous serait facile de croire au dévoûment d'un chevalier qui voudrait combattre mille rivaux, avec l'unique espoir de vous voir sourire, comme vous faites en ce moment.

— Je ne mets pas un si haut prix à mes sourires, seigneur de Briord, répondit la comtesse en donnant une charmante expres-

sion à celui qu'elle avait en ce moment sur les lèvres ; et vous aurez bientôt occasion de reconnaître que j'en suis même fort prodigue, car je vois rarement la vie du mauvais côté.

« Pour revenir au palais des fées, j'avouerai que je m'y suis crue transportée , lorsque, après notre mariage, le comte mon époux me présenta à la cour ; mais cet enchantement ne dura pas. Je vous l'ai dit, je suis rieuse ; le comte votre ami aime à me voir ainsi : jeunes tous deux, nos humeurs vont bien sympathisant. Or, je ne tardai pas à voir qu'au palais de Saint-Pol, l'ennui et la malice se cachaient sous les robes dorées ; je demandai à revenir en Dauphiné.

Tout cela venait d'être dit avec un enjouement plein de charmes ; il y avait une grâce infinie dans cette jolie tête, dont les cheveux noirs, retenus par une résille d'or en arrière, garnissaient les joues de larges nattes, descendant presque jusqu'au cou, dont ils faisaient

ressortir la blancheur. L'épreuve était forte pour le frère d'armes du comte de la Suze; mais il se dépêcha de se rappeler que cette séduisante créature était la femme de son meilleur ami... Il n'est pas besoin d'ajouter que parmi tous les biens que les deux chevaliers devaient partager, celui-là formait nécessairement une exception.

A la fin du banquet, on parla diversement d'une jeune fille retenue avec mystère dans une tour voisine : les uns disaient que c'était une lépreuse de haute naissance; les autres pensaient qu'une marâtre, jalouse de la beauté de sa fille, la tenait captive; d'autres soutenaient que sa mère, honteuse d'avoir mis au monde un monstre, cachait ce phénomène hideux à tous les regards.

Enfin, quelques raisonneurs prétendaient que la prisonnière était une magicienne, éblouissante de beauté; qu'un cardinal, épris de ses charmes, avait obtenu qu'on lui fit

grâce du bûcher, et l'avait condamnée à une prison perpétuelle, qu'il venait parfois adoucir.

Après avoir épuisé à ce sujet le champ des conjectures on parla d'autre chose ; on chanta ; on fit la partie d'aller à Pierre-Latte, voir la fête de *l'abbé de la jeunesse*, où les jeunes filles dansaient la farandole avec des flambeaux rouges, et les garçons en agitant des branches de romarin, ornées des rubans de leurs belles [1].

Girard n'avait point suivi les entretiens qui, vers la fin du repas, s'étaient promenés capricieusement sur divers sujets ; sa pensée toute entière demeurait absorbée par ce qu'il avait entendu dire de la captive mystérieuse. Il y avait là quelque chose d'étrange qui plaisait à son humeur chevaleresque ; il y voyait une issue ouverte à ses inclinations aventu-

1. Essai sur la statistique du département de la Drôme, par Delacroix, p. 366.

reuses. Avant d'avoir quitté la table, il s'était dit : j'approfondirai ce mystère. En sortant de la grande salle de réception, le chevalier se laissa conduire à sa chambre ; mais son intention n'était pas d'y passer la nuit. Dominé par le désir de connaître la prisonnière de la tour, il congédia son page, se couvrit d'un manteau, et sortit du château, malgré l'heure avancée.

Entraîné par sa rêverie, ne connaissant d'ailleurs qu'imparfaitement le chemin de la tour, il s'égara bientôt, et marcha longtemps sans s'inquiéter de la direction de ses pas. Il s'abandonnait à une mélancolie suave et caressante, sous les sombres voûtes de la forêt ; il appelait, dans le vide de son cœur, l'image d'une beauté pour laquelle il eût voulu vivre et mourir. Rêvant toujours, il finit par ne plus savoir où il était ni où il allait... Un coup de vent, qui fracassa des arbres autour

de lui, le tira de ce songe ambulant. Tandis qu'il cherchait un refuge contre la grêle qui survint avec violence, il aperçut un monastère délabré : il le reconnut ; c'était celui près duquel il était passé, et qui avait causé une si grande frayeur à son page. Souriant à ce souvenir, il s'avançait pour entrer, lorsque trois meuniers, qui restaient exposés aux mauvais temps, plutôt que de se mettre à couvert sous les voûtes abandonnées, lui crièrent :

— « Holà ! sire chevalier, ignorez-vous que ce bâtiment, inhabité depuis le supplice des Templiers, est devenu le repaire des lutins ? retournez, ou par monsieur Saint-Jean, vous aurez le cou tordu.

Sans s'arrêter à ce propos, Girard pénétra sous les arcades du cloître ; il parvint à une salle dont les combles, à demi ruinés, laissaient passer les eaux du ciel ; puis se trouvant mal abrité, il chercha sous la profon-

deur des voûtes, un endroit où les oiseaux de nuit, effrayés par l'orage, avaient trouvé un asile. Malgré sa courageuse résolution, l'écho, en répétant les cris lugubres de la chouette, lui causèrent une certaine émotion, lorsqu'il crut les entendre accompagnés de soupirs, quelquefois même de plaintes lamentables. Un frisson le saisit; une idée superstitieuse traversa sa pensée; les bruits qui couraient sur ce monastère lui revinrent à la mémoire; un moment il éprouva une véritable terreur. S'il ne sortit pas de ces ruines, malgré la pluie et la grêle, qui tombaient avec force, c'est que sa curiosité l'emporta encore sur sa frayeur. Cependant le vent qui s'engouffrait sous les longues galeries, en détachait à chaque instant quelques pierres: elles roulaient aux pieds du chevalier, et l'obligeaient à changer sans cesse de place, sans qu'il se trouvât plus en sûreté. Ne découvrant pas une issue, il finit par s'ar-

rêter dans une salle, où la pluie ne se faisait point sentir, et plus close que les autres. Là, le vent ne lui envoyait plus que des sifflements éloignés. Au milieu des ténèbres qui l'entouraient, il lui sembla apercevoir une faible lumière, à l'autre extrémité de l'endroit où il avait trouvé un abri presque commode. De temps en temps, la lumière s'affaiblissait quelquefois même il cessait de la voir. Un reste de superstition troublait encore son esprit : tantôt il croyait voir un Templier revêtu de son long manteau blanc, et venant lui demander vengeance ; tantôt il lui semblait entendre des voix envoyant à Dieu leurs derniers chants, au milieu des flammes qui, en dévorant l'enveloppe mortelle de ces nobles âmes, allait leur donner l'essor vers le ciel. Un long soupir, ressemblant au râle de la mort, le rappela à la vie réelle. Peut-être, se dit-il, un être vivant habite ces lieux; peut-être puis-je

adoucir les derniers momens d'un malheureux abandonné des hommes, puisqu'il vit loin d'eux! Et retrouvant tout son courage, il marche vers l'endroit où il aperçoit la lumière; il pousse une porte et se trouve dans une sorte de cellule, qu'éclaire faiblement une petite lampe qui jette ses dernières clartés près du lit sur lequel expire un vieillard. Celui-ci le regarde avec surprise, mais sans crainte; car il sait qu'il va mourir.

—

II

La rencontre inattendue que Girard faisait dans ces sombres demeures, l'état où se trouvait le vieillard, surtout un manteau blanc, marqué d'une croix rouge, qui le couvrait à demi; tout contribuait à causer au

chevalier une surprise mêlée d'une puissante émotion. Mais en rassemblant ses souvenirs, en se rappelant le lieu où il se trouvait, il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait devant les yeux une victime échappée à la destruction d'un ordre qui avait jadis rempli l'Orient de sa gloire.

— Ah mon père! s'écria Girard, ne me confondez pas avec les hommes d'une époque odieuse ; je n'étais pas encore né lorsqu'un arrêt infâme fit monter au bûcher l'héroïque milice de la croix. Depuis, j'ai servi sous les bannières des chevaliers Teutons, et cet ordre m'a enseigné, par sa valeur et ses vertus religieuses, à révérer le vôtre, dont-il suit l'exemple.

Le Templier lui tendit la main et répondit :

— Généreux chevalier, le ciel vous conduit près de moi pour qu'à ma dernière heure je vous confie un secret qu'il m'était pénible d'emporter dans la tombe. Ne parlons donc

plus de l'injustice des hommes; aussi bien Dieu évoqua notre cause à son tribunal; et je meurs avec la confiance qu'il condamna nos juges.

« Le plus jeune de tous et à un âge où la vie a des espérances jusque dans les fers, je parvins à soustraire ma tête à ceux qui l'avaient proscrite. Une femme noble, belle, obtint, à force d'or, qu'on ouvrît les portes de mon cachot. De ses blanches mains elle détacha mes chaînes, me fit couvrir à la hâte du vêtement d'un de ses écuyers, et me conduisit elle-même dans la retraite qu'elle m'avait préparée.

A cet endroit de son récit, le mourant s'arrêta : de grosses larmes coulaient de ses yeux éteints; mais ce souvenir leur rendit, pour un moment, la vivacité de la jeunesse. —O mon Dieu! continua-t-il, pardonnez-moi si, à mes derniers instans, son souvenir m'agite encore; mais après vous, elle était

mon sauveur. Et vous, mon fils, poursuivit le vieillard, comprenez bien que c'était un ange, remplissant une mission du ciel ; car pour me sauver, elle risquait de partager le martyre de mes frères. Depuis je ne la revis plus, ajouta-t-il avec un profond soupir ; mais je reçus de sa part un avis chaque fois que je me trouvai en danger d'être surpris. C'est elle qui me fit dire que, par suite des récits calomnieux que l'on débitait sur nos maisons, celle-ci avait été abandonnée, et que je pouvais m'y cacher sans crainte, parce qu'elle passait pour être le rendez-vous des démons qui, disait-on, venaient y chercher les trésors enfouis par les Templiers. Profitant de ces terreurs populaires, je vins m'établir dans ces ruines ; le jour j'y demeurais caché, et la nuit j'errais dans la campagne.

« Durant mes courses nocturnes, je rencontrais souvent un homme qui me prit d'abord pour un fantôme, et qui, loin de

chercher à me connaître, fuyait dès qu'il m'apercevait. Un jour, je le suivis et je le vis entrer dans une vieille tour, que j'avais souvent remarquée, mais que je ne croyais pas habitée, car jamais je n'y avais aperçu de lumière le soir, et je n'avais vu personne en sortir. Je résolus d'attendre au pied de la tour, pensant bien que cet homme reparaîtrait. En l'attendant, je me livrais avec mélancolie aux souvenirs de mon enfance; je me rappelais l'opulente maison de mes ancêtres; je recommençais en idée ces jours de bonheur qui n'étaient plus!.... Affligé de vieillir parmi les hommes, reflèchissant aux peines que j'avais souffertes et que je devais souffrir encore, je regrettais que mon âme ne se fût pas envolée à travers les flammes des bûchers de Philippe.... Tout-à-coup j'entendis descendre du haut de la tour les sons d'une harpe, et la voix d'une femme, dont les accens étaient tristes et mélodieux. J'é-

coutai avec un bonheur presque nouveau pour moi, ces sons qui n'étaient pas arrivés à mon oreille depuis si long-temps; je n'entendais pas distinctement les paroles, mais il me sembla qu'elles exprimaient la souffrance; et, vous le dirai-je, je me trouvais moins malheureux depuis que je croyais avoir près de moi un être qui souffrait aussi. J'attendis patiemment jusqu'au jour; alors je vis sortir l'homme que j'avais entrevu la veille; et comme j'avais caché mon manteau afin qu'il ne me reconnût pas pour celui qu'il fuyait, il s'avança près de moi, et me défendit d'approcher de la tour, où, me dit-il, personne que lui ne pouvait pénétrer. « Si vous avez besoin de charités, vous en recevrez; mais je les mettrai à un endroit convenu. D'ailleurs, vous ne pouvez pas rester dans la forêt : les Templiers y reviennent toutes les nuits, et je les ai vus plus d'une fois se promenant en manteau blanc avec une large croix de

sang sur la poitrine. Ils vous poursuivraient pour vous entraîner avec eux dans leurs tombeaux!... » Je souris à ce propos si gros d'ignorance et de superstition, et je rassurai cet homme en lui disant que c'était moi qu'il avait vu, et que si je le suivais, c'était pour lui parler, n'ayant point du tout l'intention de l'entraîner, puisque au contraire, je le priais de me laisser reposer chez lui. Je ne parvins à le convaincre qu'après lui avoir montré mon manteau, et raconté une partie de mon histoire. Maîs il me fallut revenir bien des fois à la charge pour qu'il me permît d'entrer dans la tour.

— « C'est, me disait-il, une chose impossible; je suis gardien d'une jeune demoiselle de haut lignage, qui est lépreuse, et je ne dois la mettre en rapport avec personne. Jusqu'à présent, aussitôt que j'ai eu dit la cause pour laquelle on la cache, on m'a laissé tranquille. Elle porte toujours un voile; depuis deux ans

que je la sers, je ne me suis jamais avisé de lui demander à voir son visage ; si je l'avais aperçu, peut-être ne serais-je pas resté près d'elle : sa belle-mère m'en a fait un portrait horrible. Mais aussi c'est un ange de douceur, de bonté et de résignation. Car vous le pensez bien, père Anselme, elle ne s'amuse pas, la pauvre petite ; et si vous veniez, elle voudrait causer avec vous, plutôt qu'avec moi, qui ne sais rien.

— Eh bien, lui dis-je, puisque vous aimez votre prisonnière, pourquoi ne pas me laisser essayer de la distraire, et de nous consoler mutuellement en mêlant nos infortunes.

« Le gardien céda à ma prière ; Hélène (c'est le nom de la douce captive) reçut, comme un bienfait, la présence du pauvre Templier. On l'obligeait, pendant le jour, à se couvrir le visage d'un voile épais, afin qu'on ne la reconnût pas lorsqu'elle se promenait sur les terrasses ; mais elle, pour s'affranchir de ce

voile importun, avait préféré veiller la nuit et rester invisible tout le jour.

« Cette nouvelle conformité avec ma triste vie, m'attacha de plus en plus à Hélène, et la jeune fille, qui compte à peine aujourd'hui dix-huit printemps, eut pour société, dans sa solitude ignorée, un vieillard dont les cheveux avaient blanchi sous une sentence de mort.

« Durant ces nuits, où le reste de la terre ne semblait pas exister pour nous, ces nuits où le ciel nous prodiguant de magnifiques compensations, livrait à nos extases les astres, le silence et la paix, combien de fois nous priâmes ensemble le Dieu qui frappe l'innocence, pour l'avertir qu'elle a droit à des biens plus durables que ceux d'ici-bas. Souvent, il est vrai, Hélène semblait regretter que la vie eût eu pour elle tant de fausses promesses; elle pleurait au souvenir du foyer domestique et des plaisirs de son enfance. Elle

ignorait, la douce créature, tout ce que le monde apporte de déceptions aux espérances de la jeunesse. — Ah! bénissez, lui disais-je, la bonté divine, car elle vous conduit droit au ciel sans passer par les orages du cœur, qui sont des tourmens plus grands que les vôtres.

« Cependant, sans le dire à Hélène, je me sentais de plus en plus affaibli par une fièvre lente, qui me conduisait doucement à ma fin : je cachais à la pauvre enfant mes souffrances; mais chaque jour je franchissais avec plus de peine la courte distance qui nous séparait le jour, et je m'affligeais de laisser dans l'abandon cette douce créature. La dernière fois que je la vis, elle me dit en me pressant les mains.

— « Elles sont brûlantes, mon père; seriez-vous malade?

— « Non, lui répondis-je; à mon âge, la mort même arrive sans douleur.

— « A demain donc, ajouta-t-elle; et je

sentis sur ma main une larme, la dernière après tant d'autres versées sur mes malheurs et ceux de mes frères.

« Étendu sur ce lit de mort, une idée pénible se mêlait à mon agonie ; je ne pouvais faire parvenir à Hélène la nouvelle de ma fin prochaine, et les renseignemens que j'ai recueillis sur sa famille. La prévoyante sagesse de Dieu vous conduit près de moi, noble chevalier, dont le langage annonce un cœur loyal, chargez-vous de ce triste message.

Puis, prenant à son chevet une liasse de papiers : « elle y trouvera, continua-t-il, des avis paternels qui dirigeront à l'avenir sa conduite; et recevez-en récompense la bénédiction de celui qui va mourir. »

Ce récit avait épuisé les forces du vieillard; il n'entendit point les promesses que lui fit Girard de remplir le saint devoir qu'il venait de lui confier... En ce moment la foudre

gronda si fort, que les derniers vitraux se brisèrent, et le tonnerre traversa la chambre du mourant, comme un messager céleste venant chercher un élu. Le vieux Templier sourit doucement à Girard, lui fit un dernier adieu de la main; puis son âme remonta rejoindre ses frères. Elle allait goûter enfin le repos acheté par ses souffrances et ses vertus.

Le chevalier veilla avec respect près de ce corps, reste misérable d'un ordre glorieux. N'ayant point de livre de prière pour se mettre en oraison, il ouvrit la *chronique de Jérusalem*, bréviaire ordinaire du défunt, et lut à haute voix :

« Gui de Lusignan veut venger les Chré-
« tiens, dont le sang fume encore dans les
« défilés de Tibériades. Il conduit son armée
« au siége de Ptolemaïs, que vient défendre
« le superbe Saladin, avec les intrépides
« guerriers du Croissant. Pour récompense
« de leurs exploits prodigieux dans la der-

« nière bataille, les chevaliers du Temple
« obtiennent l'honneur de combattre au pre-
« mier rang. Après une vaine résistance, les
« Sarrasins, épouvantés, ont fui devant l'é-
« tendard de la croix. Ivres de leurs succès,
« les Chrétiens, se croyant vainqueurs, se
« répandent en désordre sous les tentes des
« Musulmans, pour y piller leurs trésors et
« enlever leurs odalisques. Les Templiers
« seuls, à qui la gloire suffit, demeurent sur
« le champ de bataille, où le sultan ramène
« bientôt l'armée qui s'est ralliée à sa voix.
« Cent mille Sarrasins attaquent les deux
« mille chevaliers du temple; ceux-ci com-
« battent trois heures contre ces forces iné-
« gales. Sans cesse éclaircie par le cime-
« terre de l'infidèle, leur phalange héroïque
« se resserre et forme un rempart aux Chré-
« tiens, qui, placés entre le Bélus et la
« mer, vont être engloutis dans les flots si
« les Templiers reculent d'un pas. Ils ne re-

« culent point, mais ils meurent; et les Sar-
« rasins, étonnés de tant de courage, lais-
« sent à ces martyrs de la gloire, l'impérissa-
« ble honneur d'avoir sauvé l'armée des
« Croisés.... Reconnaissance éternelle à ces
« généreux chevaliers! qu'ils soient loués et
« bénis, et qu'ils prospèrent dans tous les
« siècles! * »

A ces mots, Girard s'arrêta; des pleurs avaient obscurci sa vue; car voilà qu'il lui fallait ensevelir le dernier de ces héros, qui ne s'était dérobé au supplice que pour venir mourir au milieu des ruines, et après de longues années de souffrance, de misère et d'abandon. Il sortit afin de lui chercher quelque part une tombe..... Hélas! il n'était pas sûr de trouver un coin de terre où pût reposer en paix le dernier des chevaliers du Temple.

*. Voyez sur la bataille de Ptolémaïs et le dévoûment des Templiers, la chronique de Gervais; 1190. — M. Michaud, histoire des Croisades, t. II, liv. VIII, p. 357.

Quel spectacle s'offrit à lui ! le temps était devenu calme, la pluie avait cessé ; mais la foudre venait de renverser le mur dont une sentence de proscription avait fait clore l'entrée de l'église des Templiers, pour l'interdire aux Chrétiens, comme un lieu maudit. Le feu du ciel avait en même temps embrasé un grand sapin qui, tel qu'un flambeau gigantesque, brûlait en face de la nef. Le chevalier y pénètre, il s'agenouille devant l'autel et prie avec ferveur pour les âmes des Templiers. Muni d'une branche de sapin enflammé, il visite les caveaux funèbres. Dans l'épaisseur des murs, on avait pratiqué de petits sépulcres: chacun des chevaliers devait avoir le sien; mais la plupart en avaient été frustrés. Girard y transporte le corps de celui dont il vient de recevoir le dernier soupir ; il place sur son cœur éteint la page sur laquelle le récit d'une gloire immortelle avait fait couler ses larmes ; il ferme avec de l'argile l'ouver-

ture de ce tombeau ; puis, sur la croix de son épée, il prononce le serment de protéger Hélène.

— « Repose en paix, homme vertueux, dit-il ; Dieu m'avait sans doute choisi pour te succéder auprès d'elle ; car, avant de te connaître, une main invisible me conduisait vers cette infortunée ; et malgré la lèpre qui la rend un objet d'horreur pour tous, je serai sans crainte à ses côtés : celui qui m'y conduit me protégera, comme il t'a garanti de la funeste contagion qu'elle porte avec elle. » A ces mots, il quitta les caveaux pour aller remplir son message, à la faveur du peu de nuit qui lui resterait. Mais lorsqu'il sortit de l'église, le jour était venu; il lui fallut remettre à la nuit suivante sa visite à la tour.

Brisé de fatigue, il s'assit au pied d'un arbre ; là il pensa avec douleur, à l'inquiétude qui devait dévorer la pauvre captive depuis quinze jours qu'elle n'avait pas vu le père

Anselme ; peut-être se croyait-elle abandonnée; peut-être aussi pressentait-elle qu'elle ne devait plus le revoir.

Le bruit des pas de plusieurs chevaux vint arracher Girard à sa rêverie ; il jetta les yeux autour de lui, et crut reconnaître quelques-uns des seigneurs avec lesquels il avait soupé. Alors il se hâta de porter le manteau du Templier dans les ruines du monastère ; car il ne voulait confier à personne les aventures de la nuit, ni les renseignemens qu'il avait acquis sur la prisonnière de la tour. Et marchant au-devant de ceux qui s'avançaient vers lui, il les aborda et leur raconta que, s'étant égaré, l'orage l'avait surpris, et qu'il venait de passer la nuit sous le porche de l'église du monastère.

— Par les yeux de ma belle, il m'est avis, messire, que vous avez eu plus d'une vision, dit avec légèreté le preux de Croy-Chanel, car vous avez la mine triste et dolente. Ra-

contez-nous donc vos aventures : elles nous garantiront de mauvaises rencontres, s'il nous arrivait de passer, à la nuit venue, dans ce bois et près de ces ruines.

— Je pense plutôt, dit le comte de la Suze, que mon frère n'a pas rencontré ce qu'il cherchait dans cette forêt; et bien que je connaisse son courage, je le tiendrais comme mal avisé à vouloir lutter avec les démons. Je ne crois pas me tromper sur la cause qui lui a fait quitter sa chambre hier soir; je lui en veux seulement de nous avoir inquiétés ce matin, et de m'avoir inspiré des craintes sur sa sûreté.

Girard prit la main du comte et, la pressant avec affection.

— Rassurez-vous, mon ami, lui dit-il, je n'ai rien éprouvé de fâcheux, et je n'ai qu'à me féliciter de votre sollicitude. La fatigue seule a pu altérer un peu mon visage; rien de

surnaturel ne m'est apparu, je vous le jure, foi de chevalier.

Puis, s'emparant du cheval que lui amenait son page, il reprit, avec ses amis, le chemin du château de Montélimart. Mais, pendant le court trajet que la cavalcade eut à faire, Girard ne put se rendre maître de la tristesse qu'avait laissée dans son esprit les événemens de la nuit; l'allégresse des seigneurs qui l'accompagnaient ne fit qu'une faible diversion à ses sombres pensers.

— Chevalier de Briord, vous êtes triste comme un pénitent, ou rêveur comme un amoureux, lui cria le sire de Saint-Pol; et à vos couleurs on croirait que vous n'êtes encore qu'à l'enseigne de l'espérance; ce qui, par les yeux de ma Dame, serait étrange chez un gentilhomme de votre âge. Mais, en tout cas, vous pouvez réparer le temps perdu, car un cavalier comme vous ne doit pas trou-

ver la beauté défaillante à juger sa bonne mine.

Girard, après avoir réfléchi un moment, avança son cheval entre le comte de la Suze et le sire de Saint-Pol.

— Vous avez rencontré juste, mes seigneurs, leur dit-il : je n'ai encore que l'espérance de trouver une beauté que j'aimerais saintement. Il n'est pas passé pour moi cet âge d'or de la galanterie, où l'amant, heureux de contempler en idée la beauté, restait fidèle à l'idole que son imagination avait créée. Plus d'une fois alors, le chevalier, le troubadour, s'enflammèrent au récit des attraits de femmes qu'ils n'avaient jamais vues et ne devaient jamais voir ; aujourd'hui, non-seulement on se moque de ce mystique enthousiasme pour un être imaginaire ; mais on se lasse bientôt de celle-là même dont les paroles et les caresses ont le plus enivré. A mon avis pourtant, l'amour n'est pas, pour les

belles âmes, dans cette ivresse passagère, dans ces plaisirs fugitifs qui laissent après eux la langueur et la satiété; il est dans cette contemplation tendre et rêveuse où deux êtres, faits pour s'apprécier, aspirent mutuellement leurs âmes et vivent pour ainsi dire d'une vie commune. Ah! si les anges ont permission d'aimer, ils doivent aimer ainsi. Mais le désintéressement des sens qui, pour ces êtres radieux, n'est qu'un effet de leur nature, est chez nous la résolution d'une fidélité héroïque : car il faut aimer bien noblement pour trouver des charmes jusque dans les privations, à cet âge où l'on est doué si puissamment de la verve des voluptés ; eh bien si je ne dois jamais les goûter près de celle que je cherche, elle n'en demeurera pas moins l'objet auquel s'adresseront mes hommages : Ce sera le ciel que j'espérerai sans pouvoir l'atteindre.

— Vous raisonnez comme un poète, cher

Girard, lui répondit le comte de la Suze; mais vous perdrez un peu de ces poétiques idées au contact des choses réelles. Je vous dirai plus, à la cour de notre Charles V, vous trouveriez grande la part de sacrifices qu'il faudrait faire à l'intérêt même de votre fortune, car les nobles dames que vous y verriez ne se contenteraient pas de votre saint amour, comme vous l'appelez; et les hommes vous trouveraient très-maladroit, si vous ne profitiez de tous vos avantages.

— En revanche, le chevalier serait adoré des maris, dit en riant le sire de Saint-Pol.

— Assentiment à faire pitié ajouta, en haussant les épaules, le preux de Croy-Chanel.

Déjà les pages, par quelques sons tirés de leurs cors, avaient donné le signal qui annonçait le retour des seigneurs au château; le pont s'abaissa pour les recevoir. Le sire de Montélimart, inquiet de Girard, était sur le perron avant qu'il y arrivât. Les dames lui

firent une petite moue qui les rendit plus jolies, pour les avoir inquiétées.

— Et surtout, dirent elles, nous ne vous pardonnons pas de nous avoir privées, en vous faisant chercher par nos cavaliers, d'un déjeûner champêtre que nous voulions aller faire sous les arbres du Breuil. Girard s'excusa de son mieux, et finit par obtenir sa grâce.

— Vous paraissez bien fatigué, lui dit avec bonté la châtelaine de Montélimart; veuillez, messire, ne pas vous gêner, et prenez quelques heures de repos, afin de pouvoir assister au bal de ce soir. Il nous serait pénible que votre mauvaise nuit privât nos jolies danseuses d'un cavalier qui doit aimer aussi le plaisir de la danse.

Girard s'inclina sans répondre; car ce bal, il ne pouvait, il ne devait pas même y assister.

Après quelques instans encore d'entretien,

le comte de la Suze suivit le chevalier, sur un signe que celui-ci lui fit en passant.

— Mon frère et ami, lui dit-il, aidez-moi de vos conseils: je ne puis, sans manquer à un serment sacré, rester au château cette nuit.

— Que vous est-il donc arrivé? qu'avez-vous à m'apprendre: Oh! parlez-vite; vous souffrez, vous êtes malheureux, je le vois, et mon cœur ne partage pas encore votre douleur!

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, mon noble ami; aucun malheur ne me menace; mais vous pouvez m'aider à sortir d'une grande perplexité..... La plus stricte politesse me ferait un devoir d'assiter à la fête de ce soir; et pourtant, je vous le répète, je ne le puis. Il faut que je retourne où je suis allé la nuit dernière; j'en ai fait le serment devant Dieu et sur la croix de mon épée.

— Je vous comprends, ami; mais le cas

est fort embarrassant : je ne vois pas le moyen d'accomplir votre double obligation ; il faut absolument que vous paraissiez au bal ; votre absence serait remarquée ; on vous croirait malade ; on voudrait vous voir, et, ne vous trouvant pas, il paraîtrait peut-être étrange que vous fussiez allé passer une seconde nuit dans la forêt. J'entrevois bien un expédient ; mais il faudrait au moins ne quitter la salle qu'à minuit : à cette heure vous pourriez sortir sans inconvénient, et même je vous accompagnerais.

— Je dois aller seul où je vais ; ce n'est pas ce qui m'inquiète ; mais, en partant si tard, j'arriverai à une heure où je risquerai de ne pouvoir être introduit.

— Introduit ! oui, oui, je comprends à merveille.

— Je ne crois pas... Mais, j'y songe, à cheval, je serai moitié moins de temps. Allons, voilà qui est décidé, je partirai à minuit.....

Jusqu'à ce soir, je vais me reposer; car j'ai beaucoup souffert cette nuit!..... Il m'est advenu de si tristes devoirs à remplir, que mes forces s'y sont épuisées..... A ce soir, mon ami.

— Et que Dieu, jusque là, vous envoie un calme repos, dit avec sentiment, le comte de la Suze.

Girard lui répondit par un geste affectueux, et les deux seigneurs se séparèrent.

—

III

Le comte et la comtesse de Montélimart, imitant en cette circonstance les ducs de Bourgogne et même la cour de France, voulaient donner une fête de nuit aux seigneurs qui, par leur présence, relevaient

encore l'éclat de la cour pléinière qu'ils tenaient depuis quelques jours. A l'époque où se passaient les événemens de cette histoire, un bal commençait à six heures et finissait à neuf; mais depuis peu de temps, on avait osé enfreindre cet usage, et les plus riches suzerains hésitaient encore à imiter en cela les cours de France et de Bourgogne.

Ce fut donc une nouveauté piquante aux yeux de la noblesse réunie chez le comte, que ce plaisir inusité. Tous les convives avaient apporté le même soin dans leur toilette; il n'y avait pas une perfection du corps qu'on eût négligé de faire valoir : la robe bien jointe, l'habit bien serré où il le fallait, les manches étroites, si le bras était massif, si non larges et enrichies de plis arrangés à dessein; des robes laissant la gorge sans abri contre l'empressement du regard; des accoutremens de tête de si bon goût que l'art, en les créant, semblait s'être

proposé d'éclipser la nature ; tout enfin attestait le désir que chacun avoit de plaire de son mieux.

Les demoiselles, vêtues plus modestement, portaient deux robes : celle de dessous était plus longue que l'autre, et serrée à la taille par une cordelière de perles ou de tresses d'or, dont les bouts tombaient jusqu'aux pieds. A la seconde robe, tenait le corsage, dont une légère broderie d'or suivait les contours dans toutes leurs gracieuses ondulations. Le devant de ce corsage, aux formes palpitantes, était ordinairement d'une étoffe et d'une couleur qui différaient avec le reste de la robe : les manches de celle-ci, ouvertes à l'avant-bras, flottaient en arrière. Les cheveux, partagés sur le front, venaient se réunir en nattes, qui tombaient jusqu'à la naissance du cou, et se relevaient pour aller se grouper, derrière la tête avec d'autres nattes, retenues dans un filet d'or ou de perles.

C'était une merveilleuse chose à voir que cette grande et vaste salle, où mille candelabres aux triples bougies, jettaient leurs flots de lumière sur ces belles femmes, si richement parées, et reflétaient, diaprés de vives couleurs, les feux des ceintures et des agrafes des chevaliers, qui, presque toutes, étaient de brillans ou de pierres précieuses.

Le sire de Montélimart ouvrit le bal avec la comtesse de la Suze, et pendant qu'ils dansaient, deux pages, portant chacun une torche, figuraient devant eux en se tenant par la main. *

Au milieu de toutes ces femmes, dont le désir de plaire animait les traits et doublait en quelque sorte les charmes; parmi ces cavaliers empressés d'obtenir l'honneur de leur

* Cette distinction n'avait lieu pour le seigneur qui donnait une fête que dans les cours plénières. Mais à la cour de Bourgogne, le duc dansait toujours ainsi. (Voy. Olivier de la Marche. t, IX p. 315).

donner la main dans les quadrilles, Girard de Briord était triste, rêveur et oubliait qu'il se trouvait à une fête, tant il était distrait et séparé de la joie des autres par ses secrètes pensées. Son regard tendre et humide ayant rencontré celui de la comtesse de la Suze, qui lui souriait comme pour l'attirer vers elle, il s'en approcha.

— Ne danserez-vous pas, messire, lui dit-elle, et votre mélancolie ne saurait elle se dissiper à la vue de la gaîté qui anime vos amis, et des efforts que fait le seigneur qui nous donne une si belle fête.

— J'attendais, madame, répondit Girard, que l'empressement des danseurs vous laissât libre de m'accorder votre belle main.

— Eh bien, je vous l'accorde avec plaisir pour le prochain quadrille : je me trouverais heureuse, si je parvenais à vous distraire un peu de la tristesse qui semblait tout à l'heure

vous retenir près de cette croisée, aussi immobile que si vous eussiez été sans vie.

— Néanmoins, repliqua le chevalier, je n'étais pas privé de la vue ; car déjà j'avais remarqué que, parmi tant de beautés se disputant à l'envi le droit d'être proclamées la plus belle, c'était à vous, madame, que j'aurais accordé ce titre.

— Et moi aussi, dit le comte en frappant sur l'épaule de son ami : ma femme est toujours à mes yeux la plus jolie. A la cour on en rirait ; mais vous, frère, en votre qualité de défenseur du saint amour, vous ferez comme moi lorsque vous aurez rencontré aussi celle au devant de la quelle vont vos espérances.

— Vraiment, cher comte, dit la comtesse de la Suze, je ne crois pas le chevalier éloigné de notre bonheur, et l'absence de la dame par la quelle il espère, est sans doute la cause qui l'attriste au milieu de cette fète.

— Vous vous trompez, madame, reprit tristement Girard; je n'ai pas encore rencontré celle que je cherche, et peut-être le bonheur dont vous parlez ne sera-t-il jamais le mien.

Le quadrille allait commencer; le chevalier prit la main de la comtesse, et bientôt on les entoura; car le jeune seigneur dansait avec une grâce parfaite. La jolie danseuse n'était pas alors, comme lui, l'objet de tous les regards; mais combien de femmes lui enviaient le bonheur d'avoir son danseur pour cavalier! Lorsque le quadrille fut fini, il ramena la comtesse à sa place; et prenant le bras du comte, il le conduisit près d'une fenêtre.

— Frère, lui dit-il, je pense qu'il se fait tard; ne pourrais-je quitter ces lieux, où je suis au supplice.

— Pas encore, ami; il est à peine onze heures; dansez, je vous préviendrai.

La chaleur était excessive ; aussi plusieurs dames, accompagnées de seigneurs courtois, allaient-elles chercher le frais sur les terrasses ou dans les pièces demi-obscures. On voyait des couples se perdre, comme par mégarde, en baissant la tête et parlant bas.

Girard, pour tempérer son impatience, promenait avec indifférence ses regards sur toutes les femmes dont, malgré sa préoccupation, il avait gagné les suffrages en dansant. Ses yeux s'arrêtèrent sur la fille du seigneur de Sassenage, chez lequel, l'année précédente, il avait passé quelques semaines. Il se rappela alors que le père de cette demoiselle l'aurait vu avec plaisir rechercher son alliance; mais il ne trouvait point à Marie, (ainsi se nommait cette noble demoiselle) les qualités de celle qu'il avait rêvée. Elle n'avait ni le pudique embarras d'une jeune fille, ni la modeste simplicité qu'il eût voulu rencontrer dans une femme de son âge. Cependant, il ne

crut pas pouvoir se dispenser de la faire danser. Marie rougit à son approche.

— Pourquoi donc, lui dit-elle, êtes-vous sorti si vite après le seul quadrille que vous ayez dansé; je vous faisais signe que je désirais vous parler...

— Mais il me semble, répondit Girard, que vous aviez près de vous le sire de Saint-Pol, et votre entretien était, à ce qu'il m'a paru, fort animé. On le dit votre empressé chevalier, ajouta-t-il avec quelque malice, et je me serais bien gardé de déranger une si gentille causerie. En ce moment les yeux de Marie brillèrent d'un malin contentement.

— Qu'est-ce à dire ! messire, répliqua-t-elle avec un éclat de rire forcé, vous êtes jaloux et n'êtes pas amoureux : il n'y a là que chagrin sans profit; et dès lors je ne vous dois nul compte des élans d'un cœur qui n'est pas mis à votre garde. Mais, quand vous seriez ce qu'il faut être pour se donner

le triste droit de la jalousie, la vôtre serait mal fondée, car je me soucie fort peu du sire de Saint-Pol... et de tout autre, ajouta-t-elle bien vite.

— Ce dernier mot, belle Marie, nuit au reste de votre discours; je savais assez que vous n'aviez aucun souci de moi, et je pense qu'il y aurait eu de la bonne grâce à m'épargner de l'entendre de votre bouche.

Mais, par une sorte de contraste qui se rencontre quelquefois dans les idées, cette femme que tout-à-l'heure Girard allait faire danser comme par acquit d'un devoir, lui parut, lorsqu'elle semblait le repousser, plus séduisante et plus jolie que sous les longues avenues de son château, où d'un mot il en eut obtenu mille promesses d'amour.

Maintenant qu'elle paraissait oublier que le sire de Briord avait en quelque sorte fui sa présence, parce que son cœur ne pouvait éprouver l'amour qu'elle eût voulu lui inspi-

rer, il eût donné sa vie pour un de ses doux regards. Telle est l'humaine nature, toujours hérissée de contrastes, toujours prête à s'élancer vers ce qu'on lui refuse, et qu'elle a précédemment dédaigné.

Le ballet que ces jeunes gens intrigués dévaient danser ensemble venait de finir, sans qu'ils y eûssent pensé. Marie, préoccupée et rêveuse, roulait dans ses doigts un drageoir d'or enrichi de brillans ; puis l'ouvrant d'un air distrait, elle dit à Girard en le lui présentent:

— N'en goûterez-vous pas, beau sire? mais cela fut dit avec une négligence qui ressemblait plutôt à une politesse qu'à une faveur. Le chevalier prit quelques dragées.

— Je les trouve exquises, et telles que je n'en goûtai jamais d'aussi bonnes, répondit-il.

— Voyez donc, reprit Marie, dont le sein palpitait d'une émotion qu'elle voulait s'efforcer de dissimuler, la comtesse de la Suze

danse à ravir; elle vous souriait tout à l'heure, je vous en félicite : la comtesse est jolie comme tous les anges ensemble.

— Vous oubliez, belle demoiselle, repartit le gentilhomme dauphinois avec gravité, qu'elle est la femme de mon frère d'armes ; et que parmi les raisons qui éloigneraient mes vœux de cette dame, le souvenir de mon serment est peut-être la dernière ; car vous venez de m'apprendre combien il me sera difficile d'occuper le cœur de la beauté à laquelle je penserais le plus.

— Et comment donc seigneur, vous ai-je appris cela ? moi qui vous ai reconnu, quand vous êtes entré dans la grande salle, rien qu'à votre ombre , qui vous devançait sur le seuil ; moi qui peut-être, risquerais les douleurs de cette vie et les angoisses du purgatoire pour une amitié... elle n'acheva pas, et prenant le bras de Girard, sortons reprit-elle, la chaleur me fait mal. Puis, appuyant sa pe-

tite main sur le bras du chevalier, elle traversait la salle pour sortir, lorsque le comte de la Suze vint parler bas à son ami.

— Partez, lui dit-il, il est temps; votre cheval est prêt.

Ces paroles tirèrent le chevalier d'une sorte de rêve, dont il regretta soudain d'avoir savouré la douceur, et dont le sentiment s'appesantit sur son cœur comme un remords. Quoi, se dit-il en frémissant, j'allais oublier mon serment, prononcé sur une tombe; elle s'effaçait de mon souvenir la dernière prière d'un mourant; tout s'anéantissait aux accens de cette femme que je n'aime pas, mais qui venait de toucher une corde toujours si facile à faire résonner, en blessant mon orgueil.

Et cependant, lorsque Marie lui a jeté le secret de son âme au milieu de ces fêtes mondaines, où l'homme change en quelque sorte de nature; maintenant qu'il a pu saisir ce complément d'existence qui lui manquait,

pourra-t-il retrouver assez de raison pour la quitter, cette jeune et gracieuse créature qui se sentait défaillir à la seule crainte de n'être pas aimée de lui. Elle a donné, la pauvre enfant, tout son cœur avant qu'on ait songé à le lui demander ; et elle n'a pas craint de paraître faible aux yeux de celui dont elle attendait avec angoisse une parole qui lui fît concevoir au moins l'espérance. Tout-à-l'heure lui-même n'était pas insensible à tant d'amour ; pourtant il aurait voulu trouver un moyen de quitter Marie. Mais comment rompre brusquement un tel entretien ? assis bien près d'elle sur un banc, il avait pris sa main, et la pressait avec un sentiment qui ressemblait fort à la tendresse.

— Oh ! parlez-moi, lui dit elle, mais ne me trompez pas.

Girard voulait éviter un entretien décisif ; mais un feu dévorant coulait dans ses veines. Il regardait la jeune fille, si belle, si émue,

qu'il allait quitter pour une femme qu'il ne connaissait pas..... et pour une femme qui était lépreuse. A cette idée il se rapprocha de Marie.

— Pourquoi ces larmes? lui dit-il? ne voyez-vous pas combien je suis heureux près de vous; ne sentez-vous pas combien il serait difficile de ne pas vous aimer. Mais hélas! je suis forcé, par l'honneur et le serment, à ne point m'engager. Peut-être un jour pourrai-je disposer de moi, et viendrai-je à vos pieds déposer mon cœur et ma liberté. Ne me demandez rien de plus aujourd'hui, et soyez assez généreuse pour retirer de mes lèvres la coupe enivrante que vous me présentez.

A ces mots, Marie se leva, et sans reprendre le bras de Girard, sans lui adresser une seule parole, elle rentra dans la salle. Le chevalier réfléchit un moment s'il ne la suivrait pas; mais il éprouvait une telle horreur à la seule idée de trahir son serment, qu'il

se sentit la force de résister.— Non, se disait-il, non, je ne serai pas déloyal et je n'entendrai pas ma conscience m'accuser de *foi-mentie*. Non, cette dangereuse sirène ne me fera pas forfaire à l'honneur.

Enfin, il sortit de cette brûlante épreuve, plus inébranlable que jamais; et franchissant les cours, il monta le cheval qui l'attendait et gagna la forêt.

Arrivé au monastère où le matin il a caché le manteau du Templier, il le jete sur sa brillante parure de fête, espérant qu'à la faveur de ce vêtement, il lui sera plus facile de pénétrer dans la tour. Il presse de ses éperons d'or son superbe coursier, qui, paraissant s'emparer de l'impatience de son maître, franchit en un instant la longue avenue qui conduit au hameau d'Hélène *.

* Le hameau d'Hélène est aujourd'hui appelé *Lène* par corruption ; mais la tradition se conserve fidèlement sur la tour dont nous parlons dans cette histoire : on la

Girard aperçoit la vieille tour, à moitié perdue au milieu des chênes qui s'élèvent avec elle sur un côteau, au pied duquel coulent des flots argentés. Il attache son cheval à un arbre; il frappe, une voix lui répond : « attendez, père Anselme; et bientôt le gardien, à moitié endormi, lui ouvre la porte, sans s'inquiéter de la longue absence de celui qu'il prend pour le Templier ; sans lui adresser une parole; puis il va se remettre au lit.

Le chevalier se trouva dans un vaste jardin, ne sachant de quel côté porter ses pas, car la nuit était assez noire. Les parterres envoyaient une fraîcheur embaumée, et Girard était comme ivre de la forte odeur des iris et

nomme *la Tour de la Lépreuse.* Elle dépendait d'un riche domaine de la maison de Poitiers. Cette tour subsiste encore.

(Voy. M. Delacroix. *Essai sur la statistique du département de la Drome*, ch. II, p. 329.)

des roses, lorsqu'il entendit les accords d'une harpe, se mêlant à une voix si douce, qu'un moment, dans cette mystérieuse obscurité, il rêva le chant des Séraphins, et se crut effleuré par leurs ailes. Le sire de Briord tressaille à chaque pas ; il éprouve une émotion inexprimable : son cœur bat à coups pressés. Ah ! sans doute il se trouve sous l'empire de cet instinct indéfinissable, de ce pressentiment incompréhensible, qui saisit les amans à l'approche de l'objet qu'ils doivent aimer.

Hélène a entendu les pas des Girard ; elle accourt audevant de lui.

— Enfin, c'est donc vous, mon père, lui dit-elle....

Mais en cet instant, la lune, sortant d'une masse de nuages sombres, lui fait reconnaître sa méprise ; elle se tait, baisse les yeux et commence à s'inquiéter. Girard, prenant alors la parole d'une voix douce, s'em-

presse de la rassurer. Il lui raconte comment, surpris par l'orage, il a été amené auprès du Templier ; comment celui-ci, se trouvant malade et pouvant en mourir, lui a remis pour elle des papiers importans. Il ajoute que c'est pour remplir les intentions de son vieil ami, qu'il se présente devant elle.

Hélène ne répondit pas ; mais Girard entendit qu'elle pleurait. Échapant de ses mains tremblantes, sa harpe tomba ; une corde se rompit, et un son lugubre murmura sourdement sous la feuillée où cette première entrevue avait lieu.

— Ne vous affligez pas, Hélène, reprit le chevalier ; si Dieu appele à lui le pauvre Templier, je viendrai à sa place vous consoler : il m'a légué déjà ce précieux avantage, dont je ne suis peut-être pas indigne, et j'espère que vous approuverez les volontés de celui que vous appeliez votre père.

— Ce n'est pas la même chose, mumura-!a captive à demi-voix.

— Pourquoi? lui demanda Girard; est-ce parce que je suis jeune, et craindriez-vous?.....

— Craindre! interrompit-elle, le Templier ne vous aurait-il pas dit que je suis..... lépreuse, et que c'est à vous de redouter ma présence. Mais quand je dis : ce n'est pas la même chose, c'est que, pour rechercher ma triste compagnie, il faut être bien malheureux; et de ce côté rien ne manquait au père Anselme. Vous, seigneur, je vois à votre langage, à votre costume, que vous devez être de haut lignage et de grande fortune; je ne saurais attendre de votre part qu'une compassion fugitive, qui me rendrait plus à plaindre que jamais, lorsque je serais délaissée. Hélas! on peut vivre peut-être sans être aimé; il doit être impossible de vivre quand on ne l'est plus. Si vous êtes heureux,

il faut donc me le dire et vous éloigner aussitôt. Je ne vous en saurai pas mauvais gré ; je vous prierai seulement de me procurer quelque être vivant : un chien, une biche, où tel autre animal que je puisse apprivoiser sans qu'il connaisse le danger de mon approche ; sans que je lui cause le mouvement d'horreur que vous avez peine à contenir, peut-être. Il ne m'est guère permis d'être difficile en fait de compagnon ; et celui qui voudra rester le plus long-temps avec moi me sera bien cher..... Compagnon d'une lépreuse, il faut de l'héroïsme pour le devenir.

La voix d'Hélène avait un charme infini ; assis près d'elle sur le même banc, Girard respirait presque son souffle, si pur et si doux, que le chevalier ne pouvait croire qu'il émanât du sein d'une femme atteinte de la terrible lèpre. Son voile, dont le zéphir se jouait en ce moment, était, à cause de sa blancheur, la seule partie visible de cet être mystérieux ;

Girard se croyait sous le charme d'une vision ; plusieurs fois, il toucha la robe de la lépreuse pour s'assurer de la réalité de sa présence.

— Hélène, reprit-il, en lui prenant les mains au mépris de toute crainte, ne me repoussez pas. Avant d'avoir vu le Templier, mon âme volait vers la vôtre : je venais à vous lorsque l'orage me força de chercher un abri sous les voûtes du monastère où Dieu, par la bouche du saint homme, voulait me confier la tâche si douce de diminuer vos souffrances en les partageant. Ne me repoussez pas ; car pour venir près vous, j'ai quitté les fêtes, les plaisirs, une femme jeune et belle. Je me suis dérobé à sa tendresse, énivré des pressentimens de bonheur qui me poussaient vers vous, pour qui je me sens une si sainte amitié.

— Eh bien ! venez quelques fois, j'y consens ; car je sens qu'il est au-dessus des forces humaines de repousser une consolation

qui luit à travers des malheurs comme les miens. Mais ne me parlez plus d'une voix si douce; ne me faites pas entrevoir un espoir trop flatteur; je m'abuserais peut-être, et je dois me défier de mon cœur. Isolée comme je le suis, je me laisserais aller à vous aimer plus que je ne voudrais...Concevez-vous tout ce que j'ajouterais alors à mes souffrances? moi qui ne pourrais attendre de votre part aucun retour..... Le ciel ne m'a pas créée pour aimer, mais pour souffrir et effrayer.... Partez, ajouta-t-elle en soupirant, voici l'heure à laquelle le Templier me quittait; le jour va paraître, et je craindrais que mon gardien ne voulût pas vous laisser revenir, s'il savait que vous n'êtes pas le père Anselme. Puis elle baissa son voile, et conduisit Girard près de la porte.

— A demain, lui dit le chevalier, avec feu, à demain et à toujours.

A ces mots, s'emparant d'une de ses mains,

il la couvrit de baisers, malgré les efforts d'Hélène qui lui disait :

— Dieu puissant! prenez donc garde, seigneur; je suis..... je suis lépreuse.

—

IV

Le sire de Sassenage venait de recevoir une fâcheuse nouvelle par un de ses barons, que lui avaient député, chez le comte de Montélimart, les capitaines commandant ses forteresses.

Les Routiers , ces soldats devenus brigands depuis le traité de Brétigny, qui les licenciait, s'approchaient ; déjà même ils s'étaient emparés de plusieurs châteaux voisins de ses domaines. Ses officiers lui mandaient de venir sur l'heure se mettre à leur tête ; car ils savaient de bonne part que le château de Sassenage serait le premier attaqué.

Les seigneurs Dauphinois, presque tous réunis alors chez le sire de Montélimart, ayant tenu conseil, résolurent de se défendre vaillamment, et d'empêcher ces bandits de s'emparer de leurs manoirs. D'ailleurs, c'était un privilége de la noblesse Delphinale de pouvoir faire la guerre comme bon lui semblait, pour le maintien de ses droits *.

En sortant du conseil, le baron de Sasse-

* Elle eut ce droit jusqu'au règne de Louis XI, qui l'abolit en 1471.

nage prit à part Girard de Briord, et lui dit :

— Ma maison me suffit pour protéger mes domaines, et point ne me soucie de partager l'honneur des prouesses avec des étrangers. Mais si vous voulez, en qualité d'ami et de voisin, nous vous ferons une petite place sur nos remparts au moment du danger. Nous vous prions donc d'accepter, comme preuve de grande estime, un commandement; vous promettant d'en agir ainsi chez vous, si nous ne parvenons à exterminer cette canaille : ce que nous espérons, avec la grâce de Dieu et le secours de notre bonne épée.

Girard remercia le baron de Sassenage avec courtoisie ; mais pendant qu'il parlait un frisson avait parcouru tout son corps. Pourtant il ne pouvait refuser : les lois de la chevalerie, si respectées au XIVe siècle, lui faisaient un devoir impérieux d'accepter, comme honneur insigne, la perspective d'un

danger à courir. Il lui faudrait donc s'éloigner d'Hélène, d'Hélène qui captivait déjà son âme par des liens aussi puissans qu'incompréhensibles.

— Frère, lui dit en ce moment le comte de la Suze, que faites-vous; appuyé ainsi contre cette porte, comme si vous épiez l'entrée de la jolie Marie, avec qui vous causiez si gentiment cette nuit, que vous aviez oublié l'heure du rendez-vous donné à une autre, sans doute. Prenez garde, ami, le saint amour, que vous défendiez l'autre jour, n'admet pas de partage; la fille du baron mérite tous vos hommages, et je la crois bien près de vous donner son cœur, si déjà ce n'est chose faite. Et puis vous venez de promettre au seigneur son père de défendre son héritage, et c'est une preuve qu'il approuve vos espérances.

— Vraiment, dit Girard il ne peut les désapprouver, car je n'en ai aucune. Je puis

vous dire à vous, frère, et cela sans manquer à la discrétion que doit un loyal chevalier à la dame qui veut bien laisser tomber sur lui un tendre regard ; je puis vous dire que la gentille Marie ne cherche pas à cacher elle-même la préférence qu'elle voudrait m'accorder. Mais, foi de chevalier! je ne suis pas amoureux, et ne crois pas le devenir, ajouta en rougissant un peu Girard. On ne m'attendait pas cette nuit où je suis allé, et l'amour n'était pour rien dans la visite que j'allais faire. Ici la voix de Girard devint plus triste ;— un jour, ami cher, poursuivit-il, je pourrai peut-être vous confier le secret que je vous cache à regret ; mais je ne suis pas seul dans ce mystère, car déjà il n'en serait plus un pour vous, qui avez droit, comme frère, à tout ce qui me touche. Sachez, toutefois, que je n'aurai jamais à vous parler de mon alliance avec Marie..... non, certainement non.

— Je doute que la noble Demoiselle se console de ce non là, autant que je suis sûr du bonheur qu'elle aurait à dire *oui*. Mais parlons d'autre chose; je ne veux pas me faire le champion des belles, ni leur défenseur près dé vous : ce serait, par ma foi, me tailler une trop rude besogne; vous êtes ingrat envers elles, et moi je leur sais gré de la moindre faveur.... C'est que je ne suis pas comme vous leur enfant gâté. — Dites-moi. partez-vous demain?

— Demain, répondit Girard avec embarras, demain! oh! non, c'est impossible.

— Comment, impossible; mais il le faut bien, puisque vous avez accepté un commandement : le baron compte sur vous.

— Oui, sans doute... dans quelques jours; pour demain, je vous le répète, cela n'est pas possible.

— Frère, reprit gravement la Suze, vous n'êtes pas amoureux, et l'honneur ne vous

dit pas qu'il faut partir sans retard? la voix de l'amitié ne se fait donc plus comprendre, puisqu'un seigneur du Dauphiné, menacé comme les autres par des aventuriers nombreux, fait répéter à son frère d'armes qui, peut-être, aussi serait chassé de ses foyers, qu'il faut partir,.. Et que penserait le baron si vous manquiez à la première attaque?

— Je vous comprends, dit Girard avec vivacité... je partirai. Puis, se jetant dans les bras du comte, il l'étreignit avec force, en lui disant : oh ! toujours, toujours ensemble sur le chemin de l'honneur.

—Et toujours frères et amis, ajouta le comte. De graves événemens venant nous chercher au milieu de nos plaisirs, poursuivit la Suze avec feu, rien ne doit nous retenir : des dangers à courir, la mort même à braver, voilà la vie des chevaliers; c'est ainsi qu'ils doivent transmettre à leur postérité, un nom aussi noble de grandes actions, de valeur, de gloire, qu'il

est illustre par le nombre de leurs aïeux et l'âge de leur écu. Notre poète Eustache Des Champs, et le rude Philippe de Mézières, nous disent sans cesse que les preux des temps héroïques se sont évanouis : cela peut-être, pour ceux qui, désertant leur manoir pour les plaisirs et honneurs énivrans de la cour, pour l'industrie des petits intérêts journaliers, finissent par fondre l'or de l'énergie et de la pure loyauté en monnaie d'intrigues et de façons frivoles. Mais, par le corps de Monsieur Saint-Georges, mon patron, il n'en est pas ainsi dans nos provinces ; et s'il plaît à Dieu, l'astre du royaume n'est pas près de se coucher dans la poussière de nos institutions.

— Non, non, s'écria à son tour Girard, la noblesse Delphinale ne comptera pas dans ses rangs des seigneurs apostats à la sainte gloire de conserver le noble droit de défendre le sol : droit qui faisait l'heur et la renommée de leurs pères. Quel gentilhomme pourrait sans

forligner, renoncer à cette chevalerie, qui fit du bouclier le berceau de nos ancêtres, et leur abri de l'Oriflamme ; à cet honneur qu'elle nous fit trouver jusque dans les fers de la Massoure, jusque dans les désastres de Créci? Elle alluma dans nos cœurs agrandis l'émulation du bien, l'amour de la vertu, la fierté qui porta les paladins à briser toute résistance, et surtout à protéger le faible contre le fort, et leur fit choisir pour objet de leurs vœux et de leurs hommages un sexe qui, ayant besoin de secours, faisait de la force et du courage, des titres pour lui plaire; en telle sorte que les dames les attachèrent à leur culte par les nœuds de leur propre gloire. Aussi les vit-on, pour doubler cette gloire, mettre si loin et si haut leurs moindres faveurs, qu'il y avait pour les atteindre nécessité de multiplier les prodiges de vaillance et les preuves de fidélité. Ah! s'il faut un

rêve dans la vie afin que l'âme y puisse durer sans impatience, en est-il de plus doux que celui qui berça de cette illusion la courtoise chevalerie, au bruit des chansons des troubadours, et des lances rompues en l'honneur des belles?...

Girard, animé par la verve de son discours, ressemblait au génie de la guerre, évoquant par amour pour la France, l'antique chevalerie de la table ronde, renaissant tout-à-coup à sa voix, avec l'armure invincible et l'écharpe magique.

La nuit était venue, et le chevalier suivait déjà le chemin qui le conduisait, tard, au gré de son impatience, près de la douce captive, qui l'attendait elle-même avec un désir mêlé de crainte. Elle avait lu les papiers qu'il lui avait remis de la part du Templier; les renseignemens qu'ils lui donnaient sur sa famille avaient ranimé dans son coeur une lueur d'espérance; il lui tardait de voir Girard pour lui

confier ses projets et lui demander son assistance. Elle se sentait déjà plus forte, depuis qu'il lui avait dit qu'elle pouvait compter sur son dévoûment.

Elle courut à sa rencontre; son oreille, habituée à épier le bruit dans le silence, avait reconnu son approche avant qu'il eût franchi le seuil: son coeur aussi l'avait pressentie cette approche, car il battait avec violence.

— Je vous attendais, lui dit-elle, et votre généreuse pitié ne s'est point oubliée aujourd'hui plus qu'hier aux fêtes du noble Seigneur de Montélimart...... Merci, beau sire, de votre loyauté à tenir votre parole; j'ai à vous demander d'autres preuves de cette pieuse sollicitude, et bien qu'il ne me soit pas permis de vous promettre une récompense du dévoûment que je réclame, je ne vous parlerai point avec moins de confiance. Ce serait je crois vous méconnaître, et si je

fus privée des dons que mon sexe possède ordinairement pour séduire le vôtre, Dieu a voulu, peut-être, me dédommager de la beauté, qu'il m'a refusée, en me donnant une âme capable de vous apprécier. Ah! oui, j'ai une haute idée du noble chevalier qui, plein de sentimens généreux et de respect pour l'infortune dont je suis frappée, n'a pas craint les suites qui pourraient le faire répentir de s'être risqué en la compagnie de la pauvre lépreuse. « Hélène avait prononcé ces mots lentement ; elle était tremblante, et il était facile de voir combien le malheur la rendait craintive.

— Hélène, répondit Girard, ne tremblez pas ainsi ; parlez, ordonnez, ne craignez pas de demander ; car pour vous je donnerais mille fois ma vie. Non, vous n'êtes point lépreuse à mes yeux ; je vois en vous la réalisation de celle que j'appelais en mes rêves, d'amour ; celle que j'avais douée d'une âme

sublime comme la vôtre ; celle, enfin, qui devait envoyer à la mienne ses douces émanations, et me donner, par avance, une idée des joies du ciel. Oh ! ne crains plus de parler, car ta voix est à mon oreille une harmonie qui fait vibrer avec délices les cordes, si long-temps muettes en moi, de cette sympathie que chacun ressent à son tour. Le sentiment que j'éprouve et que toi seule devais me faire connaître, s'est emparé de toutes les forces de mon ame..... Le pauvre chevalier eut pu dire de toute la puissance de ma raison ; car redescendant, avec tout l'élan de la jeunesse, des régions célestes où il puisait, disait-il, son amour, vers les régions terrestres où la vertu s'égare, il attirait Hélène vers lui ; il la pressait sur son cœur avec délire ; il l'étreignait convulsivement et la couvrait de baisers.

La jeune captive, entraînée dans une sphère de sensations trop souvent irrésisti-

bles, s'y abandonnait avec cette candeur qui ignore le danger, et ne saurait croire à l'existence d'un poison sous une enveloppe de délices. Pourtant, elle repoussait doucement Girard, avec la pudeur instinctive naturelle à son sexe, qui le défend quelquefois mieux que la raison elle-même. Les transports de son nouvel ami l'intimidèrent; et elle qui, un moment auparavant, implorait sa pitié, s'inspira soudain d'une réserve dont il fut interdit.

— Oh! pardonnez, Hélène, lui dit-il en tombant à ses genoux, pardonnez si je n'ai pu contenir mon émotion; si le feu que vous allumez en moi, seulement au son de votre voix angélique, vous a effrayé, je vous le cacherai désormais; mais s'il m'arrivait de vous en parler, soyez sans crainte, mon amie, je ne cesserai jamais de respecter votre malheur, et vous pouvez croire à ma

parole, car je ne crois pas y avoir jamais manqué.

Rassurée par ce discours, Hélène tendit la main au chevalier et le fit assoir près d'elle.

— Ne me parlez donc plus ainsi, lui dit-elle, je ne trouverais pas le courage qu'il me faudrait pour vous repousser, généreux ami. Moi qui me suis vue sans cesse éloignée comme un objet d'horreur, je n'ai pas appris à défendre un cœur qui ne devait, pensais-je, être jamais attaqué. Je me laisserais aller à vous croire ; j'oublierais ce que je suis pour ce que je voudrais être ; et lorsque la réflexion ou l'habitude vous aurait laissé voir combien peu je puis pour votre bonheur, vous me verriez comme les autres avec dégoût, tandis que, par un triste retour, je n'aurais plus qu'à gémir sur votre éloignement, dont peut-être, je ne me consolerais pas. Car, ne pouvant trouver que

de votre côté une telle déception, elle me serait d'autant plus cruelle, que vous m'auriez habituée au bonheur d'une exception unique.

Le mystère qui m'environne, les malheurs que vous voulez bien partager ont pu vous abuser sur le sentiment que je vous inspire; vous avez pris pour de l'amour une pitié toujours tendre dans les bons cœurs; soyez assez généreux dans ce cas, pour ne pas détruire mon illusion; si je ne fais qu'un rêve, respectez-le, car il est heureux..... En parlant ainsi, Hélène, animée par l'éloquence que lui prêtait son bonheur, avait rejeté son voile en arrière; son visage restait entièrement à découvert..... Girard ne l'entendait plus depuis quelques instans, dominé qu'il était par la plus vive préoccupation.

Les premiers feux de l'aurore venaient de poindre derrière la jeune fille; presque toute

sa personne était encore dans l'ombre; mais les feux de l'Orient éclairaient déjà une partie de sa belle chevelure, dont chaque boucle, resplendissante de cette clarté naissante, semblait un prisme radieux. Bientôt, les rayons de l'aube vinrent se jouer amoureusement sur les contours des traits d'Hélène, sur son cou, sur ses épaules un peu découvertes.... Que dirons-nous, enfin, une beauté ravissante se révélait aux yeux de Girard, lorsqu'il ne s'attendait qu'à voir une figure repoussante..... Qui pourrait exprimer l'enchantement auquel il fut livré lorsque, mieux servi par le bienfait du jour, il eut admiré, dans tout leur éclat, des charmes qu'il n'avait encore vus à aucune femme : ces grands yeux dont les regards angéliques allaient frapper le cœur d'un trait assuré; ce front si noble, cette bouche si pure, si vermeille, où des perles brillaient à travers un tendre sourire: en un mot, tout cet en-

semble d'attraits où la nature avait uni le sentiment et la grâce, bouleversait la raison de Girard. Il poussa un cri qui, rappelant à Hélène sa hideuse maladie, la fit rougir et se couvrir de son voile.

— Je me suis oubliée, messire, lui dit-elle; et maintenant que vous avez vu mon visage, vous ne trouvez plus une parole pour la pauvre lépreuse, à laquelle vous vouliez tout-à-l'heure donner votre amour.

— Oh! femme incompréhensible dont la magie dispose de mon cœur, tu me caches en vain tes traits; dussé-je vivre éternellement, jamais je n'oublirai ce que je viens de voir : le jour, la nuit, de loin, de près, je verrai sans cesse cette figure.

— De grâce, n'achevez pas, interrompit Helène. Le Templier ne fit point de réflexions lorsqu'il la vit, cette figure.... Il parut surpris assurément de ma laideur; mais au moins il me cacha l'horreur que je lui inspirais, et sa

piété vint me consoler dans mes douleurs.

— Le Templier a vu ton visage et il n'est pas, comme moi, resté muet d'émotion et de délire.....

— Ah! grâce, grâce, Girard, reprit Hélène fondant en larmes..... Assez, assez de désillusion pour un jour..... Demain vous achèverez d'arracher de mon cœur cette espérance, qui ne faisait que d'y naître; vous l'écraserez de vos mépris comme cette débile violette des champs, dont on avait aspiré le parfum, et que l'on prend tout-à-coup en horreur, parce qu'un hideux réptile vient de se traîner dessus..... Pitié!.... Pitié!....

— Mais qu'ai-je donc dit, ange descendu des cieux, qu'ai-je dit, dans ma délicieuse frénésie, qui ait put te faire prendre le change! Ce que j'ai voulu t'apprendre, c'est que tu es un chef-d'œuvre de la création; c'est que sur ton visage sont réunis les charmes de cent beautés; c'est que sans doute

toute ta personne est un ensemble de perfections, comme ton cœur en est un de toutes les vertus.... Le Templier t'avait vue sans voile, et ta divine présence n'a pas fondu subitement en lui les glaces de l'âge; et tu es encore captive, éloignée de l'adoration des mortels et des hommages de l'univers! Ah! tout m'est révélé! s'écria Girard: c'est l'envie, c'est la confusion d'un sexe que tes charmes éclipsaient qui t'ont condamnée à languir ici: tu es victime de quelque marâtre qui tremblait que ses autres filles parussent à tes côtés. Où sont donc les champions de l'innocence, les servans de la beauté? Eh! quoi! Hélène est encore prisonnière..... Cette tour est encore debout?...... Mais j'en rends grâce au ciel, qui me réservait ta délivrance; je romprai tes fers, je serai ton vengeur et ton esclave quand je t'aurai rendue à la liberté.

Cependant, Hélène, plongée dans un éton-

nement indicible, ne comprenait qu'à demi tout cet enchaînement d'enthousiasme et d'admiration auquel le chevalier se livrait. Indécise sur ce qu'elle devait penser, n'osant se livrer au plaisir d'être belle, elle murmura d'une voix craintive :

— Girard, je ne suis donc plus laide?

— ...... Laide! c'est le reste de l'univers qui est laid auprès toi..... Ne vois-tu pas, Hélène, que tes charmes m'ont rendu fou; ne vois-tu pas que si ton amour m'est refusé, il faut que je meure à l'instant.

— Ah! Girard, vous vivrez, s'écria la jeune captive. Puis, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit, elle épaissit sur son visage les plis de son voile, pour dérober sa rougeur.

Mais le chevalier repoussait ce voile; il couvait Hélène de son regard, où brillait tant d'amour et d'admiration, qu'elle était alors plus embarrassée de ses attraits qu'elle

ne l'avait été de sa laideur présumée. Elle rougissait de plus en plus, baissait les yeux, et se retirait à l'extrémité du banc sur lequel ils étaient assis.

— Pourquoi vous éloigner, reprit le jeune seigneur avec plus de calme, je vous eusse aimée à bien moins; et vous pouvez me croire, si vous songiez à me repousser maintenant que je vous sais la plus belle personne qu'on puisse voir, je regretterais l'infirmité prétendue à laquelle je devais mon bonheur. Mais vous me laisserez vous adorer, je le vois à ce doux sourire; et si un jour vous êtes libre et heureuse, comme vous devez l'attendre de mes efforts et de ma persévérance, laissez moi croire que je pourrai vous appeler mon Hélène bien-aimée. Ah! continua-t-il d'un accent d'inspiré, que ma vie serait belle, si je pouvais la passer près de vous! Dites-moi donc vite ce que renferment les papiers du Templier; peut-être y

trouverai-je quelques indices sur votre famille. La nuit où il me les confia, il me dit que votre père avait été fait prisonnier à la dernière croisade; c'est donc votre mère qui vous laisse ici.

— Hélas ! répondit Hélène, je n'ai plus de mère : j'étais bien jeune lorsque la mienne mourut ; son souvenir se présente à moi si confus, que j'ai peine à me rappeler ses traits. Peu de temps après sa mort, mon père se remaria et partit aussitôt ; me laissant aux soins de sa femme, qui ne m'aimait point. Lorsqu'il revint, elle lui dit qu'il fallait m'envoyer chez une de mes tantes, qui me demandait, et de laquelle je devais attendre une grande fortune. Mon père y consentit, et l'on me conduisit ici. J'avais alors dix ans ; depuis, je ne sais rien de ce qui touche ma famille, si ce n'est ce que m'apprend le père Anselme et que je vous transmettrai tout-à-l'heure. C'est à ce respectable vieil-

lard que je dois le peu que je sais, le peu que je vaux ; et je lui dois bien davantage maintenant qu'il vous a envoyé près de moi, ajouta la jeune fille en rougissant et en pressant doucement la main du chevalier. Je vous ferai une prière, dit-elle après un moment de réflexion.

— Parlez, mon Hélène, vous n'avez pas besoin de prier, que faut-il faire !

— Je désirerais que vous ne cherchassiez pas à me faire sortir d'ici ; je ne m'y ennuierai plus Girard : votre souvenir sera là , vous y viendrez quelquefois, n'est-ce pas, adoucir ma solitude. Peut-être, si j'étais libre ne vous verrais-je plus ; alors je regretterais cette tour, dans laquelle vous veniez me consoler, alors même que vous me croyiez lépreuse. Je ne sais pas si je me trompe, ajouta Hélène avec une candeur charmante, mais il me semble qu'il n'y a plus de capti-

vité pour les prisonniers qu'une douce pitié console....

— Et celui qui peut vous consoler, Hélène, ne verra qu'un temple dans votre prison. Mais il faut que je rende au monde mon Hélène, qui doit l'embellir ; il faut que je puisse me parer de ce que vous appelez mes bienfaits. Ah! sans doute, mon amie, je viendrais ici tous les jours ; mais ne dois-je pas aspirer et ne plus vous quitter? vous libre je puis prétendre à votre main ; je suis de noble race, j'ai de nombreux vassaux, de bonnes forteresses où vous seriez heureuse, honorée, chérie, admirée des nobles seigneurs qui viendraient à l'envi briguer vos suffrages dans nos tournois... Dites, bel ange, ne voulez-vous pas tout cela? votre coeur ne sent-il que de la reconnaissance, et ne pouvez-vous rien accorder de plus à celui qui ne songe qu'à mettre à vos pieds tout ce qu'il possède, avec toute sa vie, s'il ne la

perd pas à reconquérir votre liberté.

— Oui, je voudrais tout cela, mon ami; mais, depuis hier, je suis si heureuse que je n'ose descendre dans mon cœur: je crains de trouver l'espoir d'un bonheur que je ne pourrais obtenir, et que ne dois pas soupçonner s'il ne peut pas être mon partage. En vous entendant, messire, je trouve dans vos paroles un charme si nouveau ; qu'il me parait ressembler beaucoup au plaisir que vous cause, dites-vous, le son de ma voix. Ecoutez, Girard, j'aimais bien le père Anselme, mais sa voix ne me causait aucune émotion venant de là, fit-elle en posant sa petite main sur son cœur... Et le chevalier aurait eu peine à compter les battemens de ce cœur, aux mouvemens précipités de cette main, qui semblait le retenir avec peine sous son albâtre. Jamais je ne pensais à la dame dont il me parlait souvent, et qu'il paraissait avoir bien aimée, ajouta la jeune fille; je n'étais point

jalouse quand il me vantait sa beauté ; à moi, à moi qui me croyais si laide. Eh ! bien, il faut que je vous le dise, tout le jour que j'ai passé à vous attendre, j'ai vu sans cesse devant moi cette belle personne, à la tendresse de laquelle vous vous êtes soustrait pour venir à moi. Ce souvenir m'oppresse même à présent, que vous me trouvez si belle. Girard, est-ce ainsi qu'il faut être pour que vous puissiez croire qu'Hélène a plus que de la reconnaissance pour payer l'amour que vous lui donnez.... car je ne veux pas être ingrate.

Et en disant cela elle penchait sa jolie tête sur l'épaule de son ami, dont elle venait de faire la félicité en le rendant, d'un autre côté, le plus malheureux des hommes ; car elle lui avait rappelé en parlant de Marie, que le baron de Sassenage l'attendait, et qu'il lui fallait la quitter peut-être pour longtemps. A cette idée le cœur du chevalier se brisa ; il se leva, marcha à grands pas et prononça

des paroles sans suite ; ne sachant comment apprendre à Hélène l'obligation où il était de la quitter, et que cette vie, qu'il voulait lui donner à elle, il pouvait la perdre. Pauvre chevalier , telle était son impérieuse destinée, que le plus fortuné des mortels par son amour, il fallait le sacrifier à l'honneur, sans que son amie le suivît, sans qu'elle fût là pour recevoir son dernier soupir, s'il devait succomber.,.

La jeune fille ne comprenait pas le désespoir de son amant ; il lui semblait qu'il devait être rassuré par ce qu'elle venait de lui dire.

— Je ne sais pas rendre ce que j'éprouve mon doux ami, lui dit-elle; mais tenez, interrogez mes yeux : ils sont, dit-on, le miroir de notre âme... Et elle regardait Girard avec ivresse, à travers les larmes qu'elle versait, comme par un pressentiment de ses douleurs prochaines. Plus elle prodiguait de tendresse au chevalier, moins il se trouvait de courage

pour s'éloigner. Cependant, il fallait prendre un parti; il lui vint à la pensée de tromper Hélène pour lui cacher la cause de l'absence qu'il allait faire.

—Puisque vous m'aimez, lui dit-il, laissez-moi vous rendre à la liberté le plus vite possible. Donnez-moi les papiers du père Anselme: je me guiderai d'après les conseils qu'ils contiennent; mais laissez-moi partir aujourd'hui même; et je reviendrai bientôt vous chercher pour ne plus vous quitter! si mon absence est longue, c'est que j'aurai rencontré des obstacles; mais je les surmonterai, car il faut que vous soyez dame de Briord.

« Séchez vos larmes, Hélène, ma bien-aimée; vous ne savez pas combien je souffre, combien je vais être malheureux; pourtant l'espérance soutiendra mon courage, et la céleste récompense qui m'attend au retour me fera faire des prodiges pour arriver plus vite au ut de tous mes désirs.

— Revenez bientôt, Girard, lui disait Hélène, si vous ne voulez pas que je meure... Et si cette beauté dédaignée une première fois, revenait près de vous plus tendre, plus séduisante, peut-être...

— Que votre cœur ne se livre pas à cette crainte, Marie : la jeune fille dont vous me parlez et dont le souvenir, en fatiguant votre pensée, vous rendrait peut-être injuste pendant mon absence, ne possède aucune des perfections que j'idolâtre en vous ; je ne l'ai jamais aimée ; et maintenant que serait Marie près de votre image, qui ne cessera pas un instant d'être devant moi ? J'en fais ici le serment, à toi ou mourir, ma belle amie.

Et Girard s'échappa des bras d'Hélène, qui se sentit défaillir aussitôt que la porte, refermée sur lui, l'eût dérobé à ses regards.

—

V

Un mois s'était écoulé depuis que Girard avait quitté Hélène, et les routiers ne s'étaient pas encore présentés au lieu où sa valeur impatiente les attendait. S'indignant de l'inaction que ce retard lui imposait, il pro-

posa au baron de Sassenage d'aller, de sa personne, s'assurer si ces aventuriers étaient en effet dans l'intention d'assiéger le château.

— Peut-être, lui dit-il, ont-ils changé leur plan d'attaque ; peut-être aussi, serions-nous assez heureux pour les éviter, en leur laissant juger, par notre confiance dans nos moyens de défense, le peu de succès qu'ils peuvent attendre de leur entreprise.

— Partez donc, Girard, et revenez vite ; car, je vous l'avoue, mes craintes seront grandes pendant votre absence.

Le chevalier, après lui avoir promis de ne point s'exposer, partit, accompagné de quelques hommes d'armes seulement.

Ils trouvèrent les compagnies campées entre le Rhône et la petite rivière de la Galaure, au nombre de dix mille hommes pour le moins. Girard, ayant demandé, de par le roi de France, les chefs des routiers, on le fit

approcher de huit capitaines qui jouaient aux dés.

Il leur demanda la permission d'accomplir la mission dont il était chargé; ce à quoi ils répondirent que c'était justice. Laissant alors le jeu, ils se tournèrent vers lui, et l'écoutèrent.

Le chevalier les somma de lui déclarer s'ils venaient en amis ou en ennemis; s'ils ne voulaient que le passage; qu'elles étaient, en un mot, leurs intentions?

Un des chefs, appelé Sevre de Bude, répondit :

— Vous savez, seigneur, que depuis qu'il a plu au roi, votre gracieux, mais peu reconnaissant souverain, de conclure des trêves, il y a une foule de gens d'armes sans paye et sans ressource. Or, comme il n'y a pas de suspension possible à la nécessité de vivre, ces braves sont venus ici, sous notre conduite pour chercher à subsister de leur mieux, non

pas comme on le dit méchamment, en saccageant le pays, en faisant beaucoup de mal et de vilaines actions; mais en prenant loyalement, et avec l'assistance de madame la Sainte-Vierge, les châteaux et les villes, que nous adjugeons ensuite à l'enchère. Si bien que chacun peut rentrer dans son bien en nous en donnant le prix : ce que les seigneurs du Dauphiné feront comme les autres, ajouta-t-il, s'il plaît à Dieu de nous soutenir dans notre droit. Nous combattons quand nous y trouvons notre avantage, et non autrement ; car notre sang est notre gagne pain, et il nous faut le ménager jusqu'au jour où nous pourrons combattre pour la gloire et la rémission de nos péchés.

— N'espérez rien des seigneurs Dauphinois, répondit Girard ; il règne entre eux une union si bien assise que les plus petites forteresses seront défendues avec autant de lances que vous pourriez en montrer. Ils repousse-

raient vos forces réunies, à l'abri de leurs remparts, dont les meurtriers vous décimeraient sans profit. Puis, voulant profiter des craintes religieuses qu'ils mêlaient à leur brigandage, Girard ajouta : — et les ames de vos morts seraient frustrées de leur part de paradis.

Le chef ne répondit pas ; mais s'approchant d'un autre capitaine nommé le Bâtard de Mauléon, il lui demanda un sauf conduit pour le chevalier et ses hommes.

Lorsque ce Mauléon s'avança pour le lui présenter, Le sire de Briord le salua avec dédain : il venait de reconnaître dans ce jeune homme, le fils naturel d'un des plus braves seigneurs du Languedoc : jeune homme qu'il avait vu souvent parmi les pages d'un baron Dauphinois, le sire de Croy Chanel.

Repoussant le papier que Mauléon lui présentait :

— Pensez vous, lui dit-il, que je pour-

rais avoir confiance en vos écrits,lorsque demain, peut-être, vous porterez les armes contre le seigneur qui vous reçut chez lui comme l'enfant de sa maison; lorsque vous avez mis à oubli les leçons d'honneur et de chevalerie qu'il vous a données. Non, la loyauté ne se trouve pàr là où il y a félonie. Si la destinée vous a refusé un nom, ce n'est point parmi les *Tuschins* * que vous en trouverez un illustre; car votre mémoire sera entourée d'un renom de deloyauté; et votre ame sera maudite.

— Je pourrais vous faire repentir d'un tel langage, sire Girard de Briord, répondit le jeune chef de routiers; mais je veux bien respecter le caractère d'ambassadeur dont vous êtes revêtu, et vous faire comprendre qu'un chef de Tuschins peut se montrer généreux envers un seignenr dont il lui serait

* Nom que l'on donnait quelquefois aux grandes compagnies, et particulièrement aux Routiers.

facile de punir l'insolence. Nous nous retrouverons ailleurs, beau chevalier, et nous verrons alors si votre épée est aussi bien affilée que votre langue. Gardez-vous d'oublier, en attendant, que les routiers sont plus près de vos domaines que vous ne pensez, et que j'ai hâte d'abattre votre superbe orgueil. Pourtant un des nôtres va vous conduire à travers nos compagnies; ma loyauté, dont vous faites si peu de cas, m'impose de laisser aller, non par Girard de Briord, mais le député envoyé pour parlementer avec nous.

Le chevalier, sans éprouver la moindre émotion, salua les chefs et suivit le guide, qui le conduisit avec respect jusqu'a la dernière sentinelle du camp.

Girard revenait, triste, inquiet, non pas des menaces du bâtard de Mauléon, ou de la crainte de perdre ses domaines; mais du désespoir que son absence allait causer à Hélène, en se prolongeant.

— Encore, se disait-il, si le temps que je passe loin d'elle pouvait avancer notre félicité, je me résignerais; mais hélas! je l'ai trompée, et ce n'est point à sa délivrance que je travaille. La mort viendra peut-être avant qu'il me soit possible de rien entreprendre... et Girard sentait un frisson glacé parcourir tout son corps.

Cependant il était à présumer que les routiers attaqueraient Sassenage avant aucune autre place, et le chevalier, après avoir rendu compte au baron de leurs dispositions, fit rassembler mille combatans d'élite, qui formèrent la garnison du château.

Le lendemain, on vit en effet les nombreuses compagnies se diriger vers la forteresse; mais elles étaient attendues et peu d'instans après, les remparts furent garnis de nobles et vaillans défenseurs, qui lancèrent sur le plus épais de leurs bataillons la valeur de douze charretées de cailloux,

amassés sur le mur, où les assiégés n'avaient qu'à les prendre.

Les Tuschins furent un moment troublés ; mais ils revinrent bientôt à la charge, et plantèrent des échelles à la muraille. Alors la grêle de pierres recommença : elle enfonça de nouveau les bassinets et les cuirasses des assaillans.

Ces fiers ennemis, renversés les uns sur les autres, n'offrirent, un moment, qu'une masse confuse, sanglante et de laquelle s'élevaient à la fois les blasphèmes des hommes blessés légèrement, et les plaintes de ceux expirans sous le poids des projectiles lancés du rempart. Mais cette confusion dura peu, et la stoïcité de ces hommes d'armes façonnés à tous les maux de la guerre, reprit promptement le dessus. Vers le soir, ils se retirèrent un peu, en emportant leurs morts, et firent recevoir leurs blessés dans les monastères, où l'on pansait pour l'amour de

Dieu, et sans distinction de bannière, tous ceux que le hasard des combats avait frappés. Puis, ils revinrent devant Sassenage avec autant de sang-froid que si la victoire eût couronné leur première tentative. Mais les chevaliers, indignés d'attendre derrière des murailles ces ennemis de Dieu et des hommes, brûlaient de les attaquer en rase campagne.

— Seigneur, dit au baron de Sassenage l'intrépide Girard faites baisser le pont-levis, et nous vous aurons bientôt fait raison de cette gente maudite.

— Partez, donc, mon vaillant ami, j'ai confiance dans votre épée autant que dans la sagesse et la prudhomie de vos desseins. A ces mots le baron fit un signe au gardien de la poterne; le pont fut baissé et Girard s'élança dans la plaine, à la tête de cinq cents hommes d'armes.

Le choc fut terrible : les routiers resserrés

sur trois rangs compactes, reçurent les assaillans avec une grande intrépidité; mais leur ordre de bataille ne put résister à cette attaque; il fut rompu, une terrible mêlée s'engagea; des coups retentissans résonnaient sur les armures, et leur bruit était renvoyé plus lugubre, par les rochers du voisinage. Une heure durant, les soldats restés sur le rampart virent tournoyer sur elle-même cette masse de combattans, sans aucun résultat visible; enfin, le bon droit prévalut. Les routiers, qui n'avaient là qu'une partie de leurs forces, firent retraite et furent poursuivis l'épée dans les reins. Girard, emporté par l'ardeur de son cheval, se trouvait en avant des siens, lorsque tout-à-coup, quelques centaines de routiers, accourus au secours de leurs compagnons, débouchèrent d'une gorge; et tous ensemble reprirent l'offensive. Girard, séparé de ses compagnons par les nouveaux venus, combat ce-

pendant en désespéré ; ses armes sont brisées , son sang coule à flots , et son bras terrible frappe toujours. Enfin, harassé, affaibli, il tombe de cheval et perd connaissance. Son casque, dont la visière est baissée, dérobe aux regards cette belle tête couverte déja d'une pâleur de mort ; mais à la vue de sa riche armure, le bâtard de Mauléon, qui vient de s'approcher , espère une bonne rançon et jette , en passant , le blessé dans une maison du village de Fontanil, situé à une petite distance de Sassenage.

— Gardez-moi ce prisonnier, dit-il à l'hôtesse, et faites diligence pour que ses blessures soient pansées ; vous aurez bonne récompense, s'il me demeure en vie.

Cette maison était habitée par de bons laboureurs , chez lesquels le seigneur de Sassenage avait envoyé sa fille, la belle Marie, et le seigneur de Saint-Agreve la sienne, nommée Béatrix ; car le manoir de ce dernier

baron était déjà assiégé et ne pouvait tenir longtemps. Chez ces gens d'humble condition les deux nobles demoiselles étaient en sûreté ; les routiers étant convenus, d'un commun accord, de ne point grèver les habitans des chaumières. Marie et Béatrix, vêtues en paysannes, menaient paître les brebis dans les prairies voisines, et ne paraissaient pas craindre le sort qu'elles redoutaient pourtant le plus.

A peine le bâtard de Mauléon fut-il parti que Marie, reconnaissant un chevalier à sa riche armure, s'empressa de détacher son casque. Soudain, un cri de terreur lui échappa : elle venait de reconnaître Girard, presque mourant, et perdant avec abondance son sang, qu'elle essayait en vain d'arrêter. A l'aide de son amie, elle parvint à le débarasser de ses armes ; puis les paysans le portèrent sur le lit de Marie. Celle-ci, comme toutes les filles de haut lignage, étaut

habile à *médeciner* les plaies, pansa celles du blessé, et parvint à le rappeler à la vie.

Girard parut retrouver quelque forces; mais trop faible encore pour rassembler ses souvenirs, pour coordonner ses idées, il promena sur la jeune fille ses grands yeux presque éteints; puis, il les referma. Marie, dans une horrible anxiété, interrogea de la main le cœur du chevalier: on put deviner à son sourire qu'elle avai senti les battemens de ce noble cœur; et pleine d'espérance, elle se mit à prier avec ferveur pour que le mieux se soutînt. Mais ses angoisses redoublèrent bientôt, à l'aspect des mouvemens convulsifs que la fièvre imprimait aux traits du malade.

— O mon Dieu, s'écria-t-elle, s'il vous faut une ame, prenez la mienne; mais que ce brave chevalier ne trouve pas, dans la courageuse assistance qu'il a donnée à mon père, une mort prématurée!...

Marie oubliait alors que Girard avait repoussé son cœur quand elle le lui offrait avec tant d'abandon ; elle oubliait qu'il avait refusé de lui engager sa foi, parceque, disait-il, un serment fait ailleurs, lui interdissait d'autres liens ; elle oubliait, enfin, que son amour dédaigné ne devait pas pardonner... Ou plutôt elle espérait encore, malgré la froideur de Girard depuis un mois qu'il était chez son père, occupé du soin de lui conserson héritage, elle espérait, disons-nous, que peut-être il avait en vue de réparer ses torts envers elle, qui toute offensée qu'elle se trouvait, eût été trop heureuse de pardonner.

— Oh ! oui, se disait elle, appuyée sur le lit où souffrait le sire de Briord, il m'aimera, il m'aimera quand il saura que c'est moi qui l'ai rendu à la vie ; moi qui, oubliant son injure, veille près de lui éplorée, et trouvant dans mon cœur, brisé par ses refus, une

tendresse aussi vive que s'il m'eût payée de retour.

Un mouvement de Béatrix rappela Marie à elle-même et la fit rougir; car toute entière à ses pensées, elle avait oublié sa compagne, et, se croyant seule avec celui qui ne l'entendait pas, elle venait d'apprendre à une autre le secret de son amour, de sa faiblesse et de sa honte.

Girard, plongé dans un sommeil léthargique, ne parraissait plus souffrir : ses traits étaient immobiles, mais une teinte rosée donnait à sa figure une fraîcheur qui rassurait le regard. Marie et Béatrix se penchaient pourtant encore avec inquiétude vers lui, pour écouter sa respiration, si faible que les jeunes filles avaient peine à la saisir. Puis, heureuses du moindre souffle, elles se regardaient comme pour s'assurer, l'une par l'autre, qu'elles ne s'étaient point abusées.

Le lendemain, Girard eut la fièvre plus

fort ; Marie envoya chercher un pauvre religieux, qui passsait pour être très savant à guérir toutes sortes de maladies. Le saint homme vint ; mais il n'en savait pas beaucoup plus que les nobles demoiselles. La cause du mal lui échappait, et l'eût-il pénétrée, le peu de connaissances qu'il avait n'eût point suffi pour soulager le malade.

Cependant, il crut obtenir un grand succès de quelques simples bouillies. et surtout d'une relique suspendue au cou du chevalier et dont la vertu, assurait-il, guérissait, à l'instant même, les fièvres les plus dangereuses. Pourtant l'amulette ne produisit aucun effet sur Girard. Un délire affreux le livrait à des transports tels, que l'on parvenait avec beaucoup de peine à le retenir couché. Il voulait partir ; il appelait Hélène; puis, regardant Marie, il la prenait pour son amie.

— Ah ! te voilà, lui disait-il ; viens près de moi : ce prêtre va bénir notre union... car

je vais mourir, et tu m'as promis d'être à moi. Viens, viens, mon Hélène, car le temps presse... Dieu m'appelle... Mais tu es libre : tu le vois, je ne t'ai pas trompée... Ne pleure donc pas, mon bel ange... nous allons être réunis... réunis pour toujours... comprends-tu mon bonheur ?... Tiens, regarde, je suis bien mieux maintenant. Écoute je vais te confier un secret : je suis prisonnier ; les routiers m'ont pris en défendant Sassenage ; mais tu es venue m'enlever lorsque j'allais mourir : tu m'as amené dans ta chambre, sur ton lit... Oh ! je suis bien heureux, va ! mon Hélène... Et Marie, dont il pressait les mains, se sentait mourir ; car elle n'en pouvait plus douter, Girard ne l'aimait pas, et avait l'imagination remplie du souvenir d'une autre.

Béatrix, voyant la paleur de son amie, s'approche et lui dit :

— Marie ne vois-tu pas qu'il n'a pas sa raison.

— Marie! répéta le malade, Marie de Sassenage, ah! oui, je m'en souviens, c'est elle qui cause tes larmes, ma bien aimée: je la haïrais pour cela seulement, si je l'avais jamais aimée. Puis, attirant à lui la jeune fille, il approchait sa tête de la sienne et la regardait avec amour.

Il continua: tu ne peux pas le croire, toi, si belle, si bonne, si douce; Marie n'est rien de tout cela, vois-tu... Oh c'est bien toi que j'aime; ce n'est pas elle..... Et Girard, épuisé retomba dans une faiblesse qui dura plus de sept heures.

Mais comment peindre l'état horrible où se trouvait Marie? Son orgueil humilié souffrait plus encore que son cœur des aveux que le délire avait envoyés si insultans à son oreille. Sa fierté se révoltait tardivement de la lâcheté avec laquelle elle avait pu oublier le

premier outrage de Girard, sous les allées du château de Montélimart. Qui donc est-elle? s'écriait Marie en marchant à grands pas dans sa chambre, cette femme assez noble, assez belle pour qu'il ose la placer au-dessus de la fille du baron de Sassenage? où donc pourrais-je lui envoyer un message qui livrerait son cœur aux tortures qui me déchirent... ah! la vengeance! la vengeance! pour ma part de paradis...

Et Marie, en se retournant, se trouva en face d'un jeune homme qu'elle n'avait pas vu entrer, et qui la regardait avec surprise. Étonné, de sa beauté et de son discours (car il ne pouvait comprendre qu'un être si parfait pût avoir été délaissé pour un autre), il avait tout entendu.

Marie, effrayée, tremblante, demanda à l'inconnu qui il était et ce qu'il voulait.

— Vraiment, lui répondit-il, je ne pourrais vous satisfaire sur ce que vous me de-

mandez, car en voyant la noble demoiselle de Sassenage, au lieu de la paysanne à la quelle je confiai hier mon prisonnier, j'oublie qui je suis pour me demander si je ne suis pas fasciné, où si vous êtes bien ce que vous venez de dire.

— Puisque vous m'avez entendue pourquoi doutez-vous, reprit Marie? S'approchant alors du lit, elle en ouvrit le rideau, et le bâtard de Mauléon reconnut Girard de Briord. A cette vue, son œil s'anime; il s'écrie:

— Il n'est pas mort, ah! tant mieux! car moi aussi il m'a outragé; et comme vous j'appelais la vengeance; mais je ne voudrais pas que Dieu se chargeât de la mienne.

— Vous êtes donc un chef des routiers, lui dit Marie. Je ne sais pas encore votre nom; mais vos traits me rappellent ceux d'un page que je vis plusieurs fois accompagner la noble dame de Croy-Chanel et qui depuis...

— Se fit chef d'une compagnie. Mais s'il

vous eût connue, il n'eutpas je vous le jure, assiégé vos domaines. Au moins votre vue aura servi à quelque chose, et demain, le baron votre père, ne comptera plus parmi nos prisonniers.

— Mon père est prisonnier ! blessé, peut-être !

— Soyez sans inquiétude, belle demoiselle ; le baron n'est point blessé et je me fais fort de vous le rendre. Le château vous est resté, grâce à la bravoure de sa garnison... nous avons été repoussés.

— Soyez sûr, reprit Marie, que mon noble père paiera bonne rançon.

— Girard de Briord paiera pour lui, madame ; car je veux le réduire à en appeler à ma générosité ; ce fier chevalier qui osa, devant les capitaines de nos compagnies, me traiter de déloyal, me demandera grâce ; et à moins que vous ne m'ordonniez de la lui faire, il n'obtiendra rien de moi.

— Hélène, dit le malade sans ouvrir les yeux, et comme s'il sortait d'un long rêve, où suis-je?

— Tu es mon prisonnier, répondit le bâtard de Mauléon.

— Et je ne demanderai pas sa grâce, ajouta Marie en souriant à sa vengeance.

VI

— Ne l'espérez pas, disait Marie de Sassenage au bâtard de Mauléon, mon père ne consentirait jamais à notre union.

— Laissez-moi essayer de vous obtenir, mon amie; le baron ne sait pas encore que

je possède à moi seul plus de châteaux que toute sa noble race n'en eut jamais. De plus, j'occupe la ville de la Charité-sur-Loire, que ne quitteront mes compagnies qu'après avoir touché 12,000 florins.

— Toutes ces richesses seront, je le crains bien en songeant à la manière dont vous vous les adjugez, un obstacle invincible, plutôt qu'un motif déterminant pour mon père ; et l'amour que je vous porte sera un tort qui ne trouvera pas grâce devant l'orgueil du baron.

— Vous m'aviez promis, Marie, de me seconder ; vous croyiez que la reconnaissance de votre père serait assez grande pour qu'il voulût bien accueillir mon amour comme une garantie assurée de mon dévoûment à sa personne ; et vous même, maintenant, ne vous sentez plus le courage de lui apprendre que vous vous êtes engagée au chef de la compagnie qui l'a laissé partir sans lui de-

mander de rançon. Vous étiez résolue, deviez-vous lui dire, à payer de toute votre tendresse, celui qui eût donné sa vie pour vous épargner une larme... Mais n'espérez pas me tromper; je devine le secret obstacle que vous me cachez : vous avez cru ne plus aimer Girard, vous l'aimez encore ; et pour l'homme qui vous a dédaignée, vous repoussez celui qui mettrait à vos pieds la couronne de France, si elle lui était échue.

« Quoi vous parlez d'orgueil à celui qui vous a vue cruellement outragée et qui, aujourd'hui, vous voit oublier les promesses que vous lui avez faites, pour un ingrat prêt à courir loin de vous chercher le bonheur, aussitôt que je le voudrai. Eh! bien vous serez satisfaite: demain Girard sera libre.

— Eh! que me fait sa liberté, Léon; douteriez-vous encore que je vous aime... Renvoyer Girard! voulez-vous donc aussi renoncer à le punir? est-il possible que le brave

Mauléon, ait oublié l'outrage que lui a fait ce seigneur altier... Oh ! non, vous ne pouvez abandonner un projet qui fera plier sa fierté; la vengeance est si suave pour les cœurs blessés profondément..! Et d'ailleurs, celui dont l'amour doit faire mon orgueil, ajouta Marie avec dignité, ne doit pas laisser impuni l'affront qu'il a reçu.

— Tu as raison, mon amie; mais tu trouves en moi un sentiment qui, je le sens, ne finira qu'avec ma vie, et je veux que ton cœur me rende ce que je te donne d'amour. Si tu devais me tromper, je ne te pardonnerais jamais... Un premier désespoir me fit ce que je suis; la vengeance d'une seconde trahison de ton sexe, me donnerait peut-être la force de devenir criminel.

« Depuis huit jours, Marie, je me suis bercé d'un bonheur que je ne croyais plus possible pour moi; car j'avais juré de ne plus croire aux promesses d'une femme. Mais je

t'ai vue, tu n'as point repoussé l'aveu de mon amour; tu m'as promis d'être à moi; tu m'as enivré par le charme de tes regards, par la douceur de tes caresses. Marie, il me faut plus aujourd'hui: il me faut un gage de félicité que je dois attendre de ta seule volonté, si tu crois impossible d'obtenir le consentement de ton père à notre union. Je ne sortirai donc pas de cette chambre sans que tu sois à moi; si j'en sortais, vois-tu, comme j'y suis venu, je laisserais à la porte la confiance que je veux avoir... Oui, je porterais moi-même mon rival dans les bras de celle qu'il áime; car si tu me refusais, je me croirais trompé, et je me vengerais de toi avant de me venger de lui.

Marie, désespérée, tremblante, maudissait tout bas la faiblesse qu'elle avait eue de laisser pénétrer Mauléon dans sa chambre, à l'insu de son père. Elle sentait naître en elle une sorte d'éloignement pour un homme ab-

solu jusqu'au point de lui imposer le deshonneur, comme s'il eût sollicité une simple faveur.... Mais bientôt le souvenir de Girard lui rendait sa colère, et ce chef de routiers si exigeant, si impérieux, lui parraissait presque excusable de demander ainsi un gage de la foi qu'elle lui avait jurée.

— Léon, lui dit-elle, ne peux-tu croire à mon amour sans exiger autant? ne saurais-tu avoir confiance en ma parole, et attendre le moment où notre union, bénie par un prêtre, approuvée par mon père, me donnera le droit de t'offrir ce que tu exiges aujourd'hui; et ne dois-je pas craindre aussi le délaissement qui souvent est la suite d'un excès d'abandon.

—Tu ne crois pas cela Marie;et bien que je te paraisse brusquer un bonheur qu'il est plus doux d'obtenir que d'exiger, j'attendrais si, au terme d'une patience semblable à celle que tu veux m'imposer, je n'eusse pas déjà

trouvé la plus cruelle déception, la plus infâme perfidie. Mais, écoute ce que je vais te raconter,et tu jugeras après si je suis digne du sacrifice que je te demande. — Viens là, près de moi ; prête-moi toute ton attention. A toi seule j'aurai confié cette mystérieuse histoire, et si je te fais un semblable aveu, c'est que je désire que tu me connaisses bien, et que tu trouves dans mon récit une excuse pour la crainte dont je ne puis me défendre.

« Je suis le fils du comte de Toulouse, poursuivit Mauléon après une courte pause ; mon noble père, ne pouvant me donner hautement ce titre, puisque ma naissance était le fruit d'un amour caché avec soin pour la gloire de ma mère, me fit élever loin de sa cour. Ainsi que cela se pratique, je devais être livré à moi-même aussitôt que j'aurais atteint ma majorité. Je fis de rapides progrès dans mes études, et je répondis en cela au désir de mon père, qui avait apporté le plus

grand intérêt à mon éducation. Je passe sans m'y arrêter, sur les années où rien de remarquable ne pourrait fixer ton attention, si ce n'est pourtant que jamais je ne connus les caresses d'une mère. Je n'avais donc aucune affection de famille ; mon père ne m'ayant point appris le nom de celle que j'aurais tans aimée, et lui-même se croyant quitte de tout ce qu'il me devait, parce qu'il avait pourvu à mon existence, et qu'il m'avait fait apprendre plus que beaucoup de seigneurs n'en savent aujourd'hui.

« Il me fit admettre dans les pages d'un Suzerain, de ses amis : là, ma vie s'écoulait doucement, et bien que je fusse privé, aux causeries de la veillée, de raconter comme les autres, ces joies d'enfant, ces souvenirs du jeune âge, où l'amour d'une mère préside comme pour les embellir, j'avais la confiance de ne pas être moins que la plupart de mes camarades.

« Nous étions à Paris depuis deux ans, lorsque mon maître résolut de retourner dans ses terres, où il avait laissé sa femme et sa fille. Nous partîmes, et huit jours après nous arrivâmes dans ce château où je connus un bonheur mêlé de tant de déceptions.

« Le lendemain de mon arrivée je me promenais sur la terrasse des jardins, libre de soucis,mais aussi privé de douces pensées; car je n'avais pas encore senti frémir mon cœur à la vue d'une femme. J'admirais avec indifférence ces longues allées couvertes, où les oiseaux venaient chercher un refuge contre l'ardeur du soleil ; j'entendais leur doux ramage sans plaisir, lorsque tout à coup, une jeune fille, belle comme toi, ma bien aimée, me fit signe de venir à elle. Dans mon empressement à lui obéir, je ne pensai plus que la terrasse sur la quelle je me trouvais dominait l'endroit où elle était de plus de dix pieds ; je sautai... Je tombai heureusement sur un

gazon ; je ne m'étais fait aucun mal ; mais, au premier moment, la secousse que j'avais éprouvée ne me permit pas de me relever. La jeune fille avait été près de moi, par un mouvement aussi vif que ma chûte avait été prompte ; elle me regardait avec inquiétude et m'interrogeait si vite, qu'avec plus de présence d'esprit que je n'en avais, j'eusse été fort embarrassé de répondre à toutes ses questions. Enfin,je me sentais si honteux que je ne trouvais pas une parole pour la rassurer.

— Vous êtes blessé ; me répéta-t-elle pour la dixième fois, mon Dieu, que je suis malheureuse de vous avoir appelé ; mais aussi pourquoi ne pas être descendu de l'autre côté.

— Pour arriver plus vite près de vous répondis-je avec ma candeur de seize ans. Je ne me suis fait aucun mal, et si j'en avais je l'oublierais,puisque vous daignez vous y intéresser. A ces mots je me relevai pour lui prouver que je ne souffrais pas.

— Venez, vous assoir près de moi, reprit-elle; je vous dirai ce que je voulais vous demander.

« Je la suivis malgré la douleur que j'éprouvais dans la tête ; je me trouvais si heureux près de cette jeune fille, que je serais mort plutôt que de la quitter avant qu'elle me l'eût ordonné. Je ne me sentais plus le même; cependant, je ne pouvais me décider à regarder celle dont la vue avait, en quelque sorte, changé mon caractère ; car j'étais loin d'être timide.

— Parlez-moi donc, beau page, continua-t-elle en riant ; est-ce que je vous fais peur, que vous n'osez pas lever les yeux ?

— Ah ! vous ne le pensez pas, belle demoiselle, mais... s'il faut l'avouer, je souffre un peu, ajoutai-je pour dire quelque chose.

— Vous souffrez ! pourquoi donc m'avez vous trompée tout-à-l'heure ; vous voyez bien que vous êtes blessé. Venez, pre-

nez mon bras; je vais vous reconduire au château.

« Je pris son bras; car soit effet de mon trouble, soit par suite de la chûte que j'avais faite, je me sentais la tète en feu. Mon cœur battait si fort que je crus un instant qu'il allait briser ma poitrine. Nous rentrâmes, et à peine étions nous arrivés,que je perdis connaissance.

« Cette indisposition n'eut pas de suite, tous les jours je revis,sous les arbres de l'allée où j'avais été si gauche, celle qui devait me causer tant de chagrins. Elle m'aimait alors ; j'étais l'objet de sa première affection, et celle-là est toujours pure; Mais hélas ! qu'elle est quelquefois passagère. Tu verras, par la suite de mon récit, que l'amour de cette jeune fille devait bientôt devenir plus perfide encore qu'il n'avait été sincère à son origine... Elle aussi m'avait juré d'être à moi; eh bien ! elle s'est jouée de son serment... elle

s'en est jouée avec un atroce redoublement de fourberie...

« J'avais refusé, pour ne pas la quitter, de chercher un nom à la pointe de mon épée, parmi les chevaliers qui partaient pour une expédition glorieuse. L'idée de lui causer la moindre peine, me mettait au supplice; mon amour était un culte. Je n'avais obtenu que des aveux; mais l'espérance d'être à elle me laissait sans regret pour la gloire que j'aurais pu trouver dans les combats. Nous vivions ainsi l'un pour l'autre, lorsqu'il se présenta un noble seigneur qui offrit son alliance au père de celle que j'aimais.

« Elle n'osa pas même reculer une union qui devait me mettre au désespoir; elle obéit sans hésiter.... Et j'étais là, près d'elle, lorsqu'elle prononça sans regret le *oui* fatal qui allait nous séparer à jamais....

« Le lendemain, j'étais dans mon lit; pendant un mois on désespéra de ma vie...Et le

croirais-tu, elle, dont l'abandon me tuait, ne daigna pas même s'informer si j'avais cessé de souffrir. Je commençais à me lever lorsque je reçus un billet ainsi conçu : Je ne l'ai pas oublié, bien que dix ans aient passé sur ce fatal souvenir. « Léon, la première fois « que je te vis, ton empressement à m'o- « béir faillit te couter la vie, et mon « mariage vient de te conduire au bord « du tombeau. Ah! pardonne-moi, tu es « vengé de ma lâcheté. Maintenant, je ne « perds pas un instant le souvenir de ton « ame brisée par moi, que tu as tant aimée. « Oui, je suis coupable, car si je m'étais je- « tée aux genoux de mon père, il t'eût donné « sa fille, à toi qu'il trouvait si noble dans tes « manières. Je lui ai entendu dire bien des « fois: si j'avais un fils qui ressemblât à « Léon, il ne serait pas bâtard, quelle que fût « son origine... Celui auquel je t'ai sacrifié « possède un nom illustre; mais je ne l'aime

« pas.... je ne l'aimerai jamais, et son amour
« est un supplice pour moi....

« Léon, si mon malheur touchait ton no-
« ble cœur ; si tu pouvais oublier mon crime,
« viens, et le bonheur peut encore renaître
« pour moi; viens et je me résignerai à ma
« cruelle destinée, si tu es là pour me pro-
« téger, si ton amour me reste. »

« Juge, Marie, de l'amour que j'avais pour cette femme ; dix jours après la réception de ce billet, je comptais parmi les pages du sire de Croy-Chanel...Son époux. Mon dévoûment nétait-il pas héroïque dis ?.... Pendant six mois je souffris sans murmurer mille humiliations ; j'avais pour récompense un bien que j'aurais acheté au prix de tout mon sang....Et pourtant j'étais encore trompé.... Oui, trompé lâchement, plus lâchement que la première fois ; car c'était elle, cette femme infâme, qui était revenue à moi..... Que te dirai-je, je vis de mes yeux sa trahison. Elle

essaya de me persuader du contraire; mais ce n'était plus possible : le voile de l'erreur venait d'être violemment déchiré. Je quittai sur l'heure le château du sire de Croy-Chanel; ne laissant que mon mépris à celle qui avait abreuvé ma vie de dégoût.

« Je ne savais où porter mes pas, lorsque je rencontrai un de mes amis, qui m'engagea à entrer dans les troupes que Charles V levait en ce moment. Je trouvai cette idée bonne, et je fis la guerre pour le roi de France. Mais lorsque le roi de France cessa d'avoir besoin de mon épée, il s'inquiéta peu du sort de celui qui l'avait tirée pour sa cause. Sans ressources, sans asile, comme les soldats que j'avais commandés, j'acceptai le titre d'un de leurs chefs, dans la guerre de nivellement qu'ils livrèrent aux fortunes, et je devins alors aussi puissant que ceux qui m'avaient repoussé

« Cependant je conservais contre ton sexe

une haine que tu as bannie à jamais de mon cœur, ma belle Marie; mais tu conçois maintenant pourquoi je veux un gage qui t'enchaîne..... Ne trouves-tu pas que j'aie assez souffert pour chercher la garantie de mon bonheur. Je t'aimerai comme je l'aimais; rien ne me sera impossible si tu souris aux efforts que je ferai pour devenir digne de toi, comme j'étais alors digne d'elle.

— Pour commencer, Léon renonce donc à ce que tu veux; attends et espère.

— Attendre! pas une heure, ma bien-aimée, il faudrait alors que je doutasse de ton amour. Et ce serait l'enfer. Écoute, trompé comme je l'ai été, je m'étais jusqu'à ce jour habitué à regarder une femme avec une espèce d'horreur, tant je craignais de laisser naître en moi le désir de l'aimer. Je t'ai vue et mes douces illusions sont revenues; tu m'as attiré vers toi, comme la rose invite l'abeille à venir puiser dans son cœur la

suave essence qu'il renferme. Et tu voudrais démentir cette espérance, qui depuis huit jours me rend le plus heureux des hommes: tu voudrais la démentir en m'imposant les tortures de l'attente? ne l'espère pas, Marie.

— Mais au moins, Léon, si vous demandez comme preuve d'amour, mon déshonneur, laissez-moi un jour encore le droit de regarder mon père sans rougir... Mon ami, oh! combien je t'aimerais si tu voulais avoir confiance dans ma tendresse... Demain, c'est si près; ne me refuse pas cette grâce. Et la jeune fille, pour obtenir un si court délai, le couvrait de caresses, afin qu'il n'eût pas le temps de lui dire non....

— Demain! Marie; mais entre le jour qui luit et le lendemain il y a souvent l'éternité... Ma vie n'est-elle pas livrée aux hasards des combats? qui sait si la mort ne m'attend pas sur le seuil de ce château... laisse-moi dérober à ses arrêts un seul instant de félicité,

dussé-je le payer de mille ans de purgatoire. Ah ! viens, ma bien aimée, ou je vais mourir à tes pieds... viens, ou la frénésie de mon amour peut devenir la fureur de l'homicide...

Et Mauléon, enlevant Marie d'un bras vigoureux, n'écouta plus ses prières..... On n'entendit plus que les sanglots de la noble demoiselle de Sassenage. . . . .

. . . .

—

VII

Girard était convalescent, et le baron de Sassenage étant venu le voir, l'engagea à le suivre au château, où sa fille était retournée depuis quelques jours, ainsi que nous l'avons vu dans le dernier chapitre.

— Elle est triste et souffrante depuis la malheureuse affaire où vous avez été si mal traité, mon noble ami, lui disait avec chagrin le baron. Venez près de nous, nos soins hâteront votre parfaite guérison, et votre présence rendra, je l'espère, à Marie sa gaité.

— Je ne puis accepter vos offres, lui répondit Girard ; je suis ici sur parole : j'y dois attendre celui qui ne manquera pas de venir me rejoindre. Je ne puis, comme vous, compter sur sa générosité, qui, du reste, me paraît sans exemple de la part d'un chef de routiers. Il ne me fera pas grâce de ma rançon, à moi, ajouta le chevalier en souriant, et je me serais déjà occupé de l'avoir, si je n'attendais pas de sa part la demande d'une réparation des vérités assez dures que je lui ai dites devant les siens.

— Je comprends vos scrupules, Sire de Briord ; mais il me semble qu'il serait facile d'arranger cette affaire.

— Je ne pense pas de même, reprit Girard; et je me tiens prêt à lui faire raison.

— Quoi, lorsque vous êtes à peine debout.

— On est toujours assez fort, quand on a fait le serment de chevalerie, pour soutenir une conviction qu'on a révélée avec injure.

Le baron prenait congé de Girard, lorsque celui-ci lui demanda la permission de le reconduire au château.

— Une course à cheval ne peut me fatiguer, lui dit-il; si un de vos écuyers veut bien me céder le sien, j'irai remercier mademoiselle Marie des peines qu'elle a bien voulu prendre auprès de moi: il me tarde de lui exprimer toute ma reconnaissance. Peut-être demain celui à qui ma liberté est engagée me priverait-il de ce bonheur, en venant me chercher; et je vous le répète, je ne pense pas le trouver disposé à me donner le moindre sursis.

Sassenage fit avancer un cheval pour Gi-

rard, et les deux seigneurs arrivèrent au château à la fin de la journée. Le baron conduisit son ami jusqu'à la chambre de Marie; mais ne l'y trouvant pas, il le quitta en lui disant qu'il allait lui envoyer sa fille.

Le chevalier examina cette chambre avec curiosité : il y avait dans son arrangement quelque chose qui décelait le caractère et les habitudes de celle qui l'habitait. De son armoire ouverte, s'exhalait la douce senteur des pommes de Blandurian, que les élégantes du temps renfermaient dans les meubles, pour parfumer leurs robes. Son prie-dieu, par un mélange de piété et de goûts mondains, servait à la fois d'autel à la fervente oraison et de toilette à la coquetterie : près d'un psautier, dont la première page, enluminée, représentait un chevalier assis sur l'herbe près d'une bergère; occupée à tresser ses cheveux, étaient jetés maints écrits galans; notamment *les ballades d'Eustache des Champs, et les con-*

tes de Guillaume de Machau. Les colliers, les bagues et les ceintures se confondaient avec les rosaires et les *agnus*. Ce prie-dieu, mi-profane, mi-sacré, était orné de tablettes d'ivoire finement découpées en divers sujets : l'une d'elles représentait deux chevaliers joûtant pour une dame, qu'un troisième enlevait pendant le combat. Au chevet du lit, étaient appendus un bénitier à côté d'une guitarre ; et près d'un crucifix figurait à la muraille un drageoir avec une aumonière.

En s'approchant de la cheminée pour se regarder dans un miroir d'argent poli, qui allait pour la première fois reproduire ses traits, altérés par la souffrance, Girard heurta du pied quelque chose. Quelle fut sa surprise lorsque, s'étant baissé, il ramassa un poignard d'une si grande richesse, qu'il ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu un pareil. Il en admirait les riches ornemens et le travail délicat, lorsqu'il lui sembla apercevoir des

caractères assez fins ; mais cependant très lisibles. Il s'approche de la fenêtre... mais quoi, ses yeux ne l'abusent-ils pas ? cette arme appartient-elle bien au bâtard de Mauléon, dont il vient de lire le nom, gravé sur la lame... il relit une seconde, une troisième fois... le doute est impossible.

— Pourquoi, se dit-il, ce poignard se trouve-t-il dans la chambre de Marie : aucun des routiers n'est entré dans le château ; comment donc la dague d'un de leurs chefs peut-elle y être, en ce moment ? Marie ne la savait pas chez elle, puisque je viens de la trouver près de ce meuble... assurément elle ne l'a pas vue. Puis, se rappelant que c'est Mauléon qui a renvoyé le baron sans exiger sa rançon ; une idée lui vient ; mais il la repousse comme une erreur, comme une calomnie.

Dans sa préocupation à examiner ce qui lui cause une si grande surprise, le chevalier n'a pas entendu entrer Marie.

— Que regardez vous donc avec tant d'attention , messire , lui dit-elle.

Girard lève les yeux ; et le changement qui s'est opéré en elle le laisse sans parole.

Pendant qu'il cherche à se remettre, la jeune fille à reconnu le poignard de son amant ; elle se rappelle alors que la veille il l'a posé près de lui ; mais elle ignore qu'il porte le nom de celui qui l'a laissé en ce lieu... dans un instant qu'elle voudrait oublier. Car à la vue de Girard elle ne sent plus sa colère... Elle baisse les yeux ; elle cherche un moyen de lui expliquer la présence de cette dague dans sa chambre.

— C'est [mon père, balbutie-t-elle, qui m'avait donné ce poignard lorsque je quittai le château pour aller chez les bonnes gens qui vous ont reçu ; j'ai oublié de le lui rendre ; donnez-le moi. Et Marie avait ôté des mains du chevalier l'arme qu'elle ne croyait pas

aussi complètement accusatrice, et s'était empressée de la cacher.

— Vous paraissez beaucoup mieux continua-t-elle, avec une aisance laborieusement obtenue.

— Grâce à vos soins, mademoiselle; et je me suis empressé de venir vous exprimer ma reconnaissence.

— Vous ne m'en devez aucune, messire: je me trouvais là, lorsque le hasard vous y fit amener; je devais remplir mon devoir, comme vous aviez rempli le vôtre en donnant votre assistance à mon père. Je désire que votre captivité ne soit pas plus longue que la sienne: Marie rougit en prononçant ces derniers mots.

— Je ne doute pas de la sincérité de ce desir; mais je vous avoue que le bâtard de Mauléon a été d'une générosité qui me surprend beaucoup. Girard avait prononcé lentement ces paroles, et l'effet qu'elles produi-

sirent sur la pauvre Marie ne lui laissa pas un doute.

— Il me semble que celui dont vous parlez peut-être capable de faire encore une belle action.

— Pas en ma faveur ; j'ai plusieurs raison de ne pas l'espérer. Mais croyez-bien qu'au milieu des mauvais jours que je suis destiné à passer chez les routiers, je ne regretterai jamais la cause qui me livra aux mains du sire de Mauléon.

— Vous ètiez plus franc lorsque, couché sur le lit où je veillais à vos côtés, vous m'envoyiez, dans votre délire, mille malédictions ; et ce nétait pas à moi que s'adressaient vos douces paroles, vos promesses d'amour. Vous me preniez seulement pour une personne qui se nomme Hélène, à laquelle vous croyiez devoir les soins que je vous donnais.

— Mon dieu! mademoiselle, vous voudrez

bien sans doute me pardonner une erreur où ma volonté n'était pour rien : privé de ma raison, j'ai pu me rendre coupable à vos yeux ; mais vous êtes trop généreuse pour ne pas oublier ce que j'ai pu vous dire d'offensant dans mon délire. Je le répète, Marie, ma reconnaissance sera éternelle.

— Et moi je répète que je vous en dispense ; car si je ne tiens pas à votre amour, ajouta-t-elle avec une feinte légèreté, au moins je désire ne point vous causer de chagrins ; et comme votre belle ne vous permettrait pas un sentiment pour moi qui ressemblerait à de l'affection, vous me haïriez bientôt si ce que vous appelez votre reconnaissance devait causer une larme à votre Hélène.

— Vraiment, mademoiselle je ne puis m'expliquer l'abus que vous persistez à faire de mes paroles, au moment même où je les démens avec toute ma raison ; mais,

puisque vous le voulez, je vais revenir un peu sur le passé, qui je l'espère, me justifiera mieux que le présent.

« La première fois que j'eus l'honneur d'être invité par votre père à venir passer quelque temps dans ce château, je fus assez heureux pour ne pas vous déplaire ; vous excuserez si ma mémoire me rappelle ce bonheur, dont je me sentais si peu digne, que la crainte de m'abuser me d'étermina à vous quitter plus vite que je ne l'eusse fait, si ma modestie se fût assez oubliée pour vous comprendre. Lorsque je vous revis chez le sire de Montélimart, je ne pus me défendre de vous témoigner mon admiration ; mais, en cela, je ne faisais que de rendre à vos charmes l'hommage qui leur est dû ; et mon amour-propre fit très petite la distinction que vous daignâtes m'accorder, malgré mon peu de mérite. Si vous voulez-bien vous rappeler notre entretien, je ne pense pas qu'il

vous soit possible d'y trouver une parole tendant à vous abuser sur les sentimens que j'éprouvais. Lié par un serment, je ne pouvais accueillir le bonheur qui m'eût enchainé à vous, et je préférai ne pas vous tromper.

« Vous n'avez pu croire, cependant, que l'amour juré à une autre m'ait fait balancer à remplir la promesse faite à votre père ; je suis resté ensuite un an sous le même toit que vous, et jamais un mot, jamais un soupir n'a pu vous faire soupçonner que j'attachasse à ce séjour l'idée d'un sacrifice, ni que je songeasse à m'en faire un mérite. J'ai bien souffert, pourtant ; car celle que j'aime attend de moi plus que je ne pourrais vous donner.

Marie avait écouté Girard sans l'interrompre ; mais, loin de trouver dans les choses flatteuses qu'il lui disait une justification, elle n'y vit que la confirmation de tout ce

qu'il lui avait appris dans son délire ; et son orgeuil lui fit un nouveau crime de sa noble franchise.

— Messire, il est tard , lui dit-elle sèchement ; vous ferez bien de ne pas attendre pour partir que la nuit devienne plus fraîche.

— Je comprends, mademoiselle; mais permettez-moi de vous dire encore un mot. Partout où je serai, si vous avez besoin d'un ami, pensez-à-moi ; et croyez-bien que jamais en vain vous n'aurez demandé mon assistance.

Il salua et sortit.

Marie, pâle, immobile à sa place, écoutait avec anxiété le bruit des pas du chevalier , répété par l'écho de la galerie qu'il suivait pour arriver au perron. Et, lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle retomba sur son siége en prononçant d'une voix étouffée :

— Ils ne se sont pas rencontrés... merci, mon Dieu, merci, je ne suis pas au moins deshonorée à ses yeux...

Un instant après, un page lui apporta des lumières.

— Dites à mon père que je ne descendrai pas ce soir; je suis souffrante.

— Je vais envoyer vos femmes, noble demoiselle, dit respectueusement le jeune varlet.

— Non, non, je ne veux personne... allez.

« Suis-je assez humiliée, pensait Marie; avec quelle froideur il me rappelait qu'il ne m'avait jamais aimée... Oh! je le hais de toute la puissance de mon ame, cet orgueilleux Girard, la cause de toutes mes peines... Ce Mauléon! c'est lui qui l'a poussé sur mes pas; c'est lui et, tout à l'heure, ilme parlait de luiavec mépris... Ah! s'il ne m'avait pas outragée, je n'aurais pas souri à celui qui m'apportait la vengeance; je serais pure en-

core ; je ne tremblerais pas à la voix de mon père, qui me chérit et que ma faute conduirait au tombeau s'il la connaissait. Ah ! malédiction sur lui, sur cette Hélène à laquelle il me sacrifie....

Et elle froissait avec rage les feuillets d'un livre sur lequel ses doigts crispés se promenaient. Dans sa colère, elle jeta à terre tout ce qui se trouvait sous sa main : le poignard de Mauléon tomba à ses pieds... elle le ramassa.

— Pourquoi donc, se dit-elle, le regardait-il avec tant d'attention ? devinait-il qu'il avait été témoin de ma honte ?

Puis elle l'approchait de la lumière pour y chercher la cause de l'attention de Girard.

— Ce n'est pas sa richesse, continua-t-elle ; un chevalier ne peut s'étonner de si petite chose... que vois-je, le nom de Mauléon.

Et le poignard s'échappe de sa main tremblante ; car elle sait maintenant que le sire de Briord n'a pu croire que cet arme ait ap-

partenu au baron..... Ah! ma mort, s'écria Marie avec rage, ma mort pour qu'il ne connaisse pas mon deshonneur, ou la sienne pour qu'il l'oublie.....

En ce moment d'exaltation du désespoir, Mauléon entra doucement dans la chambre.

— Qu'as-tu, ma bien aimée, dit-il avec anxiété, en voyant la pâleur de Marie..... ce poignard qu'en fais-tu?

— Je le regardais, dit avec effort la pauvre fille....., il est bien beau.

— Je croyais l'avoir perdu, répondit avec indifférence le routier... je me rappelle comment je l'ai oublié chez toi.

— Et moi aussi, je m'en souviens, dit Marie avec le cri de l'âme.

— Dis-moi, chère amie, personne, je l'espère, n'a vu cette dague; car mon nom est sur la lame..... tiens-là, vois-tu.

— Je vois bien, reprit Marie d'une voix étouffée: mais personne n'est venu ici.

— Comme tu me dis cela, Marie : ton émotion prouverait le contraire... et quand il serait venu quelqu'un, si l'on n'a pas vu cette arme, c'est tout ce qu'il faut. Tu ne me supposes pas capable, sans doute, d'oublier assez vite mon bonheur pour te faire déjà sentir ma tyrannie. Je serais jaloux du trésor de charmes que ton amour me donne; mais je ne veux pas priver les autres du charme de ta vue. Je désire que tu sois heureuse, et pour cela je ferai tout ce qui dépendra de moi. Je ne veux pas surtout que ma présence te cause la moindre crainte; car l'amour s'en va vite là où se trouve la peur. J'aspire aussi à posséder toute ta confiance; enfin je voudrais être un amant soumis et non un maître absolu. Parle, ma belle amie, tes désirs seront mes lois, et j'espère te faire oublier le sacrifice qui t'a tant coûté, à force d'amour et de soumission.

— Que tu es bon, mon ami, répondit Ma-

ric, avec un élan trop marqué pour être naturel ; que je serais ingrate de ne pas t'aimer, toi qui ne m'as pas repoussée, toi qui me venges des dédains de ce Girard... par une si vive tendresse, ajouta-t-elle en voyant Léon devenir rêveur ; mais vois-tu, aujourd'hui il parlait de toi avec mépris ; il tournait en ridicule la belle action qui t'a donné mon cœur.

— J'en suis fâché, interrompit Mauléon, car j'avais formé le projet d'être généreux avec lui, pour te prouver que mon ame n'est pas fermée à la loyauté. Je me flattais aussi que je trouverais une récompense dans la joie que cette nouvelle magnanimité causerait au baron de Sassenage ; mais il n'en sera pas ainsi, par le sang de Dieu ! Girard sera demain sous la garde de nos compagnies, je t'en donne ma parole, et j'ai prouvé plus d'une fois que je sais la tenir.

« Maintenant, Marie, poursuivit Mau-

léon, ne me parles plus du chevalier ; je suis, je veux bien le croire, injuste ; mais tu me ferais beaucoup de peine si tu persistais à mêler son nom à nos entretiens.... n'est-il pas, dis-moi, un sujet plus en harmonie avec notre bonheur ? Ne puis-je donc t'occuper assez, que ton amour cherche sans cesse un aliment dans le souvenir de ton injure? Ah! que je me trouverais offensé si c'était au dépit ou à la colère que je dusse ma félicité. Je te l'ai dit, Marie, je t'aime assez pour ne pas reculer devant un crime, si ma jalousie pouvait être justifiée par ton inconstance. Je la trouverais infâme, vois-tu : songe que, pour te frayer un passage jusqu'à mon cœur, il m'a fallu une grande foi dans tes promesses... Il m'a fallu arracher de mon ame jusqu'au souvenir de celle qui, pendant dix ans, me fit haïr ton sexe.

— Quelle preuve pourrait donc te convaincre, Léon, si le mépris de mes devoirs,

l'oubli du respect que je devais à ma renommée, la douleur de mon père, s'il connaît un jour ma faute, ne te suffisent pas... dis-moi, que puis-je faire ?

— Il faut me suivre, Marie, puisque tu ne crois pas possible que l'orgueil de ton père s'abaisse jusqu'à celui que tu as élevé jusqu'à toi par ton amour. Je te conduirai où tu voudras ; car grâce au ciel et à ma bonne épée, je possède plus d'une forteresse, où je te disputerais au roi lui-même sans le craindre.

— Te suivre ! abandonner mon père ! ah ! jamais, jamais, Léon ; prends ma vie, mais ne me demande pas d'imprimer au blason de mes aïeux une tache d'infamie. Ah ! oui, je deviendrais parricide si je te suivais : cruel, tu parles d'amant soumis, et tu demandes toujours de nouveaux sacrifices.

— Marie, je ne puis appeler sacrifice l'action qui nous réunirait à jamais, parce que je t'aime avec idolâtrie ; s'il me fallait, pour

te posséder, abandonner mes richesses, à l'instant tu me verrais souscrire cet engagement, sans même qu'il me coûtât un regret. Et cependant, avant de te connaître, j'étais dévoré d'une ambition que rien ne pouvait satisfaire. Plus je possédais d'or, plus le desir d'en acquérir séduisait mon cœur, parce qu'il fallait à ma jeunesse l'équivalent des puissantes émotions qu'elle avait perdues... La fortune était une maîtresse qui, en me comblant de ses faveurs, m'abusait sur le semblant de bonheur que je goûtais... Je t'ai vue et j'ai reconnu mon erreur... Maintenant que je sais apprécier la vraie félicité, qui pour moi est toute en toi, je ne saurais te quitter un seul instant; je craindrais trop de me voir enlever ma plus belle conquête. Oh! non, Marie, je ne puis désormais vivre loin de tes regards si doux, si expressifs tout à la fois... De grâce ne me referme pas le paradis que tu m'as ouvert. Et Mauléon

cherchait à étouffer les scrupules de nos amie, sous une myriade de caresses, qu'elle ne se sentait pas la force de repousser...

— Léon, lui disait-elle, je te suivrais partout avec bonheur, s'il ne fallait pas quitter mon père ; si même, je pouvais espérer son pardon, je le ferais encore; mais le baron de Sassenage n'apprendrait pas, sans mourir de honte, que sa fille, celle en qui il avait placé la félicité de ses vieux jours, est partie pour suivre un chef de routiers... La malédiction de mon père, Léon, cette idée me poursuivrait jusque dans tes bras où, je ne pourrais plus trouver le bonheur... Oui, le remords me rendrait insensible à ton amour... Laisse-moi plutôt essayer doucement d'obtenir l'approbation du baron : je te le jure, ami cher, je surmonterai ma timidité ; je lui parlerai de toi tous les jours ; je lui rappelerai que ta générosité l'a rendu à ma tendresse, sans exiger une rançon que les lois de la che-

valerie te permettaient de demander. Je lui dirai enfin que je t'aime, que je ne puis être heureuse que par toi... S'il le faut, Léon, je lui apprendrai tout... Mais je serai là à ses genoux, je lui crierai grâce! et la voix de sa fille chérie arrivera à son cœur avant la colère. Il n'aura pas le temps de me maudire; il oubliera ma faute, ou s'il ne l'oublie pas, il voudra qu'elle soit un secret à nous trois, et pour cela, il consentira à notre union. Alors, tu quitteras tes compagnies, tu viendras avec Marie, qui, glorieuse ton amour, forte de l'assentiment de son père, pourra t'aimer aux yeux de tous, sans rougir du choix de son cœur.

— Écoute, ma bien-aimée, répondit Léon après un assez long silence, je consens à attendre un mois, pour te prouver combien il me serait pénible de t'affliger. Demain, je rejoins nos compagnies; j'emmène Girard; mais lors que je reviendrai, tu auras obtenu de ton

père ce que tu désires, ou tu seras prête à me suivre. Afin de te donner plus d'assurance dans ce que tu croiras devoir faire pour vaincre les refus que je prévois, j'approuve d'avance tout ce que tu promettras de ma part. Mais si tu ne parvenais pas à fléchir le baron, n'espère plus obtenir de ma tendresse un nouveau délai... Un mois d'absence, vois-tu, me ramènera à tes pieds plus amoureux, plus avide, s'il est possible, de la félicité que je veux bien laisser à ta garde, dans l'espoir de te la faire goûter à l'avenir sans remords. Marie, sur cet évangile fais le serment de n'épargner ni soins ni efforts; et s'ils demeurent sans succès, jure-moi que, dans un mois, je te trouverai ici.

Marie, toute tremblante, posa sa main sur le livre sacré.

— Je le jure, dit-elle.

— Tu trembles, Marie... Les routiers ne

manquent jamais à leurs sermens ; aussi ne tremblent-ils jamais lorsqu'ils les prononcent.

— Léon, reprit la noble demoiselle, dans un mois je serai ici, dans cette chambre : je l'ai juré, et celle qui porte le nom de Sassenage connaît la puissance d'un serment.

— Adieu donc, ma belle fiancée, adieu à ces lieux témoins de mon bonheur... Je pars, mais j'emporte un souvenir ineffaçable, et mieux encore l'espérance des délices qui m'attendent au retour. Adieu, toi dont l'image chérie va me suivre en tous lieux ; je te laisse mon âme dans ce baiser...

. . . .

. . . .

Et Mauléon partit au moment où le jour allait paraître.

VIII

Avec une témérité sans exemple, Mauléon se présenta seul au milieu du jour, pour réclamer son prisonnier.

— Je vous attendais, lui dit Girard.

— Veuillez donc, chevalier, monter en

croupe derrière moi ; je suis pressé. Durant le trajet, le bâtard s'apitoya sur le sort du sire de Briord, et s'emporta sur la politique du roi, qui retranchait la solde des troupes en temps de paix.

— De cette manière, disait-il, on nous oblige à vivre de nos péchés, au risque de nous damner éternellement. Encore, si nous étions les seules victimes ; mais je souffre surtout à voir de braves chevaliers comme vous, compromis par suite de ces désordres.

— Je ne saurais croire à vos regrets, messire ; car assurément, vous ne pouvez déplorer l'évènement qui me mit en votre puissance.

—J'avouerai même que j'ai plusieurs raisons de le bénir, répondit Mauléon : il en existe une, entre autres, qui me rendra oublieux des paroles dont je me tenais si fort offensé avant l'affaire de Sassenage; et je suis

en vérité convaincu maintenant que Dieu se mêle quelquefois de dédommager ceux qui ont eu à supporter des injures.

— Je croyais que le siége tenté par vos troupes vous avait été plus onéreux que profitable; et la rançon que vous avez reçue du baron n'a pas dû grossir vos richesses, ajouta Girard en souriant.

— C'est ce qui vous trompe : je donnerais volontiers tous mes châteaux pour le trésor qui m'est advenu, en récompense de ce qui provoque votre sourire un peu malicieux.

Le chevalier ne répondit pas; mais il avait parfaitement compris de quel trésor le routier voulait parler.

— Comment comptez-vous trouver votre rançon, lui demanda Mauléon, après quelques instans de silence ?

— Mais je ne pense pas que cela me soit facile au milieu de vos compagnies ; cependant j'y aviserai si je puis envoyer un agent

sûr près de quelqu'un qui, certainement, vous la comptera aussitôt que vous m'aurez dit combien vous m'estimez.

Sans répondre à cette question, le bâtard reprit :

— Je suis désolé de ne pouvoir vous avancer la somme nécessaire; mais, pour le moment, tous mes deniers sont employés; car ne trouvant pas à vendre les châteaux que j'ai conquis, je suis obligé de les faire garder à mes frais, et cela me coûte cher.

— Je le crois, surtout relativement au prix d'achat de ces châteaux.

— Ah ! très bien, sire de Briord : les malins bouffons de Charles V, vous envieraient ce mot-là.

Les deux seigneurs en étaient là de leur discours lors qu'ils arrivèrent au camp des routiers, qui, les voyant passer, disaient : combien vaut ce chevalier? Les uns esti-

maient Girard, 5,000 livres ; les autres plus, d'autres moins.

— Pardon, messire, si ces gens vous estiment tant au-dessous de votre valeur, reprit Mauléon ; quant à moi, je ne vous lâcherai pas à moins de 20,000 livres.

— En vérité, messire, c'est m'accorder trop de mérite, répondit Girard avec un sourire, laborieusement gai, et l'estimation de ces braves gens me conviendrait mieux que la vôtre.

— Allons donc, seigneur, vous êtes trop modeste... Puis il ajouta, avec un franc rire, songez donc qu'il faut que vous payez pour deux.

— C'est trop juste, répliqua Girard ; mais aussi, convenez que j'avais raison de trouver votre générosité hors de vos habitudes.

— Je suis routier.

Girard regardait et écoutait avec curiosité le bizarre assemblage d'occupations et de

discours de ces hommes, qui menaient une vie si périlleuse, en haine de l'indigence et de l'oisiveté. C'était surtout une grande confusion de langage, car ils étaient là de vingt nations différentes. Les uns avaient, sous leurs cuirasses, de longs et riches habits, et portaient des chapeaux de fer pointus; les autres avaient des camburons ou casques de cuir rembourrés de laine; quelques uns portaient des corsets comme tricotés en mailles d'acier, avec des casques de toutes formes et à panaches rouges, noirs, couleur de flamme.

Il y en avait qui écoutaient les sermons d'un petit nombre de prêtres, enlevés de force à leurs ouailles pour dire la messe tous les matins aux routiers. Des espèces de clercs étaient occupés à délivrer des sauf-conduits aux gens du pays, afin qu'ils pussent aller en paix sans être inquiétés par les embuscades des compagnies. Plus loin des bandes

éparses mangeaient sur l'herbe, toute couverte de vaisselle d'or et d'argent ; tandis que, pendant leur repas, des valets faisaient danser des chiens, gambader des singes et des chèvres habillées.

Girard vit là une multitude de bâtards qui, n'ayant eu ni affections de famille, ni bons exemples domestiques à suivre, ni noms illustres à ménager, ni malédictions paternelles à craindre, étaient venus gagner leur vie parmi ces hommes sans scrupule. Indifférents sur les pays, tous leur convienent s'ils y trouvent la fortune; car dans aucun, ils n'ont vu le sourire d'une mère. Si bien que lorsqu'ils ont envahi une bonne et fertile contrée, ils se disent : restons ici comme en notre paradis; aussi bien nous n'en aurons peut-être pas d'autre. Cependant ils prient Dieu quand même, et ils se disent parfois *qui sait*... Puis, lorsqu'il sentent venir la mélancolie, ils vont boire, chanter et combattre. Ils sont

agrées des femmes qui viennent charitablement les visiter après la bataille ; ils portent leur devise et les aiment loyalement : car l'amour, quoique routier, peut-être sincère.

Girard songea enfin à se procurer sa rançon : il écrivit à ses baillis, qu'ils eussent à le racheter, s'ils avaient des deniers suffisans. Il écrivit aussi au comte de la Suze, son frère d'armes, sur lequel il comptait avant tout.

En attendant le résultat de ses démarches, le chevalier passait presque toutes ses journées sous la tente de Mauléon, où se rendaient volontiers les autres chefs, et surtout Raimonet de l'épée, qui n'était autre que cet ami qu'il avait rencontré en quittant le château du sire de Croy-Chanel. Raimonet avait pris Girard en affection ; bel homme de guerre et brillant joûteur, il portait par dessus sa cuirasse l'écharpe de sa maîtresse, et une petite croix bénie,

qu'il avait eue pour sa part de butin dans le pillage d'un archidiaconé. Comme presque tous ses compagnons, il était dévôt, bien qu'il eût des mœurs déréglées. Il montrait d'ailleurs beaucoup d'esprit naturel, quoiqu'il ne sût pas lire ; ce qui le mettait fort en peine lorsqu'il recevait des lettres de sa maîtresse, dont il avait un fils.

Cependant, les routiers s'impatientaient de n'avoir pu prendre aucune place importante dans le Dauphiné, et de camper en rase campagne, sans abri sûr pour leur butin et leurs équipages. En attendant (car les mains leur démangeaint de prendre) ils résolurent, de s'emparer des gorges du mont Eynart, des forêts du Sappers, et de la vallée sauvage qui, ceinte d'un triple rempart de rochers, n'a pour issue qu'un pont jeté sur des précipices et des torrens. Or, ils envoyèrent cinq des plus hardis pour re-

connaître les lieux ; mais ceux-ci ne reparurent pas. On en envoya dix autres, qui ne revinrent pas davantage. Alors, Mauléon et Raimonet de l'épée, craignant quelques embûches, s'offrirent d'eux-mêmes pour aller vérifier la chose ; ils eumenèrent Girard comme ôtage, et, se faisant accompagner de soixante routiers bien armés, ils se mirent en marche, après avoir communié, selon leur coutume.

Ils gravirent d'abord une montagne si haute que, lorsqu'ils furent à moitié, l'Isère et le Drac, qui coulaient à travers l'immense pays déroulé sous leurs yeux, leur parurent de faibles ruisseaux ; les villes et les villages, des fourmillières; les forêts, des champs de blé verts, les vertes prairies, des tapis de gazon. Mais tandis que, les objets décroissaient ainsi à leurs pieds, il voyaient grandir audessus d'eux les pointes des Alpes, s'élevant par degrés jusqu'au nues. Girard admirait ce spectacle avec un enthousiasme mêlé

d'une douce et mélancolique sensation. Il cherchait, dans le panorama qui s'offrait à sa vue, cette vieille tour, où l'attendait avec angoisse son Hélène... Les routiers, eux-mêmes, si impatiens tout à l'heure de trouver leurs compagnons, restaient immobiles, et gardaient le silence, comme s'ils eussent craint de rompre, par des sons humains, le calme sublime de cette imposante nature. Enfin, ils s'enfoncèrent dans l'éternelle et sombre verdure d'un bois de sapins; frissonnant malgré eux d'une terreur secrète. Puis, tout-à-coup, les clairières de ce bois ténébreux livrèrent à leur extase les nuages rampant sur la surface de la terre, qui avait disparu, et les pics des glaciers, étincelans des reflets de la lumière.

Ils arrivèrent à un village habité par des bergers; là, le froid leur parut piquant, bien que la terre fût encore dévorée par l'ardeur caniculaire d'août. Ils était parvenus au lieu

où s'ouvre un long défilé entre deux murs de rochers sourcilleux, qui répandent sur cet étroit passage, la nuit, l'épouvante et l'horreur. Il n'y avait pourtant pas d'autre chemin pour arriver à la vallée vers laquelle ils se dirigeaient. Après avoir hésité un peu, les routiers s'y engagèrent. Ces hommes nourris dans les dangers de la guerre, et qui comme les Gaulois, ne semblaient redouter que la chûte du ciel, étaient pâles d'effroi en marchant dans cette obscurité solennelle, dont le silence n'était quelque fois troublé que par le mugissement de l'ours ou le bruit des cascades, qu'on entendait sans les voir. Ils leur fallut descendre autant qu'ils avaient monté. Soudain, les rochers se resserrent davantage, et les hautes forêts qui couronnent des deux colosses de granit, sont coupées par des bandes de nuages. Le sol manque entre ces deux rochers : l'intervalle de l'un à l'autre est un noir abîme, au fond duquel écume

et blanchit le torrent. Un pont fragile est jeté sur le gouffre ; une croix est plantée à l'autre bord : telle est l'entrée de la vallée où se rendent les routiers.

Les chefs laissèrent cinquante des leurs à la garde du pont, et convinrent de sonner du cor s'ils étaient en péril; puis ils pénétrèrent dans la vallée. C'est un grand bassin creusé au milieu des montagnes, dont les pentes inclinées ramenaient vers la terre leurs forêts d'un aspect magique. De leurs cimes s'exhalaient des vapeurs qui, s'attachant çà et là aux parois des rochers, formaient des repos de nuages, au-dessus desquels planait le milan, presque perdu dans les airs.

La vallée était admirablement cultivée; de gros troupeaux couvraient les pâturages ; les flots d'or des moissons se laissaient aller au souffle des brises, qu'embaumait le parfum des lins sauvages. Au milieu de cette riche fabrique, de longues files de bâtimens régu-

liers s'élevaient près d'une église, dont les flèches aiguës et la sainte architecture dominaient tout le paysage. Ici la solitude de *Vallombrée* doit son nom à l'épaisseur de ses ombrages et au calme inspirateur de la paix profonde. Là, les torrens du *Guier-Vif* s'épanchent en cascades, qui enrichissent de leur murmure sourd et lointain les mille échos du désert.

Quelle main puissante a pu faire sortir de cette thébaïde une campagne fertile et animée? quelle céleste influence a converti un cahos informe en un monde où règne l'ordre et l'abondance? Les habitans de cette vallée mystérieuse étaient à l'église. Les routiers s'approchent de leurs demeure; les deux chefs, laissant leurs gens à la portée de l'arc de la première enceinte, et emmenant Girard, s'avançent sous les portiques. Bientôt ils voient venir à leur rencontre un religieux d'une figure noble et vénérable : il était vêtu

d'une robe blanche, serrée d'une ceinture de cuir, et recouverte en partie d'une chape noire. La petite croix qui brillait sur sa poitrine eût indiqué sa dignité, si quelque chose de grave et d'imposant, répandu dans toute sa personne, n'eût pas encore mieux annoncé l'habitude du commandement. Quoiqu'il tînt les yeux baissés, on sentait la puissance de son regard, et bien qu'il gardât le silence, on croyait déjà éprouver l'effet de sa parole.

Mauléon, si fier avec les barons qu'il rançonnait impitoyablement, perdit toute contenance devant ce respectable solitaire, et lui demanda en balbutiant dans quel lieu il était.

— Vous êtes, répondit le religieux d'un accent grave, dans le désert de la grande Chartreuse, où Saint-Bruno, embrasé de l'amour de Dieu et du désir des biens célestes, vint, il y a quatre siècles, avec six ermites, guidés par six étoiles, élever un temple au

Seigneur, et lui vouer des prières éternelles. Depuis ce moment, des milliers de chrétiens, dégoûtés d'un monde trompeur, sont venus consacrer leurs jours au pied de ces autels, où nul ne s'est prosterné sans être soulagé de ses peines secrètes.

— Nous venons chercher nos compagnons, qui sans doute se sont perdus dans ces solitudes, dit Mauléon, sans chercher à répondre au mystique discours du moine.

— Ils sont sauvés, vos compagnons, reprit d'une voix forte le prieur Guillaume-Rainaud, (car c'était lui même ; c'était l'homme illustre qui venait de refuser la pourpre romaine pour rester parmi les enfans de Saint-Bruno.)

— Dites-nous donc où ils sont, reprit le chef des routiers, afin que nous les emmenions.

— Il sont sauvés, vous dis-je, reprit le religieux avec une puissance d'intonation qui

intimida le bâtard ; ils n'iront point de nouveau se perdre, avec vous, dans les voies de l'iniquité.

Ces derniers mots, qu'il trouva injurieux, rendirent à Mauléon sa hardiesse, il s'écria :

— Eh ! quoi ! prétendez-vous les retenir ici malgré eux ?

— Non, répondit avec calme le prieur, mais malgré vous.

— Et qu'avez-vous donc fait pour les séduire à ce point ; pour leur faire oublier leurs frères d'armes, leur riche butin, et cette joie des camps où leur cœur nageait dans l'orgueil de la victoire ? Quelle félicité peuvent-ils trouver dans cette retraite, en échange de ce qu'ils ont quitté ?

— Ils vivront de racines et de pain d'orge, coucheront sur la cendre, jeûneront sans cesse, et garderont un éternel silence. Couverts du cilice et les reins ceints d'une corde,

ils se courberont, durant la chaleur du jour, sur les sillons de cette vallée, dont leurs sueurs feront croître les moissons. La nuit, ils se leveront pour prier; leur corps, exténué par le travail et la pénitence, ne sera plus pour eux qu'un réceptacle de souffrances.

— Par la mort, répondit Mauléon, hâtons-nous, avant qu'ils aient prononcé leurs vœux, de les arracher à tant de rigueurs.

— Vous le pouvez s'ils y consentent. A ces mots, Guillaume-Rainaud s'éloigna. Bientôt des voix mélodieuses, des sons angéliques partirent du sanctuaire: le bruit de l'orgue et des cantiques, célébrant la solennité de l'Assomption, indiqua que les chartreux étaient au chœur. Quel touchant spectacle! trois cents religieux chantaient ensemble : leurs accens, en élevant l'âme, la détachaient du monde, l'épuraient, la pénétraient d'une mélancolie divine, et lui donnaient pour vo-

lupté le besoin des larmes et des sacrifices.

Girard et Mauléon étaient entrés dans la nef ; ils priaient dévotement. Mais Raimonet de l'épée etait resté à la porte, se trouvant trop grand pécheur pour se mêler aux fidèles dont il ne pouvait goûter la paix. Couvert de fer et de poussière, cet homme superbe encore, malgré son regard sombre, son air farouche, et son front, qu'avaient frappé les anathèmes de la cour de Rome, était visiblement intimidé par le souvenir de ses fautes, et retenu par la pudeur de sa conscience. C'était l'ange déchu, arrêté dans les avenues du paradis, et rêvant au passé et à l'avenir devant cette enceinte infinie des béatitudes. Ni le bruit de son glaive, que sa main, convulsivement agitée, laissait vaciller sur le pavé retentissant du temple, ni les sons rauques et inarticulés de quelques syllables sans suite, qui s'échappaient à son insu de ses lèvres frémissantes, ne purent un seul mo-

ment arracher les religieux à leur saint recueillement.

Ses anciens compagnons étaient là ; leurs yeux, élevés vers le ciel, se remplissaient de larmes,et sans cet indice de repentir, on les eût difficilement reconnus , tant leurs traits avaient pris subitement un caractère de douceur, de piété, d'espérance et de foi. Les deux hommes qui, la veille encore, étaient leur chefs, se trouvaient timides et confus auprès d'eux. En sortant, les nouveaux reclus virent Mauléon et Raimonet; mais ils ne témoignèrent ni surprise ni joie. Leurs pensées, leurs vœux, leurs désirs n'étaient plus ici bas, et les deux chefs ne trouvèrent pas une parole pour les enlever au bonheur , incompréhensible pour eux, dont ces pécheurs d'hier semblaient jouir.

Mauléon prit le bras de Girard, fit signe à Raimonet de conduire leurs compagnons , et ces chefs, venus à la chartreuse avec des in-

Mauléon le ramena vers les chefs, qui jouaient à *l'amourre*. Ce jeu, dont l'usage se conserve en Italie et dans une partie de nos provinces méridionales, consiste comme on sait, à montrer une certaine quantité de doigts, présentés et cachés en un clin-d'œil. Les routiers ne se trompent pas lorsqu'ils joûent entre eux, peut-être parce que, étant tous voleurs, et se connaissant pour tels, ils sentent qu'ils perdraient leur temps et se feraient un mauvais parti en trichant : bref, ils sont honnêtes en cela, parce qu'il y aurait danger sans profit à ne l'être pas.

Tandis que les chefs s'amusaient ainsi, les gardes avancées leur firent dire qu'un chevalier désirait leur parler; on lui fit répondre qu'il pouvait approcher. Bientôt celui-ci parut, tout couvert d'armes brillantes; un panache rouge flottait sur son casque richement ciselé et doré, une écharpe de même

couleur suspendait à son côté une forte épée.

Girard a reconnu son ami, avec une joie indicible ; il a volé dans ses bras ; les deux chevaliers se tiennent long temps embrassés.... Le survenant, c'était le comte de la Suze.

— Frère, dit-il à Girard avec transport, je t'apporte la liberté.

— Ah! ah! le sire de la Suze, s'écria Mauléon : qu'il soit le bien-venu, s'il nous apporte les clefs de son château, et la rançon de mon prisonnier.

Pour toute réponse le comte tire son épée, en touche un côté de la nappe qui couvre la table autour de laquelle sont assis les chefs, et met leur pain à rebours : ce qui était alors le plus sanglant outrage que pussent recevoir des créatures vivantes.

Soudain, tous les capitaines tirèrent leurs

glaives et se disputèrent à qui demanderait le premier raison à ce hardi chevalier.

— Pensiez-vous donc, félons et renégats, leur cria le comte, d'un ton méprisant, pensiez-vous que j'attendrais lâchement vos offenses dans mes remparts, et que vous pourriez, fût-ce un seul jour, abaisser l'orgueil de ma liberté? Non, non, je vous défie tous les uns après les autres; et je suis prêt à soutenir, envers et contre tous, que vous avez forfait à l'honneur en prenant les armes autrement que pour la défense de la patrie et de la religion catholique.

A ces mots la Suze jette son gant au milieu des chefs; le petit Méchins, chef suprême, et surnommé ainsi à cause de sa petite taille, posant le pied sur le gage du comte, pour que d'autres ne le ramassent pas avant lui, tire sa pesante épée et attaque avec fureur le gentilhomme Dauphinois.

Mais le combat ne fut pas long : à peine

quelques étincelles avaient-elles jailli des deux lames, que le routier, atteint d'un coup mortel, roulait sur la poussière, qu'il inondait de son sang.

Mauléon, qui va remplacer le petit Meschins, prie poliment son adversaire d'attendre que son valet ait passé sur la meule le fil de son épée, l'invitant en agir de même. Pendant cette trève, la nuit étant venue, le jeune chef fait allumer des torches pour éclairer la nouvelle lutte qui va s'engager; et bientôt les champions engagent un combat à outrance. Le choc de leurs armes éveille au loin l'attention des bandouliers : ils accourent en foule pour être témoin de ce duel où le courage et l'adresse tiennent la victoire indécise. Cependant, un coup d'épée a brisé le casque de la Suze : sa tête reste à découvert. Aussitôt Mauléon jette son casque, pour n'avoir aucun avantage sur son adversaire. Tous les deux, accablés de fatigue, blessés,

inondés de sang et de sueur, suspendent enfin leurs coups, et s'ajournent au lendemain, près des fossés de Saint-Paul-les-Trois-Châteaux.

Le comte s'approcha alors de Girard.[1]

— Demain, lui dit-il, nous gagnerons la moitié de votre rançon : n'en parlons pas ce soir.

— J'y consens, reprit le chevalier, d'autant plus volontiers que je viens de recevoir un billet qui m'impose l'obligation de rester cette nuit au camp des routiers.

Tandis qu'il parlait encore à son ami, les chefs envoyèrent au comte un des mires qui les suivaient pour panser les blessures qu'il avait reçues, et qui n'étaient pas dangereuses. Après avoir reçu ces soins, il s'avança vers les capitaines, et les remercia avec cette bonne grâce qu'obtiennent toujours des âmes nobles, les procédés généreux, de quelque part qu'ils viennent. De leur côté, les rou-

tiers, par un sentiment non moins louable, complimentèrent la Suze sur sa brillante valeur. Il se disposait enfin à partir, lorsque ceux de la compagnie du petit Meschins, se voyant sans capitaine, allèrent l'attendre au nombre de cinq cents, vers la rivière de la Courance, que ce seigneur devait passer en batelet. Là, ils lui crièrent de ne pas aller plus avant ; que, puisqu'il avait occis leur chef, il fallait qu'il vînt avec eux pour être leur souverain meneur ; qu'autrement et s'il ne voulait pas les commander, il était un homme mort.

Le comte, se souciant peu de cet étrange honneur, leur répondit qu'ils pouvaient bien s'entendre ensemble pour élire le plus vaillant d'entre eux.

Cette réponse provoqua dans la troupe un éclat de rire universel et moqueur.

— Vous nous la donnez belle, seigneur chevalier, reprit celui des bandits qui avait

porté la parole : l'idée seule de cette élection serait une folie, parce que nul de nous n'est le moins du monde disposé à convenir qu'il vaille moins qu'un autre. Or, puisque vous avez été évidemment plus fort que celui qui nous commandait, et que vous êtes plus noble, plus riche, qu'aucun de nous, il faut nous prendre sous votre obéissance et nous conduire où vous voudrez. Car nous ne pouvons avoir en même temps la charge de notre gouvernement et la garde de nos âmes.

Alors le seigneur de la Suze, réfléchissant qu'il pouvait mener ces gens-là à bien et en débarrasser son pays, leur donna sa parole que, le lendemain, il se rendrait au camp des routiers pour leur faire connaître sa volonté. Les bandouliers, satisfaits, le laissèrent partir, et ils revinrent en toute hâte pour assister, comme c'était leur devoir, aux funérailles de leur capitaine.

—

X

Presque tous les Tuschins étaient plongés dans le sommeil ; on n'entendait que le pas lointain des sentinelles, placées aux quatre coins cardinaux du camp, et que le funèbre murmure des prières récitées auprès du lit de paille où gisait le corps du petit Meschins.

Derrière la tente de Mauléon, Girard, les

bras croisés, écoutait avec inquiétude le plus petit bruit : il était facile de voir qu'il attendait quelqu'un ; et en effet, comme nous l'avons dit dans le dernier chapitre, un billet lui avait été remis pendant le combat entre Mauléon et le comte de la Suze : le chevalier y avait lu :

« Trouvez-vous cette nuit, lorsque tous « les routiers seront endormis, derrière la « tente de Mauléon ; soyez sans crainte : celui « qui viendra vous y trouver ne peut vous « effrayer, car il attend de vous plus que la « vie. »

— Cet écrit était sans signature, se disait Girard, et personne ne vient. Cependant je répondrais que ce billet est du prisonnier, inconnu pour tous excepté pour moi... Peut-être son maître, blessé dans le combat, ne laissera-t-il pas un moment de liberté au pauvre captif.

— Me voici, dit à voix basse le chevalier,

auquel Girard tournait le dos ; je me suis échappé avec peine de cette tente où Mauléon, affaibli par le sang qu'il a perdu, ne trouvait pas néanmoins ce sommeil que j'attendais avec impatience. L'occasion que j'ai saisie ne pourra plus m'être offerte, puisque vous serez libre demain. Enfin, voici le moment que je tremblais de ne pouvoir trouver pour vous confier mon secret.

— Parlez vite, chevalier ; car je dois vous dire que vous et moi nous sommes surveillés ; je puis même ajouter que votre vie et la mienne seraient menacées, si Mauléon venait à connaître le rendez-vous auquel je me suis prêté. Éloignons-nous donc un peu, et dites si c'est la douce liberté que vous regrettez en ce moment.

— La liberté! oh non : j'avais même bon espoir de trouver la mort dans le combat déchirant auquel je me livrai pendant un mois ; mais je suis trop jeune pour mourir, voyez-vous ; je

n'ai trouvé que la souffrance quand je m'étais flatté de parvenir au terme d'une vie qui me pèse..... La captivité! je ne cherche pas à la faire cesser; le cachot voilerait du moins de ses ombres mon visage, que les hommes ne pourront plus voir sans y lire ma honte.

— Je suis loyal chevalier, répondit Girard, que ces pas paroles avaient jeté dans une nouvelle incertitude; confiez-moi vos peines: il y a soulagement à gémir à deux. Je partagerai votre douleur. Le bonheur peut garder le silence, car il n'est pas toujours compris; mais l'affliction trouve aisément à qui parler, et tous les mortels l'accueillent, dans leurs souvenirs ou leurs pressentimens.

— Hélas! reprit l'inconnu, vous voulez en vain laisser à mon orgueil l'espoir que je vous suis étranger; j'ai lu dans vos yeux, lorsque j'étais à table près de vous, que quelque chose m'avait fait reconnaître. Soyez généreux comme vous l'avez été déjà, ajouta

le jeune chevalier, si vous voulez me rendre le courage qui me sera nécessaire pour oser vous dire ce que j'attends de vous.

— Marie, je vous écoute et je vous rends grâce de n'avoir pas oublié l'ami qui s'était recommandé à votre souvenir lorsqu'un danger vous menacerait, lorsque mon dévoûment, porté jusqu'au sacrifice de ma vie, serait utile à celle qui, par ses soins, me l'a conservée naguère.

— Vous voyez que je ne me trompais pas, lui dit, au milieu de ses larmes, la pauvre jeune fille; et j'achève de deviner maintenant la fatale circonstance qui vous initia à une partie de mon secret. Ce poignard que je porte à ma ceinture, vous le trouvâtes dans ma chambre: le nom de son véritable maître, vous l'aviez lu avant moi; et vous saviez comment il se trouvait en ma possession, lorsque j'essayais encore de vous abuser par une histoire que vous ne pouviez croire véri-

table. Mais vous êtes le seul homme qui n'ayiez pas le droit de me condamner; je dois même mériter de votre part une indulgence que nul autre ne pourrait m'accorder... Girard, je vous aimais!... Dans cette chaumière où l'on vous apporta presque sans vie, je vous avais reçu avec un cœur dévoré d'un sentiment que vous ne partagiez pas: je le savais, mais l'espérance était rentrée dans mon âme. Eh! bien, près de ce lit où mes soins vous rappelaient à une vie que j'eusse payée de la mienne; en présence d'un étranger qui devait être le témoin de mon humiliation, des aveux cruels, échappés à votre délire, vinrent me jeter au cœur le poison de la jalousie. Je vous trouvais ingrat; je me crus offensée, parce que je n'étais pas aimée de celui que j'adorais. Cet homme, il avait entendu que vous m'aviez repoussée; il promit de me venger; il rendit à mon père sa liberté pour preuve de son amour... Girard, je crus que je l'ai-

merais,et j'eus la folie d'espérer que vous en éprouveriez du dépit, comme si la jalousie pouvait pénétrer jusqu'au cœur, à travers une enveloppe de glace. Je revins au château de mon père... Vous devinez le reste...

— Mais comment êtes-vous ici, madame? votre père ne sait rien sans doute, et peut-être croit-il...

— Girard, interrompit Marie, le jour où je fus si injuste avec vous, où la crainte de voir prolonger votre visite me fit en quelque sorte vous chasser, j'attendais Mauléon : je tremblais qu'il ne vous trouvât chez moi ; car sa jalousie ne vous eût pas vu sans en être vivement excitée. Je craignais que sa vue ne vous apprît ce que j'avais l'espérance de cacher à tous les yeux, surtout aux vôtres. Il arriva peu d'instans après votre départ, et voulut me décider à partir sur le champ. J'obtins, à force de prière, un mois, que je voulais employer à décider mon père

au mariage qui devait hélas! racheter mon honneur, au prix de mon bonheur, à jamais perdu.... Mais le dernier jour me trouva aussi craintive que le premier ; je n'avais su saisir aucune occasion pour apprendre à celui dont vous connaissez la tendresse pour sa fille, qu'elle aimait un chef de routiers... je ne m'étais pas senti dans la voix une seule parole qui pût lui faire comprendre que Marie de Sassenage, pour laquelle il ne voyait pas d'alliance assez noble, s'était donnée... donnée, entendez-vous?.. au bâtard de Mauléon.. Je reçus ses caresses, non sans rougir, non sans éprouver une souffrance horrible; car je savais bien que je ne devais plus les recevoir... A la dernière heure du mois de delai, du mois de grâce, je vis entrer dans ma chambre celui que je devais attendre.

— Marie, me dit-il, fidèle à ma parole, je viens voir si tu tiendras la tienne.

Je ne répondis pas ; mais peu d'instans

tentions impérieuses, absolues, s'éloignèrent sans avoir trouvé la force d'insister un seul instant pour ramener leurs subordonnés; sans même avoir osé jeter les accens de leur voix profane au sein du pieux recueillement de ces routiers convertis.

Mauléon marchait en avant avec le sire de Briord ; pendant quelque temps il garda un silence rêveur ; puis il dit :

— Comme ils avaient l'air tranquilles... quel calme singulier, succédant à leur vie agitée..... Comprenez-vous cela, sire de Briord... et plusieurs fois le jeune chef répéta cette demande, sans obtenir de réponse... Puis, il continua, après un instant de réflexion :

— Vous ne voulez pas répondre à ma question parce que vous craignez de m'offenser par une dure vérité ; mais je sais aussi bien que vous même qu'ils sont heureux par-

ce qu'ils n'ont plus la conscience chargée du poids des péchés qui nous acablent.

— Vous l'avez dit, répondit Girard.

— Oh! vous ne vous doutez pas, noble chevalier, combien la grâce était près d'opérer en moi sous les voûtes de ce temple, où je rougissais d'être le banni de la miséricorde divine. Mais tout à coup j'ai pensé, non à mes trésors, à mes châteaux, à mes soldats, à tous les biens et honneurs que j'eusse abandonnés de grand cœur; mais à une femme, femme dont le sourire et le tendre regard peuvent seuls lutter de puissance avec les grâces du ciel. C'est pour elle que je redescends là où l'on souffre pour mourir, et où l'on meurt pour comparaître devant un juge sévère.

Ils arrivaient sur le haut de la montagne, d'où l'on découvre les Alpes, et au-dessous, à travers les nues, les campagnes du Dauphiné. Le soleil, en se couchant, répandait la

pourpre enflammée de ses derniers feux sur des neiges inabordables ; au-dessus des routiers, le ciel était d'un bleu pur ; à leurs pieds, un orage roulait péniblement sur les triples degrés des nuages ; et la foudre, en serpentant, semblait marquer des chiffres terribles sur une terre à laquelle nos voyageurs paraissaient étrangers. Girard et Mauléon s'étaient assis sur la plate-forme d'un rocher, pour attendre leurs compagnons ; la tête appuyée sur la main et penchés au bord d'un abîme sans fond, ils regardaient passer l'orage dans une muette admiration, mais non sans inquiétude pour eux, sur qui grondait la foudre... Car là-bas était le bonheur pour tous deux. Bientôt ils furent rejoints par les routiers ; et quelques heures après, ils arrivèrent au camp, où le mouvement et la vue de mille objets divers effacèrent promptement les impressions qu'ils avaient reçues dans leur voyage.

IX

Les chefs des routiers décidèrent qu'ayant parmi eux de pauvres aventuriers, qui avaient mis du leur pour s'équiper, il était juste de les mener au combat, comme à une source d'indemnité. Ils donnèrent donc le signal du

départ ; soit par respect,soit par crainte , ils ne voulaient pas d'ailleurs rester dans la vallée que les peuples du Dauphiné avaient, depuis trois siècles,surnommée la vallée chevalereuse. Du reste il y avait prudence à s'éloigner d'une contrée où les manoirs féodaux étaient en grand nombre et habités par la noblesse la plus ancienne de la province.

Nous ne suivrons pas jour par jour la marche des Tuschins ; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer les faits saillans auxquels les personnages principaux de notre histoire doivent prendre part. Peut-être même le lecteur trouvera-t-il un certain plaisir à connaître les habitudes, fortement nuancées, de ces hommes qui pendant plusieurs siècles , ravagèrent la France, quand ils ne se servaient pas de leur épée pour la défendre. Ce mélange de bravoure, de brigandage, de bonne foi, auquel ils ajoutaient des pratiques de dévotion, de chevalerie et de

loyauté, pour justifier leur profession par la nécessité; cette bigarure de mœurs dont l'exemple ne s'est plus reproduit depuis; en un mot, ce caractère-type dont la trace s'est effacée dans notre histoire, ne peuvent qu'ajouter à cet intérêt de vraisemblance et de couleur locale, que le romancier doit s'efforcer d'imprimer au sujet qu'il traite.

Les routiers suivirent le cours de l'Isère, et pillèrent, en passant, Saint-Quentin, Iseron et Saint-Paul; puis ils vinrent, au-dessous de Valence, mettre le siège devant le bourg de Soïon.

Après vingt jours de siège, les compagnies donnèrent l'assaut, et malgré tous les efforts des assiégés, ils s'emparèrent, l'épée à la main, du bourg et du château, qui furent livrés au pillage. Les Tuschins ayant conquis cette place, faisaient des courses çà et là, et revenaient dans Soïon mettre à couvert leurs prisonniers et leurs trésors.

Cependant ils tinrent conseil à l'effet de savoir quel autre château ils pourraient attaquer : on proposa de marcher sur celui de Douzière ; mais l'un des chefs dit qu'il ne le souffrirait pas, parceque son grand père avait reçu l'hospitalité dans ce manoir. Cet élan de gratitude fut loué par tous, excepté par les bâtards qui ne connaissaient ni pères ni mères. Et c'est toujours ainsi que des parens dénaturés, en reniant les œuvres de leur faiblesse, ne permettent pas à la fibre sociale de vibrer au cœur des enfans naturels ; c'est ainsi qu'ils les obligent quelquefois à s'armer contre leurs auteurs eux-mêmes, pour conquérir le bien-être d'une existence abandonnée au caprice du destin, par ceux qui se sont habitués à ne voir dans une vie créée qu'un inconvénient de leurs plaisirs.

On convint enfin d'assiéger le château de la Suze. A cette décision, Girard frémit du

danger qui menace son frère d'armes; il oublie que lui même est à la merci de ceux dont il va pourtant essayer de combattre la résolution ; et avec cette assurance que donne toujours la certitude d'une bonne action, il leur dit :

—Non,vous ne ferez pas cela;écoutez tous, vous saurez quel est le seigneur dont vous voulez prendre les biens et peut-être la vie.Si l'un de vous se présentait à lui , en lui demandant l'hospitalité, il la lui donnerait, sût-il que le lendemain celui qu'il aurait chauffé à son foyer, nourri à sa table, dût l'assassiner : il la lui donnerait sans arrière-pensée, sans en exiger la promesse de ne pas attenter à ses jours. Demandez à ses vassaux ce qu'ils pensent de leur seigneur ; ils vous répondront tous qu'il est leur père, leur ami ; que jamais il n'exigea d'eux ni argent ni biens ; que jamais il n'exposa ses serviteurs pour une mauvaise cause.

Le plus profond silence régna un moment dans l'assemblée, car Girard avait prononcé ces paroles de manière à en imposer aux plus hardis. Raimonnet de l'Épée, qui lui portait une véritable affection depuis un mois qu'ils étaient ensemble, devina l'impatience où il était de connaître la décision qui allait être prise, et ne doutant pas qu'elle fût contraire aux vœux du sire de Briord, il essaya de la reculer.

— Nous ne pouvons, dit-il, rien arrêter : la présence de Mauléon et sa voix manquent au conseil ; nous devons attendre son retour avant de quitter Soïon. Depuis trois jours, il n'a point paru, lui, le plus courageux, le plus brave d'entre nous, et nous n'avons pas encore songé à son absence.

— Me voici, répondit le bâtard, qui entra en cet instant; je viens de loin, mais quand on marche jour et nuit, on va vite. J'amène un prisonnier qui m'appartient; je désire que

personne ne le contrarie dans la volonté qu'il a de rester inconnu, je le place sous la surveillance de tous.

La fatigue du jeune chef avait fait renvoyer au lendemain la décision du conseil; ce jour-là, il s'assembla de bonne heure sous la tente de Mauléon : Girard n'y fut point admis, et le comte de la Suze fut sacrifié à l'unanimité. La moitié des compagnies devait entreprendre cette expédition: ce que les routiers regardaient comme une faveur, car ils savaient trouver un riche butin chez le noble comte.

— Les prisonniers nous accompagneront, dit Mauléon, et si le malheur nous suivait là comme à Sassenage, Girard de Briord serait échangé contre dix des nôtres.

Après avoir décidé que huit des chefs participeraient à cette expédition, les capitaines se séparèrent pour se disposer au départ, qui devait avoir lieu le jour même. En effet,

deux heures après, les compagnies étaient en marche.

Girard éprouvait à la fois l'espoir et la crainte : il allait se trouver près d'Hélène, et toute son ame se livrait aux plus douces espérances; mais aussi son ami, son frère, sera-t-il en force pour repousser les routiers? Prisonnier, il ne pourra lui faire un rempart de son corps, si la mort le menace... Hélène! peut-être ne pourra-t-il pas la voir? Dans cette situation d'esprit, plus pénible que flatteuse, il suivait le chemin si accidenté que nous avons assayé de décrire au commencement de cette histoire; mais maintenant il ne se laissait point aller sans mélange au charme des ombrages de cette forêt d'Aigue-Belle, où il avait goûté de si suaves émotions. Il la voyait, cette tour ruinée à demi où la jeune prisonnière languissait de l'absence de son amant, bien plus hélas! que de sa captivité...

— C'est là qu'elle était, c'est là qu'elle est encore, pensait-il ; et je ne puis franchir l'espace qui me sépare d'elle pour voler dans ses bras... je suis captif aussi, moi... Et le pauvre jeune homme dévorait des yeux les objets qui changeaient ses souvenirs de bonheur en souffrance, par l'impossibilité où il se trouvait de goûter encore leur charme.

Cependant le cri de *halte* ! se fît entendre ; le grand nuage de poussière qui se traînait à la suite des compagnies s'arrêta avec elles ; et bientôt, ayant rejoint le gros de la troupe, Girard se trouva dans une sorte de vapeur sablonneuse et brûlante, que semblaient enflammer les derniers feux du jour. Au milieu de ce tourbillon, s'agitaient, comme de vrais démons, des milliers d'aventuriers farouches, dont les traits portaient l'empreinte des sept péchés capitaux ; des prédestinées à la damnation éternelle, qui n'attendaient rien au-delà de la terre. Trop incertains du lendemain

pour faire crédit à la vie, ils tiraient tout ce qu'ils pouvaient du moment présent ; et s'abandonnaient à la débauche, à l'impudicité, en chantant des chansons grivoises d'une voix si rauque, que mieux eût valu entendre limer des éperons. Assis par groupes sur le gazon, ils se gorgaient de salaisons et de vins, dérobés aux celliers des monastères, et jouaient aux dés les prostituées qui, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient répondre à tous.

Plus loin, les chefs soupaient à l'écart : près de Mauléon, était placé un chevalier de petite taille, dont le visage était couvert d'une visière d'acier à jour, qui lui laissait parfaitement la liberté de manger, de boire, de parler, sans qu'il dût éprouver la moindre gêne. Il portait un habit d'une richesse et d'un goût qui annonçaient une personne de grande famille ; et l'on pouvait soupçonner que le bâtard avait fait là une bonne

capture. Pendant tout le repas, Girard, placé près de ce chevalier mystérieux, ne l'entendit pas prononcer une parole ; et se penchant à l'oreille de Raimonnet de l'épée, il lui demanda s'il connaissait ce jeune homme.

—Non, répondit le Routier, et Mauléon ne veut pas qu'on l'interroge. Mais sans doute il en attend une forte rançon, car il a pour lui les plus grands égards, et l'entoure d'autant de soins que si c'était une maîtresse. Ce dernier cas, au reste, n'est pas probable : je vous dirai en confidence que mon ami a fait le serment de n'aimer aucune femme, et qu'il le tient. Depuis dix ans que nous vivons ensemble, beaucoup, je vous assure, sont venues dans nos camps lui offrir cœurs et charmes à discrétion, sans que Mauléon ait songé même à les regarder. J'ai remarqué qu'il éprouvait une sorte d'horreur pour le beau sexe en général, et cela tient, m'a-t-il dit, au peu de confiance qu'il a dans sa fidélité.

L'inconnu, que les yeux de Girard, sans cesse fixés sur lui, embarassaient sans doute, parla bas à Mauléon, qui s'empressa de l'emmener sous sa tente. Mais Girard avait reconnu, à la ceinture du jeune chevalier, le poignard du bâtard : ce fut un trait de lumière qui lui révéla une partie de la vérité. Mauléon revint seul peu d'instans après ; et prenant le bras du sire de Briord , il le conduisit assez loin pour ne pas être entendu des autres chefs.

— Si vous avez deviné mon secret,lui dit-il, vous ne parlerez pas ; si vous doutez, vous ne chercherez pas à vous assurer; et si le jeune captif que vous avez vu tout à l'heure près de moi vous inspire quelqu'intérêt,ne lui adressez jamais la parole... Car si vous essayez de tromper ma surveillance, vous seriez morts tous les deux avant que vous eussiez trouvé les moyens de me trahir.

Sans laisser à Girard le temps de répondre,

après, j'étais au bord de la pièce d'eau que vous connaissez. Mauléon y laissa les vêtemens que j'avais portés tout le jour, pour tromper la douleur de mon père qui, disait-il, « ne te trouvera pas déshonorée par le suicide, et te maudirait s'il connaissait ton amour pour moi. Puis m'ayant aidée à revêtir l'habit qu'il m'avait apporté, il me prit en croupe sans que j'eusse prononcé une parole, parce que je savais vous trouver au camp, où, m'avait-il dit, je resterais inconnue et cachée sous le costume que vous me voyez.

« Vous ne tromperez pas mon attente, Girard ; vous trouverez un moyen de me soustraire à cet odieux amour : vous, la cause innocente de mes fautes, vous ouvrirez un cloître à mon repentir. Si mon père doit pleurer ma mort, du moins ma honte ne retombera pas sur lui ; je ne serai pas privée de ses regrets, et Dieu me pardonnera de l'a-

voir trompé pour épargner, à moi sa malédiction, à lui, le désespoir d'un père déshonoré par sa fille.

— Je vois, Marie, que vous n'aimez plus Mauléon ; mais songez aux promesses que vous lui avez faites, à son désespoir si vous le quittez, à sa vengeance s'il vous retrouve. Il vous adore, lui, et quand on aime on ne perd pas un trésor comme celui qu'il possède sans mourir. Je ne recule pas devant les obstacles que j'aurais à combattre pour vous soustraire à son pouvoir ; mais si, comme vous me le dites, je fus cause de votre malheur, je voudrais bien le compenser par un peu de bonheur. Oubliez un moment la profession de celui qui vous aime ; alors vous le trouverez digne de votre amour : jeune, beau, généreux, riche, il est digne de tout point de votre tendresse, un seul excepté ; et, sur ce point unique, vous pourrez facilement l'influencer. Il quittera sans peine,

croyez-moi, sa vie aventureuse pour jouir sans danger de l'existence, près de celle qui lui fit oublier la perfidie d'une femme qu'il avait beaucoup aimée, dit-on. Peut-être êtes-vous destinée à rendre à la vertu son âme, assez noble pour avoir su apprécier la vôtre; et ses penchans ne seront pas difficiles à diriger ; si votre amour leur sert de guide. Je comprends que, vous trouvant ainsi jetée tout à coup loin du manoir de votre père, au milieu de ce camp, vous éprouviez un peu de dégoût, à la vue de ces hommes si grossiers dans leur propos, si différens dans leurs habitudes des nobles chevaliers qui ne faisaient entendre à votre oreille qu'un langage épuré par l'habitude de vivre dans un monde élevé, dans un monde où les femmes sont l'objet de tous leurs hommages, et la récompense de leurs prouesses ou de leur amour. Mais ces hommes, dont la rude écorce vous effraie, fussent restés devant vos traits, li-

vrés à leur regards, dans un respectueux silence, et leur admiration vous eût peut-être embarrassée. Les paroles que vous avez entendues n'eussent point été dites alors devant vous ; car votre noble personne eût imposé aux farouches habitudes de ces gens sans mœurs, mais non pas sans jugement, et qui sont susceptibles, comme nous, de reconnaître la limite où doit s'arrêter la fougue de leurs passions brutales. Mauléon ne ressemble en rien à ceux qu'il commande, si ce n'est par le courage ; Marie, croyez-moi, j'ai suivi, j'ai étudié les élans de son amour, que j'avais pénétré, et je vous jure que votre absence lui a causé une douleur telle, que je ne puis douter de l'influence que vous pourriez avoir sur sa vie. Je vous le repète, il quittera, si vous le lui demandez, ses compagnons ; et votre père, se montrant indulgent pour celui qui lui rendra sa fille, qu'il regrette sans es-

poir, n'aura pas la force de persévérer dans son orgueilleuse sévérité.

« Marie, vous en savez maintenant plus que je ne pourrais vous en dire sur les belles qualités de celui que vous devez aimer, poursuivit Girard avec feu ; répondez-moi sans crainte, et recevez l'assurance que j'approuverai, non comme un trait de sagesse, mais comme un moyen de félicité, la décision qui vous ferait renoncer au projet que vous aviez formé de livrer Mauléon au malheur de vous perdre... Si les bons sentimens que j'ai reconnues en lui me font regretter les paroles offensantes que je lui ai dites, il doit attendre bien plus de vous, Marie ; ...car il possède la première de toutes les vertus qui touchent une femme sensible : il vous aime jusqu'à l'adoration. Pour moi, qui accorde maintenant à Mauléon mon estime et même mon amitié, je trouve votre conduite moins coupable que vous ne la peignez ; et, vous le dirai-

je, je pense sincèrement qu'il n'y manque qu'un peu d'amour.

— Je reconnais dans votre discours, messire, de grandes vérités, sans doute, répondit la demoiselle de Sassenage d'un air rêveur; mais je crains de ne pouvoir habituer mon cœur au langage que, contre son gré, je serais forcée de faire entendre à Mauléon. Et puis renoncera-t-il à cette existence nomade qui serait pour moi un supplice? il me l'a promis; tiendra-t-il sa promesse? Et lors même que je n'aurais qu'à me féliciter de ses efforts à me rendre heureuse, je crains de ne pouvoir assez oublier le passé pour trouver dans l'avenir, que j'avais à tort rêvé si beau, une compensation suffisante; car cet avenir ne m'offrirait jamais qu'une déception.

— Marie, que tu es cruelle, dit, avec une voix que la douleur rendait tremblante, Mauléon, qui parut tout-à-coup.

L'absence de son amie l'avait inquiété;

malgré sa faiblesse, il s'était empressé de sortir pour connaître la cause qui la retenait loin de lui. L'ayant aperçue avec Girard, il s'était caché derrière le massif d'arbres près duquel les deux jeunes gens s'étaient assis. Dérobé à leurs regards, il venait d'entendre les conseils de Girard, et la persistance avec laquelle il avait engagé Marie à ne pas l'abandonner. Il sut gré au chevalier de tout ce que sa noble défense avait eu de flatteur pour lui, et dès-lors il ne trouva plus de colère pour exécuter les menaces de la veille. Mais cette femme, qu'il aimait de toute la puissance d'une âme longtemps fermée aux douces émotions de l'amour, elle venait de torturer son cœur, en lui dévoilant l'indifférence dont elle payait la brûlante passion qui le dévorait. Il ne put maîtriser sa douleur, et se laissa tomber aux pieds de celle qui la causait.

— Que tu es cruelle, de m'avoir trompé,

lui répéta-t-il en pleurant ; lorsque tu ne devais trouver que la vengeance pour me frayer le chemin de ton cœur, il ne fallait pas me promettre plus que tu ne pouvais me donner : j'aurais oublié la vision céleste qui m'était apparue ; ou si ton souvenir ne s'était point effacé, il eût embelli ma vie sans la décolorer.

« Et vous, noble chevalier, qui venez de tenir un langage où votre loyauté n'avait pas besoin de ma présence pour me défendre ; vous qui avez si bien compris ma pensée lorsque nous sortions de cette Chartreuse où mes compagnons avaient trouvé la paix ; vous, Girard, qui ne me condamnez pas sans appel, parce que la destinée me fit ce que je suis, sans changer en rien mes bonnes dispositions pour ce que je puis devenir ; je me sens soulagé par votre estime et l'affection que vous voulez bien m'accorder. J'avais conçu un projet qui souriait à la colère de

Marie, et qui devait prolonger votre captivité; mais vous pouvez croire mes paroles, ma volonté n'eût été pour rien dans son accomplissement; car mon caractère me porte plus volontiers à la clémence que ma profession ne le ferait supposer. Si ma vie passée ne trouve pas grâce dans le cœur que je me flattais d'avoir conquis; si Marie me refuse un amour qu'elle vous donne, malgré vous, je ne serai pas assez injuste pour vous faire un crime de posséder une affection qui ne saurait faire votre bonheur, et qui m'eût rendu le plus fortuné des hommes. Croyez-moi, sire de Briord, l'estime que je vous porte dominera tous mes sentimens désormais; et vous en avez la preuve par l'absence de tout ressentiment de ma part envers vous, touchant un amour que la cruelle n'essaya de me donner que dans le dépit de ne pouvoir cesser de l'éprouver pour vous.

Marie était émue de la douleur de son

amant : elle pleurait ; mais elle ne cherchait pas à le rassurer, peut-être moins par indifférence que par la crainte de promettre encore plus qu'elle ne pouvait tenir.

Girard, que la présence de Mauléon embarassait un peu, cherchait un moyen de terminer un entretien pénible pour tous, surtout pour le jeune chef, qu'avaient dû désespérer les aveux de Marie.

— Mauléon, lui dit-il, ne voyez-vous pas que votre amie souffre autant que vous de votre peine? l'idée qui la portait à vous quitter est déjà loin de sa pensée; soyez indulgent pour l'étrange position qui la fit naître. Mais aussi croyez que Marie ne sera pas ingrate ; elle vous rendra la justice que vous méritez, et son amour vous fera oublier cette passagère terreur, que la vue du camp des routiers a dû produire naturellement sur une femme habituée au calme d'une douce vie. Vous la lui rendrez bientôt n'est-ce pas, mon

ami. Et poussant la jeune fille dans les bras de celui qui ne demandait pas mieux que de pardonner, il promit aux deux amans reconciliés de solliciter leur grâce du baron de Sassenage, aussitôt que cela lui serait pos sible.

Mauléon et Marie rentrèrent sous la tente, où Girard se disposa à les laisser, après avoir recommandé au bâtard de prendre un peu de repos, dont il devait, lui dit-il, éprouver le plus grand besoin, devant se battre le lendemain avec un adversaire redoutable.

— Vous ne pensez pas, interrompit le jeune chef, que je songe à payer vos bons offices en risquant de vous enlever votre ami; oh! dites-moi, chevalier, que vous avez voulu obtenir une certitude; mais que vous ne me croyez pas capable d'une telle lâcheté. Le comte de la Suze ne peut douter de mon honneur, et je vous le répète, je ne me consolerais jamais de perdre l'amitié que vous

m'avez promise. J'espère vous prouver que je comprends la loyauté à votre manière : demain je m'expliquerai, mon noble ami. En attendant, soyez bien convaincu que si j'étais forcé de me battre, la vie du comte ne courrait aucun risque.

Girard serra la main avec affection à Mauléon, salua Marie avec respect, regagna la tente où Raimonnet de l'épée lui avait offert l'abri, et s'endormit bercé par l'espérance de revoir Hélène le lendemain.

—

XI

Le lendemain le comte de la Suze se rendit, comme il l'avait promis, au quartier des compagnies. Les routiers avaient préparé pour le recevoir un portique de feuillage; il les fit assembler autour de lui et leur apprit que Ber-

trand de Beaux avait ramassé dans le royaume de Naples une armée de bandits, qui était pour le moment en Provence, où ces enfans de Bélial pillaient et saccagaient tout.

« Le pape, ajouta-t-il, les a excommuniés; de son côté, la reine Jeanne de Sicile, tenant son lit de justice, a prononcé contre eux la peine de mort, et la confiscation de leurs biens. Les états de Provence, pour mettre à exécution la sentence de leur souveraine, lèvent de bonnes troupes et paieront largement les compagnies qui voudront entrer à leur service. Si donc vous voulez prêter la main à cette louable entreprise, je vous commanderai volontiers; sinon, vous pouvez chercher un autre capitaine.

Un des Tuschins répondit pour tous : — Nous ne vous avons pas choisi, seigneur comte, pour délibérer avec vous, mais pour obéir a vos volontés, brèves, absolues : car nous sommes persuadés que

vous vous conduirez loyalement avec nous. Ainsi gardez vos discours pour essayer de persuader les autres capitaines. Quant à nous, lorsque vous aurez dit marchons, il ne restera plus qu'à tuer celui qui hésiterait à vous obéir.

Les autres chefs étant venus par curiosité s'informer de quoi il s'agissait, le comte les harangua de son mieux, dans le sens de la proposition qu'il venait de faire aux routiers, et les voyant à peu près décidés, il leur proposa, moyennant 6,000 florins, de rendre Soïon et de quitter, sous quatre jours, le Dauphiné. Les chefs demandèrent un quart d'heure pour délibérer.

Pendant ce temps, le comte apprenait à Girard qu'il avait compté sur lui pour conduire les routiers à Avignon.

— Frère, lui dit-il, vous me seconderez dans cette tâche dificile ; vous me désignerez ceux des capitaines sur les quels je puis me reposer ; et jusqu'à ce que j'aille vous

rejoindre, vous me remplacerez dans le commandement que j'ai accepté avec l'espoir de ramener ces gens au bien. Si vous partagez mes vues à cet égard et consentez à conduire ces hommes dans la bonne voie, que je veux leur tracer, je disposerai de quelque temps, que je dois donner encore au gouvernement du Dauphiné ; puis je pourrai, sans nuire à mes autres devoirs, ramener ces pécheurs endurcis au giron de la bonne foi.

— Et vous les y retiendrez, répondit Girard en riant, tant que la cupidité ne les en éloignera pas.

Comme le chevalier parlait ainsi, les chefs ayant pensé dévotieusement qu'ils pouvaient reconquérir beaucoup de terrain dans le chemin du salut en servant le pape, venaient annoncer au comte de la Suze qu'ils acceptaient ses offres, et qu'ils consentaient

à rendre la ville de Soïon, moyennant la somme proposée.

— Je vous promets, donc leur dit le comte, de vous rejoindre à Avignon, et de vous aboucher avec le pape lui-même, ou pour le moins avec un cardinal. Jamais, croyez-moi, vous n'aurez eu meilleure aubaine : la cour pontificale ne regardera pas au prix, s'il lui vient de bons soldats pour l'aider à reconquerir les états de l'église, et à détruire la ligue des républiques Italiennes, qui lui font une rude guerre.

Chacun fut très satisfait des dispositions du comte, et tous acceuillirent avec une grande joie que Girard les conduisît à sa place. Depuis plus d'un mois il habitait parmi les compagnies ; il avait su gagner leur confiance par ses bonnes manières, et les formes bienveillantes qu'il apportait à blâmer les actions qu'il trouvait mauvaises.

Nous ne pensons pas que le chevalier

trouvât l'arrangement du comte tout à fait de son goût ; mais il avait quatre jours à lui, et Hélène était si près que, tout au bonheur de la voir, il ne songeait même pas qu'il lui faudrait encore la quitter... Rien de plus rapide que les instans heureux ; et cependant lorsqu'il nous est donné d'en jouir, il arrive bien rarement que nous apecevions les malheurs, même inévitables, qui doivent les suivre.

Les bons larrons, pour terminer dignement la chose, voulaient tous se confesser, afin, disaient-ils, d'entrer sains de corps et d'esprit, sur le territoire béni du Comtat-Venessain. Mais le peu de prêtres ou de moines qu'ils s'étaient appropriés pour remplir le ministère d'aumôniers auprès d'eux, refusèrent de les entendre, leur faisant observer que de telles confessions excédaient les forces humaines, et qu'ils mourraient à la peine sans être parvenus à les entendre tous.

— Eh bien, dit l'un de ces étranges chrétiens, qui avait été novice chez les cordeliers, nous nous passerons de prêtres pour le moment; Dieu, en voyant revenir à lui des enfans qu'il croyait perdus, ne prendra pas garde à la forme. Nous allons nous confesser les uns aux autres : cela fut permis par le concile de..... de..... au diable le nom de la ville..... Je me le rappelais encore hier; mais j'ai versé dix pintes de vin de Condrieux sur mes souvenirs, en l'honneur de notre nouveau capitaine et de son brave lieutenant. Pourtant, je suis sûr de ce que j'avance : ainsi chacun de nous peut être tour à tour confesseur et confessé..... Camarades, approchez, j'ouvre mon guichet.

— A la vérité, répondit un des prêtres, le concile d'Iroé et le sentiment de Saint-Thomas permettent aux laïques de se confesser entre eux; mais seulement dans le cas de nécessité. C'est ainsi que les pirates dont parle

Saint-Bernard, se confessèrent mutuellement, et se donnèrent valablement de belles et bonnes pénitences, parce que leur navire, battu de la tempête, allait être englouti, et que, d'ailleurs, plusieurs d'entre eux étaient blessés et mourans..... Mais vous qui êtes flamboyans de santé, où donc est la nécessité qui vous dispense des formes sacramentales?

— Vous demandez où est la nécessité, s'écria le bandoulier, eh! par le sang-Dieu, ne la voyez-vous pas dans la crainte de voir que des pécheurs endurcis oublient de bonnes résolutions, pour retomber dans leurs damnables habitudes.

Persuadés par leur camarade, les routiers voulurent, sur l'heure, mettre à profit sa pieuse idée. Ils se retirèrent donc, deux à deux à l'écart : ce qui, soit dit en passant, était inutile; car tous avaient à peu de chose près les mêmes fautes à confesser, et ne r.s-

quaient pas de trahir un secret qui leur était commun. Mais ils appréhendaient, avec plus de raison, que l'absolution, assez facile, qu'ils voulaient s'accorder ne fût pas suffisante pour celui qui sait tout, et qui trouvait peut-être, malgré l'énormité des fautes qu'ils avouaient, que leur mémoire en oubliait encore un grand nombre. Frappés de cette crainte, il leur vint à l'idée qu'ils désarmeraient plus sûrement le courroux céleste en s'imposant des pénitences; et soudain ils se prirent à se distribuer mutuellement de si rudes horions, qu'assurément le seigneur dût leur en tenir compte à titre de mortification. Puis, ils s'imposèrent le jeûne et la défense de boire du vin, généralement adoptée comme la plus difficile, mais la plus sûre des privations.... Aussi les routiers obéirent-ils à cette défense comme des Mahométans.

Pendant cette confession générale, selon la tolérance de Saint-Thomas, le comte et

Girard causaient ensemble, et l'observateur attentif eût pu lire sur la physionomie du premier un étonnement douloureux.

— Je ne puis en croire mes oreilles, disait-il, vous vous êtes trompé, ce n'est pas Marie de Sassenage.

— Frère, tout ce que je viens de vous rapporter est de la plus exacte vérité : je tiens tous les détails d'elle-même et de Mauléon, qui, je dois m'empresser de vous le dire, mérite que cette demoiselle soit moins ingrate envers lui.

— Voilà qui m'explique le billet que j'ai reçu ce matin au lieu où j'avais rendez-vous avec ce jeune chef..... Il craignait d'être enlevé à notre gentille Marie.

— Gardez-vous d'une pareille idée, reprit vivement Girard : tel n'était pas son motif; mais c'était le désir de m'épargner le chagrin de voir recommencer un combat qui eût exposé de nouveau, les jours de mon meilleur ami.

— Et vous n'avez rien fait pour éviter notre rencontre, dit le comte d'un ton sérieux.

— Frère, vous ne le pensez pas.

— C'est tout ce qu'il faut, mon ami. Maintenant, rendons-nous près de Mauléon pour régler votre rançon.

Le chevalier de Briord entra d'abord sans la Suze sous la tente, pour prévenir Marie, que la présence du comte eut embarassée; mais le jeune chef était seul.

— Où donc est votre amie, lui demanda Girard.

— Je l'ai conduite en lieu plus convenable; j'irai la retrouver ce soir : j'ai voulu épargner à Marie une émotion qui m'eût été pénible autant qu'à elle; car je suis blessé et malheureux de la voir rougir de m'appartenir.

— Je vais prévenir le comte que vous êtes prêt à le recevoir.

— Je vais moi-même le trouver, dit Mauléon.

En ce moment, les capitaines cherchaient le sire de la Suze, et l'ayant rencontré, ils entrèrent tous sous la tente où les attendait Girard.

Le comte, après quelques paroles affectueuses adressés à Mauléon, lui demanda à combien il avait porté la rançon de son prisonnier.

— A 20,000 livres lorsque je ne le connaissais pas; mais aujourd'hui cette somme ne peut m'être suffisante.

Le comte et Girard se regardèrent avec étonnement, et le premier pensait déjà que son ami avait accordé trop vite son estime au jeune chef. Celui-ci, voyant que ses paroles avaient produit un tout autre effet que celui qu'il en attendait, s'empressa d'ajouter avec feu :

— J'attends de mon prisonnier, noble

comte, un bien que je prise au-dessus de tout ce que vous pourriez m'offrir d'argent : ce bien, c'est son estime et l'accomplissement d'une promesse qu'il n'oubliera pas : j'en ai pour garant son honneur et sa parole. Gardez-vous donc de m'engager à recevoir une somme qui me ravirait le bonheur de rendre au chevalier une liberté dont il doit faire un noble usage ; ne me privez pas du seul moyen digne de lui et de moi, qui me soit offert pour reconnaître sa généreuse conduite envers moi, lorsqu'il devait me traiter en ennemi. Et tendant la main à Girard, il lui dit plus bas :

— Je vous devrai Marie : c'est un bien que je ne pourrai jamais payer assez.

Les capitaines ne comprenaient rien à la générosité de leur camarade ; mais il ne firent aucune réflexion. Ce prisonnier ne leur appartenant pas ; celui qui l'avait fait était libre d'en agir à sa guise.

— Nous avons, dirent-ils au comte, fait le partage des gains du mois ; il vous revient, comme chef d'une compagnie, 12,000 florins ; nous vous les apportons. .... La recette n'a pas été bonne ce mois-ci ; mais enfin, voici ce qui vous appartient, puisque celui que vous remplacez nous a aidés à le gagner, et que votre épée vous a fait son héritier.

Le comte ne fit point paraître le dégoût qu'il éprouvait à recevoir le fruit des rapines auxquelles on voulait l'associer ; mais il décida qu'une partie de cet argent serait employée à fonder une petite chapelle à l'endroit où les routiers étaient presque revenus au bien ; et que le surplus serait employé en aumônes, pour le rachat de l'âme du pauvre chef, mort avant la quasi-conversion de ses camarades.

Après cette disposition, le seigneur de la Suze se préparait à partir, lorsque les chefs lui demandèrent de recevoir leur serment,

comme ils devaient le faire, en nommant un chef suprême.

Alors, mettant un genou en terre, ils jurèrent obéissance et fidélité au comte; puis ce seigneur, en signe qu'il les soutiendrait de ses conseils et de ses armes, toucha la lame de leur épée du bout de la sienne, et leur présenta sa main droite d'alliance comme gage. Lorsque le tour de Mauléon arriva :

— Je vous attends demain au château, lui dit-il; je veux vous présenter à la comtesse, qui vous servira avec plaisir dans vos espérances. Comptez sur elle et sur moi.

Le jeune chef s'inclina, et promit de se rendre à cette bienveillante invitation.

Le comte, élevant ensuite la voix, recommanda aux compagnies d'être prêtes à partir dans quatre jours. Puis il s'éloigna, accompagné de Girard, dont l'impatience ne pouvait être douteuse pour son ami. Prévoyant le désir que le chevalier avait d'être

libre, il eût voulu quitter les compagnies beaucoup plus tôt.

— Que pensez vous de Mauléon, lui demanda Girard, lorsqu'ils furent sortis du camp.

— Je le regarde comme bien au-dessus de sa profession, et je ne suis plus étonné que Marie se soit éprise de sa personne. Je la trouve assez complètement dédommagée de vos dédains; car celui qui doit vous faire oublier, est très-bien... Elle est connaisseuse, ajouta le comte en souriant; mais je crains fort que le baron de Sassenage ne consente jamais à approuver une union qui, par ses précédens, ne détruirait que faiblement la honte dont Marie n'a pas calculé l'effet terrible sur l'orgueil de son père.

« Cependant, continua le comte, puisqu'il pleure sa mort, il me semble que la joie qu'il éprouvera à la revoir ne pourra laisser place à la colère : je serais ainsi, moi...

Mais, dites-moi, chevalier, poursuivit la Suze, après une courte réflexion, ne pensez-vous pas que la comtesse réussirait mieux que nous? les femmes ont un tact si fin; elles savent si bien nous amener à faire ce qu'elles veulent. Vous savez combien elle s'intéresse à notre Marie, puisque son désir était de vous la voir choisir pour compagne. Sa discrétion.....

— Ne peut laisser aucun doute, interrompit Girard; mais je vous prie de ne pas lui parler de cette malheureuse affaire avant que Marie et Mauléon m'y aient autorisé. Du reste, je crois que vous avez trouvé un bon moyen pour arriver près du baron et le rendre indulgent. Ma présence eût, au contraire, rendu plus difficile le pardon que j'aurais essayé d'obtenir : ma position eût été fort délicate, et vous savez pourquoi. D'ailleurs une femme peut dire mille choses qui, dans sa bouche, s'arrangent au mieux, par la

grâce toute charmante qu'elle prête à celles qui doivent être le plus difficiles à entendre. La comtesse, libre de manier à sa guise le sujet qu'elle sera chargée de traiter, usera de cette adresse qui rarement manque aux femmes en pareilles matières. Moi ,j'eusse été gauche, au souvenir des vues que le baron m'a laissé voir très-clairement, à venir lui dire que, n'ayant point voulu le comprendre, j'avais laissé naître au cœur de Marie le désir de se venger de mon indifférence pour elle, et de mon amour pourune autre. Qui sait même si ce seigneur,dans son désespoir, ne m'eût pas accusé d'avoir jeté sa fille aux bras d'un chef de routiers.

— Comment, interrompit le comte, mais je ne vous croyais pas amoureux. Où donc avez-vous rencontré, pendant votre captivité, la beauté que vous n'aviez pu trouver étant libre? Je me souviens parfaitement de vous avoir entendu dire, la veille de votre

départ, que l'amour n'était pour rien dans les rendez-vous auxquels vous alliez la nuit, pendant notre séjour au château de Montélimart.

— Oui, je me souviens aussi de vous avoir dit que je n'étais pas amoureux, et il y avait quelque chose de vrai dans cette assurance; car ce que j'éprouvais était un sentiment si nouveau, qu'il m'eût été impossible de juger encore de l'état de mon cœur.. Aujourd'hui, tout entier au bonheur qui m'attend, je me suis laissé oublier à vous parler d'un amour qui doit être un secret pour tout le monde.

— Du mystère, chevalier, cela ne voilerait-il pas une de ces gentilles indignités, qui ne sont un crime que pour ceux qu'elles blessent? Votre saint amour serait-il devenu si profane qu'il ait pu faire faux-bond aux règles de la bonne morale, jusqu'au point de s'emparer du bien d'autrui? En un mot, votre belle aurait-elle à cacher une faiblesse

qui imprimerait la honte au front d'un époux, malheureux jusqu'au point de vous avoir pour rival !

— Celle que j'aime, reprit Girard avec un éclat de regard où brillait le bonheur et la franchise, est pure comme les anges ; sa grâcieuse figure, sa douce voix, l'expression angélique de ses beaux traits, tout cela n'appartient à personne. A moi seul est réservée l'affection de cette aimable enfant, qui ne sentit jamais battre son cœur aux émotions de l'amour avant de me connaître...... Celle que j'aime, enfin, le bonheur de la revoir me rendrait fou, si je devais passer encore un jour à l'attendre. Car mon absence a dû lui paraître un siècle ; et vous m'avez encore engagé dans une affaire qui m'éloignera d'elle de nouveau, cher comte..... Ne m'interrogez plus ; je ne pourrais vous en dire davantage ; mais laissez-moi libre de faire à ma volonté l'emploi des quatre jours qui me restent. Fidèle à l'amitié comme à l'a-

mour, vous pouvez compter sur mon exactitude à remplir la tâche que vous m'avez confiée.

— Par ma bonne épée, chevalier, vous avez fait en peu de temps bien du chemin dans le pays des amours : quelle exaltation dans vos paroles ! quel feu dans votre regard... Mais je me tais ; je respecte votre secret, et vous laisserai disposer des quatre jours sans vous faire la moindre question sur leur emploi. Pourtant, j'espère que vous viendrez demain au dîner que je donne à Mauléon. La comtesse vous en voudra, si vous ne paraissez pas au château, où elle se une fête de vous recevoir.

— Veuillez mon ami, reprit Girard, m'excuser pour aujourd'hui auprès d'elle ; demain, j'irai moi-même, lui demander ma grâce, et vous menerai Mauléon. Mais en ce moment, laissez-moi aller près de celle qui souffre tant de mon absence.

— Allez donc, reprit le comte, car aussi bien nous ne vous posséderions qu'à moitié. Les amoureux sont peu aimables lorsqu'ils sont gênés. et l'am tié y perd toujours quelque chose. Les deux seigneurs se serrèrent la main ; Girard prit un chemin différent de celui que devait suivre son ami ; et bientôt l'un et l'autre se perdirent de vue.

— Ah ! ma douce liberté, se disait le chevalier en pressant les flancs de son cheval, enfin, tu m'es rendue ; je vais voir mon Hélène : dans quelques instans je la presserai sur mon cœur ; elle me rendra mes caresses, et la joie que lui causera mon retour, lui fera oublier que je ne lui apporte pas la fin de sa captivité. Elle me pardonnera de l'avoir trompée sur la cause qui me retint loin d'elle.

En causant ainsi avec lui-même, le sire de Briord aperçut la tour, qui n'avait pas cessé un instant de se dresser dans ses sou-

venirs : il la regardait avec amour, cette vieille demeure, où sa bien-aimée languissait depuis si longtemps. Ces rosiers sauvages qui, du haut de la terrasse, laissaient pendre leurs ronces vagabondes presque jusqu'à lui, avaient leurs pieds près du banc où il s'était assis avec elle ; là sa rare beauté s'était révélée à ses yeux comme une apparition céleste ; et ce souvenir produisait sur lui un effet tel, qu'il restait sans mouvement devant cette porte, qui, en s'ouvrant, allait lui rendre tout cela en réalité. Son sang, retiré tout à coup vers le cœur, comme pour en comprimer les palpitations d'amour, son sang n'échauffait plus le reste du corps ; un moment il lui fut impossible de faire ni un pas ni un mouvement. Cet état d'immobilité fut suivi d'une sorte d'extase, dont il fut tiré par le son de la harpe et par les accens d'une douce voix qui, à l'instant, rendit à Girard toutes ses facultés.

Il frappe, il court au jardin en s'écriant : Hélène, ma bien-aimée où es-tu ? Il l'aperçoit ; mais un homme, un chevalier armé est près d'elle ; il tient sa main dans les siennes. Qui pourrait exprimer ce que Girard éprouva en ce moment ! Mais cette situation, que la plume ne saurait retracer, ne fut pas longue : à la vue du sire de Briord, l'inconnu lève la visière de son casque, qu'il avait baissée en entendant des pas... Marie ! s'est écrié Girard...

Ce nom a frappé Hélène au cœur : elle s'évanouit dans les bras de son ami.

—

XII

Hélène revint à la vie sous les baisers de Girard ; mais elle restait en proie à une agitation violente et cruelle. Le nom de Marie, prononcé avec une surprise mêlée d'inquiétude, par celui dont la présence devait la ren-

dre si heureuse, ce nom avait tout à coup paralysé son bonheur, et mille tortures lui déchiraient le cœur.

— Marie !... Marie ! murmurait-elle, sans paraître s'apercevoir que Girard était là ; c'est lui qui l'a conduite ici, c'est de lui qu'elle allait me parler lorsqu'il est arrivé... Oh ! je le savais bien, une pareille félicité n'était pas faite pour moi... Le malheur ne trouvant plus de place dans ma destinée, criblée de ses coups, il devait me frapper dans mon amour !

Le chevalier s'était jeté aux pieds de la jeune fille, qui le désespérait par ses doutes.

— Ma bien-aimée, lui disait-il, tu es injuste ; écoute Marie, elle te dira si je t'aime ; elle te dira si près de la mort où me conduisit la défense du château de Sassenage, je pensais à toi, à ton inquiétude... Te croyant près de moi, je lui confiais mes douces espérances ; ma tendresse pour toi me rendit

même cruel envers elle, à qui je dois mon retour à la vie.

— Je voudrais vous croire, interrompit Hélène ; mais qui donc à pu savoir que cette tour pouvait offrir un asile ? qui donc a conduit mademoiselle près de moi ? qui donc lui à révélé le secret de ma position ? car elle savait qu'on me faisait passer pour lépreuse; qui donc, si ce n'est vous, messire, puisque seul avez acquis la certitude que je ne le suis pas ?

— Vous-même, s'empressa de répondre Marie, m'avez appris une partie de ces choses, en me disant que vous vous nommiez Hélène, et que vous attendiez une personne dévouée, qui devait obtenir la fin de votre captivité. Le délire de votre ami, que vous soupçonnez injustement, m'avait, à son insu, livré une autre partie de votre secret ; le surplus je l'ai deviné en vous voyant. Il reste un point à éclaircir : je puis le faire facilement. Vous-même, chevalier, avez besoin de cette

explication, qui ne doit laisser aucun doute à mademoiselle sur les sentimens qu'elle vous suppose pour moi. Veuillez donc la disposer à l'indulgence : j'en aurai besoin lorsqu'elle aura entendu ma triste histoire.

« Le désir de ne point troubler votre bonheur et de vous prouver à tous deux mon amitié, peut seul me décider à faire connaître à Hélène, dont la pureté ne s'est point flétrie au contact du monde, combien la jalousie et l'orgueil blessé peuvent exercer d'influence sur l'âme la plus noble, sur la femme la plus sage. L'espoir que mon exemple lui sera utile, me rendra moins sensible l'humiliation que doit me causer le récit que j'ai à lui faire.

— Oh! je vous crois, mademoiselle, répondit Hélène avec douceur, et je n'exige pas des aveux qui pourraient vous coûter. Vous avez raison, Girard ne savait pas vous trouver ici, puisque votre présence a paru

lui causer une si vive émotion; j'ai été injuste envers vous deux ; pardonnez-moi, et voyez une excuse dans mon peu d'experience à juger des hommes et des choses. Le bonheur qui, tout à coup, est venu remplir ma solitude est encore si nouveau, que je crains de m'abuser en le goûtant. Ne m'en veuillez pas si je vous ai affligée, mademoiselle, ajouta avec une angélique bonté la jeune captive ; vous que la destinée a dû affranchir des peines qu'elle m'a prodiguées, un chagrin, même passager, vous serait plus difficile à supporter qu'à moi, pour qui la souffrance est devenue une habitude.

— Vous me laisserez au moins, reprit Marie, vous expliquer comment j'ai été amenée ici ; car votre ami doit craindre pour vous, si l'on peut entrer dans cette tour avec tant de facilité.

« Vous avez sans doute vu Mauléon, poursuivit Marie en s'adressant au chevalier ;

j'allais parler de lui à Hélène lorsque vous êtes arrivé.

— Il m'a bien dit que vous aviez quitté le camp, répondit le sire de Briord; mais je n'avais pas osé lui demander où il vous avait conduite.

— Vraiment, il ne le sait pas lui-même : obligé de retourner promptement parmi les siens pour assister au conseil qu'allait présider le comte de la Suze, que je désirais ne pas voir, il m'a conduite de ce côté, sans savoir à qui il pourrait me confier. Lorsque nous aperçumes cette tour, il frappa et demanda au gardien de lui laisser un prisonnier, que la fatigue d'une longue route empêchait d'aller plus loin. Cet homme ne voulait pas me recevoir ; mais Mauléon le menaça de faire venir une compagnie de routiers, qui s'emparerait par la force de cette demeure. Il consentit alors à me garder, à la condition que je n'approcherais pas des

jardins. Je promis tout ce qu'il voulut, et Mauléon me laissa sans crainte ; car le gardien répondait de moi sur sa vie.

« Ne connaissant pas celui qui me donnait un asile, je levai la visière de mon casque pour respirer plus à l'aise. Alors, m'ayant regardée avec attention, le gardien d'Hélène m'adressa la parole en ces termes :

— Vous n'êtes pas un prisonnier, mais une femme, enlevée, malgré elle sans doute, par les brigands dont celui qui vous a conduite ici est le chef. Parlez-moi sans crainte, poursuivit-il avec bonté ; si je puis vous servir, je le ferai volontiers...,

« Depuis dix ans j'ai sous les yeux un être bien malheureux, pour lequel je ne puis rien ; mais mon cœur n'en est pas moins compâtissant, aux souffrances qu'il m'est permis de soulager.

« Comme il disait cela, une femme, enveloppée d'un voile, entra dans la salle où j'é-

coutais avec curiosité ces paroles mystérieuses. A sa démarche craintive, à l'effroi que parut lui causer ma présence, je soupçonnai combien il était rare qu'un étranger s'offrît à sa vue.

— Rentrez, mademoiselle, lui dit mon hôte, avec une voix qu'il essayait en vain de rendre sévère ; j'ai été forcé, pour votre sûreté, de recevoir la personne que vous voyez ; on peut venir la chercher d'un moment à l'autre, et vous pourriez être vue. Votre Hélène, habituée à l'obéissance, allait se retirer lorsque, m'approchant d'elle, je lui dis : ne tremblez pas ainsi, je suis une femme, et comme vous je suis malheureuse...

—Je le savais, me répondit-elle : penchée sur le mur de la terrasse qui domine la route, je regardais si le cheval dont j'entendais les pas ne ramenait point une personne dont l'absence se prolonge trop au gré de mes dé-

sirs ; je croyais même la reconnaître dans le cavalier qui vous accompagnait. J'ai entendu la promesse que vous lui avez faite, de l'attendre sans essayer de vous soustraire à son amour.

« Vous savez, Girard, poursuivit Marie en se tournant vers le chevalier, vous savez pourquoi Mauléon avait besoin que je lui donnasse cette assurance. Hélène avait donc pu deviner mon sexe, avant même que mes traits le lui eussent révélé. Peut-être doutait-elle encore que mon conducteur fût un autre que celui qu'elle attendait ; car elle continua en me disant : — le chevalier Girard de Briord vous a sans doute amenée ici pour m'apprendre quelque sinistre événement.

« Vous vous méprenez, mademoiselle, lui dis-je, la personne dont vous parlez ne sait pas que je suis ici. Mon conducteur ne se nomme pas ainsi. — Pardonnez-moi, madame, reprit-elle tristement ; mais il m'a-

vait semblé reconnaître... je croyais qu'il pensait encore à la pauvre Hélène ; et son tour.., nom, prononcé par vous à la porte de cette où... mais je vois bien que je me suis abusée.....

« Tobie, dit-elle à l'homme qui nous écoutait, vous aviez raison, il ne viendra plus... Mais je vous en prie, mon bon ami, laissez-moi emmener cette dame dans le jardin ; elle m'apprendra peut être quelque chose de lui...

— J'y consens, mademoiselle, répondit le gardien d'une voix affectueuse ; mais je crains quelque malheur, par suite de ma faiblesse à vous laisser faire tout ce que vous voulez. Enfin, à la grâce de Dieu ; je n'ai pas la force de vous refuser ; advienne que pourra !

« Heureuse comme un enfant qui a obtenu ce qu'il voulait. Hélène m'amena à la place où vous nous avez trouvées ; son voile, qu'elle avait rejeté en arrière, me laissa admirer sa beauté, que vous avez raison de ne compa-

rer à nulle autre. Je ne doutais déjà plus que cette charmante personne ne fût celle dont vous parliez dans votre délire ; cependant je n'osais pas lui apprendre la cause qui vous avait empêché de revenir près d'elle. Sachant, d'après ce que m'avait dit Mauléon, que vous seriez libre aujourd'hui, votre arrivée ne m'a point surprise ; mais je regrette beaucoup le chagrin que mon nom a causé à votre Hélène. Je serais même en droit de m'étonner qu'il lui fût connu, si vous n'aviez pas été généreux envers moi, au point de me faire oublier que vous avez dû être indiscret pour le lui apprendre.

— Ceci, mademoiselle, s'empressa de répondre Hélène, est un reproche que Girard ne mérite pas ; il m'a en effet, parlé de vous ; mais croyez bien que votre personne lui inspire trop de respect pour que vous ayez à lui reprocher une indiscrétion. Cependant, je l'avouerai franchement, ce qu'il m'a-

vait dit de vous me donnait le désir de connaître celle dont il vantait tous les avantages ; et jugez ce qui se passa en moi quand je reconnus combien son éloge était au-dessous de la vérité. Jugez surtout de l'effet que devait produire sur moi votre nom, prononcé par Girard, avec la certitude qu'on a de valoir moins que vous, dès qu'on vous a vue...

Marie sourit à Hélène, qui, malgré son peu d'habitude du monde, avait trouvé un moyen de justifier en apparence la jalousie dont elle ne pouvait être l'objet si Girard n'eût rien révélé. Sans doute, pensait-elle, il ne lui a pas dit, en parlant de moi, je l'aime ; mais il lui a fait comprendre que je l'aimais, en ajoutant, dans le secret de sa pensée : je te préfère, toi, captive repoussée de ta famille, à la noble héritière de Sassenage. Et Marie dévorait un soupir, qu'elle eût rougi de faire entendre à celui qui saurait en expliquer la cause.

Mauléon ne vient pas, dit-elle en se levant pour cacher son émotion au couple dont les regards révélaient un bonheur, qui, déjà, froissait son cœur. Je vais sur la terrasse; peut-être l'apercevrai-je. Et la pauvre Marie, ayant trouvé un prétexte pour s'éloigner, donna enfin un libre cours à sa douleur.

Appuyée sur le mur, elle regardait sans voir, écoutait sans entendre; car sa mémoire lui rappelait ces temps heureux qui ne pouvaient plus revenir : les joies de son enfance, les caresses de sa bonne mère, qu'elle avait perdue avant qu'elle eût dirigé ses premiers pas dans le sentier glissant de la vie..... de cette vie de jeune fille, où l'imagination exerce tant d'empire; cette vie où l'on s'abandonne sans crainte aux illusions dont une mère, seule, peut faire entrevoir les dangers. Oh! si tu me fusses restée, se disait-elle, tu aurais deviné que je l'aimerais; tu ne l'aurais pas fixé, pendant un mois, près de ta

fille, que son indifférence a conduite à sa perte...... Mon pauvre père n'aurait pas à déplorer ma mort, à laquelle je le laisse croire pour ne pas empoisonner son existence du sentiment de mon déshonneur!... Ombre de ma mère, pourquoi as-tu cessé de veiller sur moi le jour où Girard m'inspira ce fatal amour, qui devait m'ouvrir l'abîme où je me suis jetée pour l'oublier.... Hélas! c'était un moyen de l'aimer davantage aparemment; car j'éprouvais tout-à-l'heure, assise près de lui, un malaise qui devenait une cruelle souffrance chaque fois que son regard, qui n'eut pour moi que de la froideur, redisait à Hélène combien elle est aimée. Pauvre enfant, je ne t'en veux plus de l'emporter sur moi; ma vie, décolorée et flétrie, je la dois à Mauléon : Girard le pense; je tâcherai de le penser aussi..... Peut-être un jour saura-t-il combien ce sacrifice dut me coûter, imposé par lui. Mais alors je ne serai plus sur cette

terre, lieu d'exil affreux pour ceux qui aiment sans être aimés, et devenus l'aliment, que dis-je la proie, d'un amour qu'on ne peuvent partager. Il pourra m'accorder, sans exciter la jalousie de personne, un regret, une prière déposés sur le marbre de ma tombe ; et s'il survit quelque chose de nous après l'heure suprême, ma cendre se réchauffera à l'expression d'un souvenir venant de son âme.

Le bruit des pas d'un cheval vint arracher Marie à ces tristes pensées, et lui rappeler que, parmi toutes ses peines, celle de tromper son amant ne devait pas être la plus facile.

Le cavalier qui s'approchait était Mauléon ; de la main il lui faisait comprendre combien il était heureux de la voir là, où il la croyait venue pour guetter son retour. Les derniers rayons du jour frappaient sur elle, et la rendaient encore plus belle aux yeux du jeune

chef. Elle rejoignit à la hâte Girard et Hélène, qui ne s'étaient guère aperçus de son absence, tant ils avaient de choses à se dire. Mauléon, que le gardien ne voulait pas laisser entrer, lui fit comprendre qu'il ne voulait point faire de mal aux personnes qui habitaient la tour; mais qu'il venait chercher son prisonnier.

— Il n'est pas bien à craindre, votre prisonnier, répondit le vieux Tobie en souriant. Mais tenez, les voilà tous; car tout le monde vient ici maintenant comme chez soi. Ah! certainement, il arrivera quelque malheur à la pauvre demoiselle, c'est sûr.... et le bonhomme s'arrachait le peu de cheveux qui lui restaient encore.

— Vous ici, Girard, dit le bâtard avec un mélange indéfinissable de malaise et de satisfaction; puis il continua plus librement: vous conviendrez que je suis heureux d'avoir choisi cet endroit pour y laisser Marie. Ma-

dame, ajouta Mauléon, voudra-t-elle bien me pardonner d'avoir ainsi disposé de sa demeure, sans en avoir préalablement demandé la permission?

— Je vous en dois des remercîmens, Messire, et je me félicite de la bonne pensée qui vousfit conduire Madame près de moi. Le chevalier de Briord m'avait depuis longtemps parlé d'elle, et je me trouve heureuse que le hasard ait assez favorisé le désir que j'avais de la connaître, pour l'amener à moi, qui ne pouvais aller à elle, ajouta Hélène avec un triste sourire. Soyez donc le bien-venu, et disposez sans crainte de ma retraite. Elle n'est pas gaie; mais je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver le plaisir que me causera votre présence, toutes les fois que vous voudrez bien visiter une pauvre recluse.

— Vous me rendez confus, Madame, reprit Mauléon, et vous pouvez croire à l'em-

pressement que nous mettrons à accepter ce que vous offrez de si bonne grâce. Pour vous le prouver, j'oserai vous proposer de laisser Marie près de vous, pendant le voyage que je dois faire à la cour d'Avignon.... à moins, ajouta le routier avec plus de réserve, à moins que ce parti ne vous contrarie.

— Bien loin de là, Messire, je serai trop heureuse si Madame veut bien accepter ma retraite et ma société : j'y gagnerai trop pour qu'elle puisse douter du plaisir qu'elle me fera.

Marie embrassa de tout cœur la bonne Hélène, qui n'était pas trop empruntée, pour une jeune fille qui n'avait reçu les idées et les usages du monde que par les traditions du Templier. Mais les douces leçons que l'amour lui avait données avaient appris plus vite encore à Hélène, les ménagemens qu'elle devait à cette jeune femme, dont la conduite, d'après ce que lui avait dit Girard,

n'était pas exempte de blâme. Elle avait compris que son amitié ne serait pas repoussée, si elle savait l'offrir avec adresse; et l'adresse fait rarement défaut dans l'esprit d'une femme, quelqu'inexpérimentée qu'elle soit encore.

De son côté, Marie se trouvait heureuse de rencontrer dans la jeune captive une indulgence qui ne la fît pas rougir de sa fausse position, et elle essaya de rendre à Hélène le bien qu'elle venait de lui faire, en l'assurant que le temps qu'elle passeraient ensemble lui paraîtrait agréable.

— Je vous consolerai de l'absence du chevalier, ajouta-t-elle en soupirant, et....

— Vous partez donc encore, interrompit la jeune fille et pour longtemps, peut-être : Girard, vous ne me l'aviez pas dit.

— Le bonheur de vous revoir, chère Hélène, a-t-il pu jusqu'à cet instant, laisser dans notre entretien la place d'une fâcheuse

nouvelle... Et puis, j'ai encore quelques jours à être heureux ; pourquoi empoisonner le présent des tourmens de l'avenir.

— Vous avez peut-être raison.... Vous voyez, ajouta-t-elle en s'adressant à Marie, votre présence me sera bien nécessaire. Mais je songe que vous devez avoir besoin de repos; si vous vouliez nous pourrions commencer à partager mon lit pour cette nuit. Et se tournant vers Mauléon, elle lui dit : sans doute, vous ne comptez pas emmener ce soir madame avec vous.

— Mon ami, je resterai si vous voulez, dit Marie en regardant Máuléon, qui épiait sa réponse avec anxiété.

— Je ne m'y oppose pas, répondit-il, assez piqué : j'ai pu juger que le lit de ma tente vous fatigue, poursuivit-il avec affectation ; aussi devez-vous me savoir gré du sacrifice qui vous épargnera un si mauvais gîte pendant mon séjour à Avignon.

— Vous avez sans doute compris aussi que ce voyage m'eût été trop pénible ; car je me serais trouvée sans cesse en présence des amis de mon père... N'avez-vous pas pensé, seigneur, que ma position eût été intolérable, continua Marie en regardant fixement Mauléon... Ah ! ma reconnaissance pour l'amie généreuse qui veut bien me recevoir sera éternelle.

Hélène avait bien remarqué la contrariété de Mauléon , et , pensant que, peut-être, il était peu soucieux de partir, elle se leva en faisant signe à Girard de la suivre. Lorsqu'ils furent assez loin pour ne pas être entendus, elle lui demanda pourquoi Mauléon paraissait fâché. Cette question ingénue le fit sourire ; il ne savait trop comment y répondre, lorsqu'elle reprit :

— Ah ! je devine ; mais il est facile d'arranger tout cela. Je vois bien qu'il lui coûte de quitter Marie ; eh ! bien, je vais leur cé-

der ma petite chambre, et nous resterons cette nuit sur le banc, où depuis bien longtemps je vois souvent finir et renaître le jour. Voulez-vous, cher Girard, passer ainsi une troisième nuit avec votre Hélène.

— Si je le veux ! mais, mon ange, depuis que nous sommes là je souffre horriblement... Je crains que Mauléon ne pense...

— Quoi donc ?

— Oh ! rien.... Et Girard pressait avec ivresse sur son cœur sa candide amie, qui ne comprenait pas qu'on pourrait le croire plus heureux qu'il ne voulait l'être ! Pourtant, il ne pouvait se décider à s'éloigner encore il n'avait promis au comte que le lendemain, et ne se sentait pas le courage de quitter Hélène plus tôt.

— Fais comme tu voudras, ma bien-aimée, lui dit-il ; puis il la ramena au lieu où ils avaient laissé Mauléon et Marie.

— Je vous cède ma chambre, leur dit-

elle ; moi, je ne me coucherai pas : je suis habituée à dormir le jour, et je passe la nuit dans les jardins. Venez donc tous deux... Et tendant sa petite main à Marie, elle la conduisit à sa chambre, où Tobie avait préparé le repas, et allumé les bougies.

Pendant qu'ils soupaient, Girard remarquait le sourire malin et mal déguisé dont Marie accompagnait les instances qu'elle faisait à Hèlène pour ne pas la priver de son lit ; la pauvre enfant ne comprenait rien à ce sourire ; car elle n'avait pas une pensée qui ne fût pure. Mais le regard du chevalier vint dire sévèrement à celle qui la soupçonnait, que cette injure muette était infâme de sa part, lorsque la douce créature l'avait accueillie avec tant de bonté. Il aurait voulu pouvoir lui reprocher ouvertement de porter un œil malveillant sur une action qui devait la trouver d'autant plus indulgente, que la candide fille n'en connaissait pas les con-

séquences. Marie dut lire au moins ce reproche dans le regard sévère du chevalier; et dès lors elle ne fit plus de difficulté pour accepter l'offre obligeante d'Hélène.

— Mon ami, reprit la jeune captive, dites-moi donc pourquoi Marie ne semble pas goûter le bonheur que j'éprouve près de vous : elle n'aime donc pas son mari... Cependant, il a l'air bon, sensible, affectueux, et paraît lui porter une vive tendresse.

— Mon amie, si je devais rester près de vous, je ne répondrais pas à cette question ; mais je veux éclairer votre âme, au risque de la désillusionner un peu sur ce que vous prenez pour un amour ressemblant à celui que je ressens pour vous. Puisque vous avez offert à Marie un asile, il n'y a plus à revenir sur cette offre ; mais je me vois forcé d'expliquer certaines choses qui pourraient vous inquiéter, ou vous faire mal juger ce qu'elle vous dira, je crois, pendant mon absence.

— Mon Dieu, est-ce que j'ai eu tort de lui demander de rester avec moi ; Girard, j'ai cru vous faire plaisir. Je voulais vous prouver que vos amis seraient les miens ; ne m'en veuillez pas, mon ami.

— Oh ! jamais, mon Hélène, dit Girard avec transport ; ne sais-je pas que tu es un ange, et que ta piété s'est fait un devoir, presque un plaisir d'offrir à cette jeune femme, dont les charmes, bien au-dessous des tiens, avaient cependant excité ta jalousie, la preuve que tu voulais lui faire oublier cette injustice involontaire. Certainement je ne puis vous en vouloir, ma belle amie, continua-t-il d'un ton plus calme ; mais je vous le répète, je serai forcé de vous faire connaître Marie d'une manière peu favorable; Oh ! Hélène combien il sera sage de vous défier des discours de cette compagne.

— Je ne vous comprends pas, Girard; pourquoi voulez-vous qu'elle me trompe?

Puisqu'elle-même m'a si bien assurée de votre amour, je ne vois pas ce qui pourrait m'inquiéter, lorsque je ne doute pas de la seule chose à laquelle je tienne dans ce monde.

— Et si elle vous disait que je suis la cause de ses peines : que c'est mon ingratitude qui l'a donnée à celui dont la tendresse extrême est payée de mépris et de froideur, il ne faudrait pas ajouter foi à ses paroles.

— Mais, dit Hélène après un moment de réflexion et d'un ton grave, vous aviez donc promis à Marie un amour que vous lui avez enlevé? Expliquez-vous vite ; chevalier, car si un pareil malheur devait me menacer un jour, je ne me consolerais jamais, oh! jamais de votre abandon..... Girard, j'e mourrais ajouta-t-elle avec un éclat de voix.

— Oh! je te crois ma bien-aimée, et je vois combien eussent été funestes les confidences de Marie, si je n'avis songé à te

garantir de leur influence. Je prévois l'effet cruel qu'elles eussent exercé sur ton âme, exempte encore des passions qui se développent au sein d'un monde corrompu, où la coquetterie rend une femme si facile à croire qu'elle est aimée, lorsque la plus simple politesse impose à celui qn'elle aime la délicatesse de ne pas la désabuser. Hélène, tu peux croire ce que je vais te dire : j'ai poussé peut-être jusqu'à la cruauté, auprès de Marie, la vérité sur le sentiment que tu m'inspires ; il ne peut lui être resté aucun espoir... Jamais je ne l'ai trompée ; je n'ai donc rien à me reprocher.

— Tout ce que tu me dis, je l'entends, mon ami ; mais mon jugement ne peut te comprendre... Elle ne t'aimait pas, puisqu'elle s'est donnée à un autre. On ne peut, ce me semble, éprouver deux fois un véritable amour : pour devenir la femme de Mauléon, il fallait qu'il lui fût possible de t'oublier.

— Ils ne sont pas mariés, chère amie, reprit Girard avec embarras... que vous dirai-je? blessée dans son orgueil, elle a cru sans doute se venger de ce qu'elle appelait mes torts envers elle, en se livrant à un homme qu'elle n'aime plus, maintenant que la réflexion est venue lui dévoiler l'abîme où elle s'est jetée.

— Pas mariée! et moi qui lui ai cédé ma chambre... mais il me semble que c'est mal... Et la jeune fille, honteuse d'une pensée qu'elle n'eût pas su expliquer, rougissait instinctivement.

— Oh! ne t'inquiète pas, chère enfant, ce n'est pas la première fois qu'ils se trouvent ainsi... L'innocence de Marie n'est plus en danger, ajouta le chevelier en souriant: Maintenant, ma bien-aimée, promets-moi de t'en rapporter à ce que tu viens d'entendre; et quelles que soient les plaintes de la compagne que tu as choisie, reste dans une sécu-

rité parfaite sur ma tendresse pour toi, et sur mon indifférence pour elle.

— Pourtant, Girard, je dois être indulgente sur une faute que, peut-être, elle n'eût pas commise si son cœur eût été froid pour vous... Ai-je pu, moi-même, me défendre de vous aimer, lorsque, me croyant encore lépreuse et ne devant espérer qu'une généreuse pitié, je me suis laissée, malgré moi, entraîner à croire au sentiment que je ressentais déjà, malgré mes paroles pour vous persuader le contraire. Ai-je pu maîtriser mon désespoir lorsqu'il me fallut vous quitter, et tant qu'à duré cette absence si prolongée, si cruelle, pendant laquelle, ignorant où vous aviez porté vos pas, je ne pouvais que regretter les jours qui avaient précédé votre absence. Hélas! combien je me reprochais d'avoir consenti à ce que votre temps fût employé à obtenir une liberté à laquelle je n'attacherais aucun prix, si elle ne devait pas

me donner à vous sans interruption. Enfin, durant ce siècle de séparation, et malgré la défense que vous m'aviez faite de révéler, même à Tobie, que je n'étais pas affligée de la triste maladie qui servait de prétexte à ma captivité, je n'ai pu garder le silence... Et comme si j'eusse acquis, par cet aveu, le droit d'être aimée, je passais mes journées à parler de vous à ce bon vieillard, qui m'aime aussi lui, quoiqu'il croie être quelquefois sévère. Avec quelle impatience je me résignais chaque jour à attendre le lendemain, dans l'espoir qu'il vous ramènerait près de moi... Puis, je me crus oubliée : je vous accusais, Girard, de m'avoir trompée ; et alors chaque heure me rendait plus injuste envers vous qui, près de mourir, ne regrettiez la vie que pour moi... Ah ! si je l'avais su... si je l'avais su, répéta Hélène en se reprenant, ma douleur n'eût fait que changer d'objet : je pleurais votre oubli supposé... j'aurais pleu-

ré la perte d'un ami si tendre, si fidèle! Girard, je serai indulgente pour Marie ; car j'ai appris, pendant votre absence, combien votre amonr m'est nécessaire. Les souffrances de cette pauvre femme ne me trouveront pas froide: je les comprendrai maintenant, et je tâcherai de les adoucir, si pourtant ma présence ne les augmente pas.

— Que tu es bonne, mon Hélène, et qu'il va me sembler long, le temps que je dois passer encore loin de toi... Mais au moins je pourrai m'occuper de notre avenir; les papiers du père Anselme m'ont donné quelques renseignemens qui me seront utiles. Ta belle-mère habite Tarascon ; si, comme le disent les avis du bon religieux, ton père doit arriver bientôt, elle consentira, je l'espère, à m'accorder ta main, dans la crainte de voir découvrir à son époux l'atroce méchanceté dont tu es victime. Alors, ma douce amie, je reviendrai heureux de t'apporter la liberté ;

et nous serons unis à jamais. D'ici-là , je me cententerai de t'admirer, de t'adorer ; car je veux te conduire pure au pied de l'autel, où tu te donneras à moi sans regret, et sans rougir des regards que l'admiration portera sur ta couronne virginale,

Le jour commençait à luire : Tobie s'était rendu, comme à l'ordinaire, à la chambre de sa jeune maîtresse, dont la porte était restée ouverte. Qu'on juge de sa surprise en voyant deux personnes dans ce lit, où il pensait trouver Hélène seule. Le pauvre homme sortit de cette chambre, persuadé que c'était bien elle qu'il venait de voir ; car il ne doutait pas que Mauléon et Marie eussent profité de la nuit pour se dérober aux regards de ceux qui, d'après l'idée qu'il s'était faite, devaient les poursuivre.

— Là! voilà de belles choses, s'écriait le bonhomme en retournant chez lui : je le savais bien qu'il lui arriverait quelque mal-

heur..... Elle l'aimait tant, ce Girard, qui, je le vois bien, ne vaut pas mieux que tous les jouvenceaux de son âge.... Ah! mon Dieu! mon Dieu!..... que vais-je devenir, si l'on apprend là-bas combien j'ai mis de négligence à garder cette jeune fille..... Mais aussi qui diable aurait pensé qu'elle serait devenue tout-à-coup comme les autres?...

Hélène n'entendait pas ce que Tobie disait; mais elle se doutait à peu près de ce qui causait l'agitation où elle le voyait. Elle prit le bras de Girard, et s'approchant du bon gardien, elle lui dit :

— Mon cher Tobie, voulez-vous nous donner à déjeûner ici; j'ai bien faim ce matin. Le seigneur et la jeune dame qui sont dans ma chambre.....

— Comment, Mademoiselle, ce n'est donc pas vous, interrompit vivement le vieillard, qui étiez tout-à-l'heure couchée.... Et Girard

se prit à rire comme un fou de la figure étonnée du bonhomme.

— Ils ne sont donc pas encore levés, demanda négligemment Hélène, qui ne comprenait pas ce qui pouvait causer l'étonnement de Tobie et la gaîté de son ami.

— Vous avez tort de rire de la frayeur, ou plutôt du chagrin que j'éprouvais, Messire, dit cet excellent homme, d'un ton un peu fâché ; la pauvre enfant ne serait pas coupable ; mais vous, vous répondriez devant Dieu de son innocence.

— Pardonnez-moi, mon brave, si je n'ai pu me défendre d'un moment d'hilarité, et croyez bien que je suis incapable de causer le moindre chagrin à notre chère captive. Je l'aime trop pour ne pas la respecter ; soyez sans crainte. Mais j'aperçois nos amis ; donnez-nous à déjeûner.

— Marie embrassa Hélène, salua le chevalier d'un air froid ; et Mauléon, qui la trou-

vait plus jolie, sous les vêtemens qu'Hélène lui avait prêtés, eût oublié, sans Girard, la promesse qu'ils avaient faites au comte de la Suze de se rendre de bonne heure chez lui. Après le déjeûner, ils quittèrent les deux jeunes dames, et s'acheminèrent, en causant, vers le château où ils étaient attendus. Mauléon promit de ne parler à personue de la prisonnière de la tour, où il laissait lui-même Marie cachée à tous les yeux.

—

XIII

Les routiers devant se mettre en marche le lendemain, Girard et Mauléon se rendirent au camp pour y surveiller les apprêts du départ. Malheureux tous les deux de laisser l'objet de leur affection, mais différemment

impressionnés par les adieux si nuancés de tendresse et d'une résignation péniblement obtenue, de la part d'Hélène, et par la froideur, presque mêlée de joie, qu'avait difficilement cachée Marie en quittant celui dont la présence ne lui causait plus qu'une contrainte continuelle, qu'elle n'avait pu cacher à Mauléon.

La douleur du jeune chef n'échappa point à Girard, qui cherchait vainement ce qu'il pourrait dire pour lui ôter la conviction, partagée par lui même, qu'il s'était abusé sur la tendresse qu'il devait attendre de Marie. Il le regardait avec un sentiment pénible : cet homme que les plus grands dangers n'avaient pu troubler, et chez qui les obstacles les plus grands rencontraient toujours un courage inébranlable, aujourd'hui pourtant l'ingratitude d'une femme le trouvait sans force pour la supporter, parce que son naturel tendre et sensible n'avait pas appris, dans sa

vie aventureuse, scandaleuse même, à se garantir contre les faiblesses du cœur. Le chevalier comprenait combien Mauléon devait souffrir de l'indifférence de Marie, dont il espérait plus d'amour ; et cet amour l'eût poussé vers le bien, en le portant à acquérir des vertus supérieures, pour en faire une digne offrande à l'amie généreuse qui l'avait accueilli avant qu'il fut digne de la posséder. Le bon jeune homme, ne trouvant point en lui de conviction pour rassurer le jeune chef, n'osait rompre le silence qui, sans doute, livrait ce dernier à de tristes pressentimens.

La lune, qui semblait voyager en tiers avec eux, répandait sur la verdure ses clartés incertaines ; un silence profond régnait sous les ombrages de cette forêt d'Aigue-Belle, si propice aux doux mystères de l'amour heureux, et que rendait plus mélancolique le bruit des cascades s'échappant, en flots argentés, des rochers suspendus, comme

par enchantement, au-dessus des bassins dans lesquels tombaient leurs eaux limpides. Au sein de ce vaste silence, dans ces lieux sombres et calmes, Mauléon parut à Girard moins malheureux; le routier avait reporté ses pensées vers le créateur, dont la sollicitude parternelle plaça sur la terre avec tant de prévoyance tout ce qui doit contribuer au bonheur de l'homme, ou satisfaire ses besoins. Il se sentit entraîné à la confiance en une meilleure vie : espérance à laquelle, voyageur heureux ici-bas, vous avez peut-être cherché à vous soustraire. Mais si, éprouvant une profonde douleur, vous vous êtes tout-à-coup trouvé dans une de ces solitudes où l'âme peut se recueillir en paix, loin des railleurs, loin du regard sceptique de ceux qui ne sauraient comprendre la mélancolie, vous avez dû éprouver combien est douce la contemplation de ces ombrages que l'on pourrait croire placés là pour dérober à l'homme la

cause de ses peines; et leur influence consolatrice a dû révéler à votre affliction que la main puissante qui fit sortir du cahos ces magnifiques forêts, ne les jeta pas au hasard à la surface du globe. Non, ce n'est pas indifféremment que leurs masses superbes croissent en tel lieu plutôt qu'en tel autre : sur les montagnes, elles alimentent les sources qui en découlent; plantées dans le voisinage des Alpes et des Pyrénées, elles défendent des rayons du soleil leurs flancs chargés de glaces éternelles qui, sans ce rempart végétal, se fondraient avec trop de précipitation, et prodigueraient en avalanches, en épanchemens immodérés, les richesses de ces neiges, dont la fonte insensible doit nourrir peu à peu les fleuves de la France et des pays voisins.

Non, celui qui créa ces choses et mille autres avec cette sollicitude, ne fit pas l'homme, la plus parfaite de ses créations, puis-

qu'il le doua de la pensée, pour le livrer à une douleur éternelle; et la perspective d'une vie meilleure viendra vous consoler lorsque vous aurez, dans une sainte contemplation, reporté vers lui vos espérances avec confiance.

Sans doute Mauléon avait éprouvé ce que nous venons de dire, car son visage paraissait plus serein lorsque les voyageurs furent sortis de la forêt; et, pour la première fois, depuis qu'ils avaient vu se refermer la porte de la vieille tour, il adressa la parole à son compagnon :

— Vous avez, lui dit-il, compris la direction de mes idées: je l'ai reconnu à la compassion de vos regards. Je rougis de ma faiblesse; mais j'avais besoin de reporter plus haut des vœux qui ne sont pas entendus ici bas. Vous le dirai-je, mon noble ami, sous les ombrages de cette forêt, j'ai regretté de l'avoir connue, cette femme que je ne puis

pas cesser d'aimer, bien qu'il me soit impossible de croire à une tendresse que je crois aussi loin de son cœur qu'il est évident pour moi que vous l'occupez plus que jamais.

— Vous vous abusez, et je suis bien malheureux de causer ainsi votre peine.

— Oh! je ne vous fais point de reproches, interrompit Mauléon; vous n'avez rien fait pour conserver l'affection de Marie. D'ailleurs, ne sait-elle pas que vous aimez un ange qui, je l'avoue, ne doit lui laisser aucune espérance. Je ne serai jamais ingrat envers vous, qui m'avez été un ami si dévoué; et parce que Marie n'a pas voulu lire dans mon cœur combien il était facile de me rendre au bien par sa seule volonté, je n'oublierai pas pour cela que je dois à votre généreuse amitié, l'accueil, plein d'oubli pour mon passé et si dévoué pour mon avenir, que j'ai reçu chez le comte de la Suze. La comtesse ne m'a laissé voir, en me promettant son

intervention près du baron de Sassenage, ni ce ton pretecteur qui m'eût glacé, ni la crainte de ne pas réussir : deux choses dont je me fusse senti trop humilié. Tout cela, je le dois à la bonne opinion que vous aviez donnée de moi, et qui ne me fera reculer devant aucun sacrifice pour continuer à la mériter, dussé-je même renoncer à Marie.

— J'espère beaucoup des démarches de la comtesse, répondit Girard; et si nous sommes assez heureux pour qu'elle réussisse au gré de nos vœux, je suis convaincu que vous trouverez Marie disposée à vous accorder la justice qu'elle vous doit. Alors sa tendresse vous dédommagera des chagrins que vous cause en ce moment ce que vous prenez pour de la froideur, et qui n'est peut-être que la suite d'une faute qu'elle regarde comme un obstacle à l'approbation de son père. Nous avons donc bien fait de lui taire nos intentions : sa défiance nous eût rendus plus craintifs; et si

nous ne devions pas réussir, il vaudrait mieux le lui cacher. Mais, je vous le répète, j'ai bonne espérance.

— Et moi je n'en ai pas. Le baron a, je crois, autant d'orgueil que sa fille ; car c'est l'orgueil qui vous l'a livrée. Vous aviez eu à ses yeux le tort de ne pas accepter le cœur qu'elle vous offrait, avec une alliance qu'elle croyait trop désirable pour qu'on pût la repousser ; elle comptait, insensée, se repaître de votre dépit quand vous apprendriez qu'elle vous avait préféré un chef de routiers. Mais son noble père ne lui pardonnera pas, lui qui n'a point à se venger de vous, et n'aura pas besoin de me tromper pour y parvenir... Ami, voila pourquoi elle m'a tout donné ; voila pourquoi je n'obtiendirai rien de lui. Comprenez-vous maintenant mon désespoir, lorsque son adieu glacial est venu me fixer sur une vérité que je refusais de croire ! Malgré les déchirantes paroles que j'avais en-

tendues la nuit où elle vous priait de la soustraire *à mon odieux amour*, je fus assez fou pour les lui pardonner, et je trouvais encore du bonheur dans une apparente tendresse, dont je n'avais pas le courage de douter. Si les souffrances et le changement que vous avez pu remarquer en elle ne sont pas produits par une cause que je prévois, je ne lui imposerai jamais l'obligation de me consacrer une vie qui serait un supplice pour elle et pour moi. Mais si je suis assez heureux pour devenir père, je ne veux pas que mon enfant ait à souffrir ce que j'ai souffert, et certes! il ne sera pas bâtard... Jamais, par ma faute, personne ne pourra lui faire entendre des paroles dédaigneuses sur son illégitimité; jamais aucun de ses contemporains ne lui jettera l'insultante estime qu'on accorde si restrictive à l'homme le plus vertueux, le plus grand même, lorsque son enfance n'a pas reposé au berceau de l'hymen. Oh! non,

non, jamais mon fils n'aura cette humiliation à supporter ; et peut-être un jour me donnera-t-il, par sa tendresse, le courage d'oublier lestourmens que sa naissance me coûtera sans doute.

« Nous voici rendus aux premières sentinelles ; ne parlons plus de tout cela, mon ami, ajouta le routier. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je vois avec plaisir que nous arrivons juste pour le départ, et j'en suis content, car le repos ne me serait pas agréable dans la disposition d'esprit où je me trouve.

— Raimonnet de l'Épée nous fait signe d'aller vers lui, dit Girard, évidemment soulagé de voir finir un entretien qui lui était pénible.

— Nous partons dans une heure, dit le joyeux compagnon en s'avançant vers les voyageurs ; je me suis décidé à ne pas attendre votre retour pour faire les dispositions du

départ. Je pensais vous trouver au village de la Suze ; mais puisque vous voilà, venez prendre place au déjeuner très splendide que nous avons préparé à votre intention.

Les chefs étaient en effet réunis sous la tente de Mauléon, et Girard remarqua, à la manière riche et presque de bon goût, dont la table était servie, que les routiers s'étaient piqués de lui prouver que leur vie errante n'était cependant pas privée tout à fait des superfluités luxeuses dont jouissaient les habitans paisibles des plus riches châteaux. L'or, l'argent, les cristaux couvraient la table ; Girard trouva les mets excellens et les vins d'une qualité supérieure. Les convives lui prouvèrent d'ailleurs qu'ils étaient connaisseurs, par la rapidité avec laquelle les flacons se succédaient. Ces vins avaient été enlevés des monastères ou des châteaux dont les routiers s'étaient emparés, et ils ne trouvaient aucune honte à les pro-

diguer aux yeux du nouveau chef, qui ne pouvait cependant penser comme eux à cet égard.

— C'est mal, disait Raimonnet à Girard, après avoir avalé une ample coupe de vieux Médoc, c'est très mal d'avoir pillé le cellier des hommes de Dieu ; hâtons-nous donc de faire disparaître les preuves du délit.

Après avoir bu largement au succès de la cause pour laquelle ils allaient combattre, les routiers portèrent la santé de Girard et du comte, qui les avaient, disaient-ils, remis dans le chemin du paradis. Et le signal du départ étant donné, la riche vaisselle fut encaissée pêle-mêle et sans soins ; car ils n'y attachaient aucune importance, tant il leur avait été facile de se la procurer.

Les routiers se mirent en marche pour Avignon, en traversant le village de la Suze, où sur la porte des maisons, on lisait ces mots anciens : *sortez en joie*. Après la Suze, on

entrait dans le grand bois de chênes verts de Rochegude, qui séparait le Dauphiné du comtat Venaissin. Les compagnies firent halte près d'Orange, au pied du fameux arc de triomphe dédié à Marius et chargé de trophées. A l'aspect de ce monument, dont la grandeur rappelle celle du vainqueur des Cimbres et des Teutons, les routiers s'arrêtèrent respectueusement; car tout ce qui est grand et majestueux révèle d'abord l'idée de Dieu, qui, après avoir richement doté des myriades de créatures, se trouve encore assez riche de dons pour faire les héros.

L'arc d'Orange, situé dans une grande plaine, à quatre cents pas des dernières maisons de la ville, a soixante pieds de haut et soixante-six de largeur. On crut pendant longtemps qu'il avait été érigé a Jules César : ce ne fut guère qu'au XVI[e] siècle que Marius ressaisit, dans les opinions de la postérité,

l'hommage que ses contemporains lui avaient rendu. Plusieurs antiquaires et notamment Vadianus, dans ses notes sur Pomponius Mela ; Isaac Pontanus, dans son *Itinéraire de la Gaule*, veulent que cet arc ait été érigé en l'honneur de *Fabius Maximus.*

Malgré tous les raisonnemens dont ces savans appuient leurs assertions, d'autres archéologues, adoptant la version populaire, affirment qu'il est difficile de ne pas se ranger à cette opinon, quand on la trouve si bien en rapport avec les monumens historiques. Nul doute donc pour nous que Marius et son compagnon Catulus n'aient remporté en cet endroit une victoire, qui les fit recevoir avec des transports de reconnaissance; nul doute enfin que, parmi les trophées d'armes qui décorent cet arc, on ne lise le grand nom de *Marius.*

Le diadême de la principauté d'Orange ceignait alors les cheveux blancs du vieux

Raymond V, dernier prince de cette tant célèbre maison de Beaux, qui eût plus de couronnes qu'elle n'en put porter. A l'approche des routiers, il fit construire à la hâte, bastions et fausses-brayes.

Les Tuschins poursuivaient néanmoins leur chemin, lorsque le cardinal Gui de Boulogne vint, de la part du saint père, leur dire qu'il n'était pas nécessaire qu'ils entrassent tous dans Avignon, et qu'il suffirait des chefs pour traiter, si faire se pouvait. Désirant ne donner aucun ombrage au souverain pontife, les routiers consentirent à ce qu'on leur demandait, quoiqu'ils eussent grande envie de se plaindre et de maugréer. Girard partit donc, accompagné des autres chefs, pour être présenté au pape.

Rien ne paraissait alors plus beau qu'Avignon au dehors. Assise sur le Rhône, et près de l'embouchure de la Sorgue et de la Durance, cette ville se recommandait au loin par ses

nombreux clochers et les tours élégantes de ses remparts, dont les pierres ètaient toutes de même forme et de même grosseur. Les routiers se rengorgèrent en apprenant que s'était pour protéger la ville contre les compagnies de leurs devanciers, qu'on avait fait construire, en 1358, ces belles tours carrées et ces machicoulis redoutables.

Les murs et les édifices d'Avignon, frappés du soleil méridional, semblaient imprégnés de sa vive lumière, et conservaient une couleur éclatante. Nul pélerin n'abordait cette ville, à l'époque où nous la décrivons, sans faire deux fois le signe de la croix : une fois parce qu'elle était le siége apostolique, l'autre parce qu'elle ressemblait, disait-on, à Jérusalem. Mais elle n'eut jamais que de belles apparences : quand on pénétrait dans son enceinte ; quand on connaissait ses mœurs, ses usages et le train ordinaire de ses plaisirs. on ne pouvait croire que ce fût là le

siége d'une cour qui devait l'exemple des vertus.

Avignon était plus sale et plus encombrée que notre vieux Paris; ses rues, étroites, couvertes de longues toiles pour amortir la chaleur du jour, suffisaient à peine à la circulation d'une foule empressée. Car, outre ses habitans, dont le nombre était alors de soixante-dix à quatre-vingt mille, cette ville offrait une population éventuelle et mobile, composée d'étrangers venus de tous les pays, et dont les idiomes et les costumes divers étaient un perpétuel sujet d'étonnement. On y voyait des Grecs, qui venaient consulter sur la lumière du Thabor et les opinions de Grégoire Palamas; des Turlupins, moitié nus, moitié fous, conduits devant les tribunaux de l'inquisition, où ils espéraient échapper au bûcher, en démontrant que leurs pratiques tenaient moins du schisme que de la nature, et que rien de ce qui est naturel n'est honteux;

des pénitens gris, noirs, rouges, bruns; des moines de toutes couleurs; des troupes d'écoliers arrivés d'Allemagne pour suivre les écoles d'Avignon; des ordres mendians venant plaider contre ceux qui demandaient leur suppression; d'innombrables pélerins, chantant par les rues des noëls ou murmurant des prières, suivant leur vœu. Là, se rencontraient des supplians qui, par procuration, où par amitié pour autrui, venaient humblement requérir la levée d'un interdit, l'absolution d'un gros péché, ou l'expédition de certaines dispenses. On y trouvait aussi des missionnaires, qui, montés sur des mules, partaient pour ramener au giron de l'église, les hérétiques de Hosnic. Ici, des ambassades d'Orient accourent pour réclamer l'appui d'une nouvelle croisade; là des troupes de seigneurs, le faucon sur le poing et l'écu pendu au cou, viennent protester contre les empiétemens des juridictions de l'official.

Mais c'était surtout l'espoir de faire fortune, soit en obtenant des bénéfices et des dignités ecclésiastiques, soit en se livrant à des spéculations de tout genre, dans un pays où affluait l'or de la chrétienté, qui attirait la foule des étrangers à Avignon. Parmi ces étrangers, on comptait des milliers de clercs, aspirant tous à des grâces.

La cour du pape et les palais des cardinaux, qui avaient eux-mêmes des cours, célèbres par le faste, la prodigalité et l'amour des arts, entretenaient dans la mollesse, dans l'oisiveté, la noblesse d'Italie, qui regrettant son ciel et ses rivages, voulait du moins qu'on la dédommageât par des fêtes et des plaisirs. Ce concours immense d'individus sans patrie et sans famille, faisait fermenter tous les vices que le luxe et le désœuvrement du cœur peuvent engendrer : ce qui était pur se corrompait bientôt à Avignon, et ce qui était déjà corrompu y venait par instinct,

des diverses parties de l'Europe. Des milliers de femmes prostituées remplissaient onze maisons de débauche ; mais ces courtisanes ne suffisaient pas au libertinage d'une ville où le désir, flétri par les excès, ne pouvait plus s'aviver que sous les pleurs de l'innocence. Le rapt et la séduction étaient donc à la recherche des filles crédules, pour les livrer à d'impudiques vieillards ou à des cardinaux, qui payaient à raison des dégoûts qu'ils inspiraient. Des ramas de jongleurs, d'astrologues, trafiquant des craintes ou des espérances d'une génération abrutie par des voluptés sensuelles, lui arrangeaient, à prix d'argent, un avenir où elle put échapper aux ennuis du présent. Des Italiens vagabonds offraient, à bon marché, le poison et le poignard, aux vengeances particulières.

Les Lombards et les Juifs, persécutés dans tout le reste de la Provence, trouvaient depuis le pontificat de Clément VII, un lieu

de refuge et de protectionà Avignon : ils abondaient en cette ville, où ils prêtaient sur gages et à usure. Une jeunesse dissolue, dont les mains dévorantes avaient fondu le patrimoine des ancêtres, obtenait de ces usuriers des secours plus funestes que l'indigence, puisqu'ils ne produisaient que la ruine, la honte et le remords.

Les Provençaux et les Italiens, qui formaient la plus grande partie des habitans d'Avignon, se querellaient sans cesse, et bannissaient de toutes les réunions cette courtoisie, qui fait le charme de notre bonne France. Les Italiens, gesticulant avec feu et lançant à chaque parole leur dix doigts aux yeux des assistans, reprochaient aux Provençaux de leur avoir volé leur pape, au préjudice de Rome ; d'avoir asservi la tiare à la couronne de France ; d'avoir enfin causé, par ce changement de résidence, l'exil de l'église et le scandale de l'univers. Ils ajou-

taient que le saint père, en persévérant à demeurer au-delà des Alpes, dans un pays barbare et grossier, causait aux sciences et aux arts, un dommage dont les Français répondraient à la postérité. De leur côté, les Provençaux reprochaient aux ultramontains d'être venus mélanger leurs coutumes, leurs usages, et altérer la simplicité de leurs mœurs. Avant eux, ils n'avaient, disaient-ils, jamais entendu parler de mensonge, d'empoisonnemens et d'assassinats. « Si les papes ont préféré Avignon à Rome, ajoutaient-ils, c'est que la France est la fille aînée de l'Église; toujours prête à s'armer pour la foi, et à donner asile aux pontifes malheureux; tandis que l'Italie est mobile, capricieuse et turbulente. »

Girard ne savait que penser de l'effet qu'avait produit sur ses compagnons la vue de cette ville, où ils osaient à peine se montrer, tant ils se croyaient indignes de fouler le sol

que le Saint-Siége avait dû, par sa présence, purifier des intrigues de l'immoralité qui, pourtaut, venait de leur être révélée dans tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Leurs bonnes dispositions étaient refroidies : Girard ne se flattait guère de les y faire persévérer ; déjà même, ils songèaient à reprendre leur vie aventureuse et indépendante, lorsque le cardinal Robert de Genève leur fit dire qu'il leur donnerait audience le lendemain,

Ils s'y rendirent de bonne heure. Le cardinal était à demi-couché sur un lit de repos; et tandis qu'il jouait avec un singe, retenu par une chaîne d'or au balcon du palais, deux jeunes pages, vêtus de soie nacarat et couronnés de plumes vertes et blanches, faisaient descendre sur son front radieux, la fraîcheur d'un doux zéphyr, en agittant un éventail et des branches d'oranger fleuries.

La chaleur du climat et le besoin de câlmer un moment, par des distractions mondaines,

l'esprit actif et ambitieux qui le consumait, faisaient seuls condescendre aux usages qui amolissaient alors la noblesse d'Avignon, ce prince de l'Église deveau si fameux depuis dans le grand schisme d'Occident, où il fut élu Pape, quoique le siége de Saint-Pierre fût alors occupé par Urbain VI.

En peu de mots, il expliqua aux chefs que le Saint Père avait un ennemi irréconciliable dans Barnabas Visconti, qui, sous peine de mort, avait forcé ses légats à manger les lettres d'excommunication qu'ils lui apportaient; ne leur faisant pas même grâce des liens de soie et des sceaux de plomb appendus au parchemin; ce qui, disait son éminence, était d'une difficile digestion en politique comme autrement. Le cardinal ajouta que, par ses intrigues, Visconti avait soulevé Florence contre l'église; que Florence avait, à son tour, soulevé Boulogne, et qu'il s'agissait de reconquérir les états ecclésiastiques

et de faire rentrer les mutins dans le devoir. Robert de Genève, abordant sa conclusion, dit que le pape comptait sur les compagnies de routiers; qu'il le chargeait, lui cardinal, de les commander et de les conduire en Italie, où le succès n'était pas douteux ; enfin, que si les révoltés ne lui rendaient pas les armes, il jurait de se laver les pieds et les mains dans leur sang... On voit que les intentions du vicaire de Jésus-Christ n'étaient pas une application bien précise du principe si connu : *Ecclesia abhoret a sanguine.*

Girard allait prendre la parole ; mais Raimonnet de l'épée, s'avançant tout près de l'éminence, lui dit froidement qu'il y avait assez de braves gens parmi eux, et qu'ils n'en étaient pas reduits à se laisser commander par un prêtre, fut-il archevêque ou même cardinal. « Aucune de nos compagnies n'a à se plaindre de la manière loyale que nous apportons tous à remplir nos devoirs, pour-

suivit le chef avec chaleur ; pas un de nous n'a besoin d'être remplacé ; et nous nous sommes choisi un chef suprême qui, certes ! saura mieux que vous nous conduire à la gloire, si gloire il y a dans votre entreprise, où les maximes de l'évangile vous imposeraient le pardon des injures, et non la mort du pécheur. Mais rien ne m'étonne dans vos paroles, ajouta Raimonnet : je m'étais convaincu en entrant dans cette ville, où les vices, l'ambition, la débauche ont dépravé, corrompu les petits, que les grands n'y donnaient pas l'exemple du bien ; que les prêtres y prêchaient une doctrine parlant de vertus qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes ; et je me suis presque trouvé meilleur que ceux dont j'attendais le pardon de mes fautes.

« Vous paraissez surpris, seigneur cardinal, qu'un homme comme moi, frappé des anathèmes de votre cour, soit assez hardi pour vous parler ainsi ; or, je veux bien vous

dire que vous avez blessé mon orgueil, en voulant vous attribuer le commandement de nos compagnies. Par ma bonne épée, ce ne peut être le vouloir du pape, que je révère, et qui certainement, n'a pas eu l'idée de disposer de nos braves en votre faveur, pas plus qu'il ne me viendrait à la pensée de distribuer des indulgences à sa place. Mais vous aviez pensé que nous serions trop fiers de l'honneur d'être conduits par un cardinal pour refuser de lui obéir; et de la sorte, lui seul eût eu tout l'honneur de l'expédition. Oh! par la mort, il n'en sera rien : nous rejetons votre proposition; celle du pape demande réflexion; et nous ferons connaître à notre aise, à sa sainteté notre détermination, ou s'il ne nous conviendrait pas mieux de prendre sa capitale pour y rétablir le bon ordre.

Robert de Genève, à cette terrible menace, se sentit soulevé convulsivement sur son lit de repos; mais, courtisan expéri-

menté, il se remit bientôt, et congédia les chefs de la main, sans répliquer une parole à celui qui avait osé élever la voix devant sa puissance, car il ne doutait pas qu'il ne consentît un des premiers au sacrifice d'amour-propre qu'on demandait à ces chefs, en les faisant absoudre par le pape. Ce cardinal connaissait bien et l'esprit de son temps, et le parti qu'on pouvait tirer des indulgences apostoliques.

—

XIV

Les chefs revinrent le lendemain à leur camp du faubourg d'Orange ; leurs compagnies s'étaient établies sans façon dans le

grand Cire * bâti par les Romains qui, dit-on, donnaient des spectacles sanglans aux peuples, en échange de leur liberté.

Girard trouva, au retour, un message du comte de La Suze, qui lui annonçait son arrivée pour le lendemain. Après en avoir fait lecture, il résolut d'attendre son ami pour haranguer les Routiers, que le cardinal avait entièrement détournés de leurs dispositions à servir le pape. Quelques-uns des chefs, les mains croisées derrière le dos, allèrent causer avec les ouvriers, qui, par l'ordre de Raymond V, élevaient à la hâte, comme nous l'avons dit, de nouveaux murs à l'encontre des compagnies, et leurs proposèrent en riant de les faire aider par leurs gens. Cela fit dire aux bourgeois : « Si ces *gars* ne se moquent pas de nous, ils sont au fond d'assez bons

* Le grand Cirque : par corruption on l'appelait le grand *Cire*, c'était un théâtre Romain.

Voyez *la Pise, histoire d'Orange* p. 153. t. 1.

diables, et à ce compte, les pauvres gens ne seront pas mangés des *mangeurs*.

Lorsque le comte arriva au camp, il avait déjà vu le cardinal de Saint-Vidal, prélat moins vain et surtout plus souple, plus adroit qne Robert de Genève; et ils étaient convenus d'amener les Routiers à servir leur cause, sans que le pape eût l'air de le désirer.

« Il suffirait, avait dit le cardinal, de persuader avec quelque adresse ces hommes, trop ignorans pour refuter un discours habilement préparé de la généreuse bonté que le pape metterait à les compter parmi les enfans que Dieu à confiés à sa garde. On ferait ressortir le pouvoir remis au Saint-Père de prononcer un pardon, que le souverain pontife serait censé leur offrir, sans exiger qu'il s'engageassent à le servir; et le cardinal promit lui-même ces paroles de paix, en se rendant au camp des Routiers.

Le comte annonça donc aux Tuschins, Guil-

laume de Cassac, cardinal de Saint-Vidal ; ils refusèrent d'abord de le recevoir, disant qu'il était inutile d'entendre cette envoyé du Pape, puisqu'ils avaient résolu de ne pas le servir, et qu'ils voulaient, sans plus tarder, rançonner le comtat Venaissin. Mais le sire de La Suze leur conseilla de recevoir l'éminence, en leur disant que cela ne les engageait à rien, et que ce serait manquer gravement au Saint-Père que de refuser d'entendre le cardinal qui le représentait.

— Sire comte, répondit un des capitaines, quand il s'agira d'une action à entreprendre pour notre intérêt bien compris de tous, nous obéirons à votre volonté de chef suprême, tant que vous le serez ; mais il faut que nous soyons tous d'accord pour prendre les armes, et seul vous êtes pour le Pape jusqu'à présent.

Cependant, tous les Routiers ne laissèrent pas de prendre place sur les gradins de mar-

bre établis dans le cirque, et que les Romains avaient mis là pour d'autres hommes et un autre usage.

Les brigands étaient bien au nombre de cinq mille; mais eussent-ils été plus nombreux du double, ils auraient aisément trouvé place , tant ce théâtre est un ample édifice, quoique ruiné en plusieurs de ses parties*

Les chefs allèrent ensuite recevoir le cardinal qui, en pénétrant dans ce majestueux édifice, parut fort étonné de voir les cinq mille aventuriers rangés, comparaison gardée, comme des chanoines dans leurs stalles. A la vue du prélat, ils se levèrent tous ensemble , et dans un si bon ordre, que leurs

* Depuis le XIVe siècle, les gradins ont presque entièrement disparu ; mais le mur qui coupait le demi-cercle et formait le fond de la scène, est resté debout. On y a adossé de misérables constructions pour en faire une prison. L'inté. rieur du théâtre n'existe plus. voyez *la Pise*, *histoire d'Orange.*

armures ne jetèrent qu'un son, mais gros comme le bruit du tonnerre. Girard, qui se trouvait près du cardinal, répéta au comte qu'il avait murmuré en les voyant ainsi entre ces ruines : *Sic transit gloria mundi.*

Les chefs firent asseoir son éminence sur une grande pierre carrée, la plus belle qu'il y eût parmi ces vastes débris, et s'étendirent sur la terre, couverte d'un tapis de Thym et de Lavande.

Guillaume de Chanac était français et parlait bien. Ayant vu sur les visages des Tuschins la défiance et la mauvaise volonté, il commença par leur dire qu'on ne venait pas à eux parce qu'on appréhendait leurs entreprises sur les domaines du Pape, où parce qu'on désirait les envoyer combattre les révoltés d'Italie ; qu'il était notoire que le duc d'Anjou, le comte de Foix, le Dauphin d'Auvergne, le vicomte de Narbonne et beaucoup d'autres seigneurs assemblaient en ce mo-

ment une grande armée, avec laquelle le connétable du Guesclin se proposait de chasser les compagnies des champs de la Provence.

« L'Église ne désire point acquérir vos bras, continua-t-il, mais vos âmes, qui croupissent dans le péché, sans nul souci de leur salut, et attirent sur vos troupes vagabondes les foudres de l'excommunication. Si tel est votre amour de la guerre que vous ne puissiez durer en paix, il faut du moins que cette guerre soit de bon aloi, et telle que la fait un légitime souverain pour conserver son héritage.

— Vous l'avez dit, interrompit brusquement Mauléon, qui craignait la rude franchise des autres chefs; mais cette guerre honorable que nous cherchons, telle que nos devanciers la trouvèrent naguère sous les drapeaux de du Guesclin, dont vous nous menacez, l'église ne peut nous l'offrir, elle qui se souillerait à répandre le sang humain, et qui satisfaite d'avoir le ciel en son lot, ne

doit jamais guerroyer pour des intérêts temporels. Mes compagnons préféreront se battre pour leur compte, et ne voudront pas imiter l'âne des montagnes, qui porte le vin et boit de l'eau.

Le cardinal regardait avec étonnement le jeune homme qui venait de parler; il n'avait pas cru trouver parmi les routiers des gens capables de penser avec autant de bon sens et de raisonnement. Mais se remettant vite, il répliqua :

— L'Église Gallicane est une fille légère, dont l'Église Romaine souffre avec indulgence les paroles indiscrètes. Vous répétez ici ce que Pierre-Flotte, borgne de corps et aveugle d'esprit, débita en son temps au parlement de Paris, pour égarer le jugement de Monsieur Philippe-le-Bel. A vous entendre, l'église ne doit rien posséder ici-bas; mais ignorez-vous donc que ses aumônes sont une

partie de sa persuasive éloquence, et qu'il faut d'abord qu'elle attache par ses bienfaits, qu'elle console par ses bonnes œuvres, avant d'essayer l'exhortation et la réprimande. Quel ascendant aurait sur les fidèles un clergé affamé, dont l'entremise importune et mercenaire serait taxée comme la journée du manœuvre? La prière, dites-vous, n'a pas besoin du sol; arrachez le lis à la glèbe qui sustente sa racine, et son parfum s'évanouira bientôt. Si la terre jalouse disait un jour au ciel : pourquoi m'enlèves-tu une partie de l'onde qui m'est donnée en partage, et qui sert à étancher ma soif? Qu'as-tu besoin, toi, royaume des flammes, toi resplendissant voisinage de l'éternité, qu'as-tu besoin de ces vapeurs grossières que tu dérobes à mon préjudice, et qui, dans tes hautes régions, deviennent des nuages et des tempêtes? Le ciel lui répondrait : j'attire une onde superflue pour la rendre, à chaque aurore, en

profitables rosées ; je te la garde pour les temps de sécheresse, afin qu'elle ranime, par des pluies salutaires, tes champs stériles et desséchés. L'humidité, qui dans ton sein, fût devenue les contagions et la mort, ramenée un moment vers moi, redescend sur la terre avec la santé et la vie.

« C'est à leurs sillons, c'est à la culture de leurs domaines que les premiers cénobites durent leur piété et leurs vertus. Le dur travail de leurs mains, fatigant une chair rebelle, livrait les sens aux austérités de la pénitence, et garantissait leur esprit des piéges de l'oisiveté, ou des vains exercices d'une imagination curieuse. Étiez-vous là pour disputer à ces infatigables enfans du cloître, des champs créés par eux, lorsqu'ils désséchaient les marécages, amollisaient les rochers, et labouraient les forêts ? Leur avez-vous arraché le soc miraculeux quand ils cultivaient le désert, dont leur présence dissi-

pait l'inculte et ténébreuse horreur? Les avez-vous remplacés à l'heure de midi, quand, sous les feux de la canicule, ils entrouvraient les flancs d'une terre couverte de ronces? leur avez-vous dit: laissez-nous faire, lorsqu'ils creusaient un lit aux torrens, et qu'ils répandaient sur les sables et les bruyères l'or des épis, la pourpre des raisins et l'émail des fleurs. C'est peu d'avoir défriché et planté, ils savent encore conserver leurs biens, qui dans un patrimoine privé, se fussent dissipés et qui, dans leurs mains, sont les ressources de l'avenir, l'éternel appui des siècles.

« Mais s'il faut à l'abbaye ses solitudes indépendantes et productives; s'il faut au presbytère sa moisson aumônière et son jardin secourable, il faut aussi qu'élevé au sommet de la hiérarchie sacerdotale, le souverain pontife ait une propriété qui le mette au niveau-des grands rois. Souverain comme eux,

il marche leur égal, et dès-lors ce qu'il doit leur dire ne sera point affaibli par la crainte de déplaire à un être supérieur, ou par l'espoir d'acquérir des dignités ou des richesses. Sans couronne, il n'eût été que le chapelain de la chrétienté, que le salarié des fidèles. Eh! quoi, celui qui doit, dans l'intérêt de tous, communiquer sans cesse avec le ciel, serait-il moins élevé que les autres? est-ce trop d'un trône pour le père commun qui doit être vu de tout l'univers.

« Les papes ont donc et doivent avoir, outre leur puissance spirituelle, une puissance temporelle. Or, tout propriétaire a le droit qui découle de sa propriété : si le pape ne pouvait pas faire la guerre, comme tout autre prince, sa souveraineté serait une chimère, puisque le premier venu l'usurperait sans coup férir. »

Ici le cardinal s'arrêta; les routiers, qui

n'étaient pas de fort théologiens, baissaient la tête, ne sachant comment répondre à cet orateur de l'Église. La plupart trouvaient sans réplique le discours persuasif du saint homme; pourtant les chefs ne semblaient pas encore convaincus, et se poussaient du coude pour se stimuler à la riposte.

Raimonnet-de-l'Épée, cherchant quelques argumens au fond d'une botterine de Roussillon, dont il avait eu soin de se munir, en remplit une large coupe qu'il vida, en levant les sourcils et fermant les yeux avec recueillement, pensant qu'il convenait de boire ainsi devant un prince de l'église romaine. Puis, s'essuyant la moustache du revers de la main, il parla ainsi :

— « Seigneur cardinal, vous avez suffisamment expliqué comme quoi tout souverain a le droit de faire la guerre. Maintenant, dites-nous, s'il vous plaît, si le Saint Père, à qui l'apôtre a remis les clés du royaume

des cieux, et qui est institué juge de tous péchés, ne détruit pas sa puissance spirituelle et temporelle, lorsqu'il pratique lui-même les erreurs et les vices qu'il est chargé de combattre? Quelle inconséquence! les prêtres défendent la rapine et la commettent volontiers; ils séduisent les uns avec Dieu, les autres avec le diable. Nous avons vu ici des gens qui n'ont d'autre souci que de discuter quel vin est le meilleur, et qui ont établi un comice pour prononcer sur la différence. Nous arrivions à Avignon en vrais et sincères pénitens; et bientôt nous nous trouvâmes de petits saints, en comparaison de ceux qui fréquentaient cette cour dissolue, vrai scandale de l'Église, dont elle devrait être l'exemple et l'édification. Pourtant, on y lance l'anathème et l'interdit comme si de rien n'était; on y est intolérant comme si l'enfer avait le droit de traiter du paradis. Et quand tous les excès qu'on punit ailleurs prospèrent

ici, à l'ombre de la pourpre romaine, on nous traite comme des Vaudois, et des Begards ; on nous menace des feux éternels ; on vient prêcher la pénitence à de pauvres catholiques, dont l'épée est tout l'héritage ; on nous reproche le pain que nous gagnons en risquant notre vie ; on nous damne ni plus ni moins que si nous avions été heureux et opulens pour être absous de toutes vilenies. En ces lieux la religion, aveugle et partiale comme la fortune, ne veut la vertu qu'à défaut d'autre chose. »

Les compagnies, presque sauvages et privées du peu de connaissance que possédaient plusieurs de leurs chefs, ne purent entendre ces paroles hérétiques sans essayer de les conjurer, en faisant des signes de croix. Quelques uns même crurent n'être en sûreté qu'en tenant la robe rouge du cardinal ; mais ce prélat ne parut point ému d'un tel discours, et répondit avec calme :

— Vous avez rencontré les vices du siècle à la cour pontificale, et vous avez dit : l'église est vicieuse... Mais la cour du pape n'est pas plus la religion, que la cour de Charles V n'est la monarchie et la France. Partout où il y a des honneurs et des dignités à répandre, il y a des intrigues, des bassesses et des congrégations d'hypocrites, se servant de Dieu plus qu'ils ne le servent. Partout où l'on voit le luxe et le faste d'un grand concours, on voit aussi les abus qui en sont inséparables. Partout où se rassemble au hasard une foule d'être disparates, venus non par piété, mais par intérêt de mille points divers, et qui, détournés de leurs habitudes, de leurs mœurs et de leurs sentimens, n'ont plus de lien commun et d'occupation sédentaire, il y a nécessairement oisiveté, intempérance et folie. L'onde, tant qu'elle coule dans les ruisseaux et parmi les prés émaillés de fleurs, féconde en paix son rivage heureux ; mais quand elle

est tombée dans le gouffre des mers, elle n'est plus qu'amertume, trouble et tempête. C'est ce qui s'est vu et se verra toujours, même à la cour des souverains les plus vertueux et les plus sages.

« Comment donc voulez-vous que la cour du pape, qui est aussi un souverain temporel, soit exempte de ces infirmités humaines, lorsqu'elle est cent fois plus fréquentée que les autres, puisqu'elle est seule pour la chrétienté ? Nulle autre puissance n'aurait pu résister à ce débordement de tant d'élémens incompatibles, et dont les flots ne mugissent ici avec fracas, que parce qu'ils viennent se heurter contre la digue éternelle que l'église oppose aux égaremens du siècle. Que n'ont pas fait, pour détruire les abus que vous leur reprochez, ces souverains pontifes, dont la civilisation est le magnifique ouvrage ? Quels autres législateurs auraient pu éclairer les nations, en penchant sur elles le flambeau

des sciences et des arts, sans risquer de laisser tomber dans leur sein les rapides étincelles de l'incendie?

« Guerriers chrétiens, vous avez vu ici le laboureur; vous verrez par toute l'Europe la richesse de ses sillons; et pour que, dès à présent, vous ayez part à la moisson des fidèles, celui que vous avez menacé de vos armes et outragé de vos paroles, m'envoie vous absoudre et vous bénir en son nom.

A ces mots tout les routiers, Raimonnet de l'épée un des premiers, se mirent à genoux et se frappant la poitrine, ils répandirent des ruisseaux de larmes; criant miséricorde! En peu d'instans, les vents s'étaient retournés; jamais rien de plus touchant ne s'était vu depuis le temps où, dans ce même édifice, les premiers chrétiens avaient mérité, en proclamant le nom de Jésus-Christ, d'aller cueillir la palme du martyre.

Lorsque les contrits Tuschins eurent reçu la

bénédiction du prince de l'Église, ils voulurent eux-mêmes porter sa litière jusqu'aux portes d'Avignon: ce qu'ils firent, après avoir coupé préalablement, pour leur servir de relique, une large bande de son manteau; assurant qu'il n'y paraîtrait guère.

Arrivé aux fossés de la ville pontificale, Guillaume de Chanac invita les chefs à diner pour le lendemain; ceux-ci acceptèrent, en protestant que le Saint-Père pouvait désormais compter sur leurs cœurs et leurs épées.

—

XV

Mauléon et Girard avaient accompagné le cardinal de Saint-Vidal, qui avait exprimé le désir de les voir, ainsi que le comte de la Suze, prendre gîte dans son hôtel.

—Vous comprenez, dit-il au jeune chef des

routiers, que je ne puis loger tous vos camarades; mais vous me ferez beaucoup de plaisir en voulant bien accepter mon offre, comme un témoignage de ma bonne volonté à n'établir aucune différence entre eux et les deux seigneurs qui leur sont si dévoués, ainsi qu'à vous personnellement, sire Mauléon, pour des raisons qui me sont inconnues. Mais, ajouta le cardinal, je me trouve heureux de vous dire que vos bonnes manières vous eussent fait distinguer de moi, si déjà le comte de la Suze ne m'eût parlé de vous comme d'une personne recommandable.

— Vous me rendez confus, seigneur, répondit Mauléon; si l'amitié que veulent bien m'accorder des amis généreux vous a rendu indulgent pour ma vie passée, je me crois encore indigne de la bonne opinion qu'ils vous ont donnée de moi, et j'accepte avec reconnaissance, mais sans croire le mériter, l'honneur que vous voulez bien me faire.

En arrivant à son hôtel, le cardinal fit préparer un appartement à ses hôtes, et les laissa libres d'agir comme s'ils étaient chez eux, après les avoir engagés à profiter de leur séjour à Avignon pour le bien connaître.

— Si cette ville, leur dit-il, a de vilains côtés, elle a aussi de quoi satisfaire la curiosité de l'observateur, qui trouvera partout ici le contraste de l'ignorance avec les sciences, de la barbarie avec la civilisation, des vices honteux avec les vertus austères, de la misère avec l'opulence, de la superstition avec les lumières. Et lorsque vous aurez vu et jugé de combien d'élémens incompatibles est hérissée la tâche laborieuse du souverain pontife, vous comprendrez que le scandale qui d'abord vous avait frappé à la cour du pape, n'est pas facile à repousser, lorsque les causes se renouvellent sans cesse, et qu'une volonté lutte contre mille.

Assez tard, un écuyer se présenta au pa-

lais, et demanda le seigneur de Briord ; on l'introduisit dans une salle où Girard était avec Mauléon. Le nouvel arrivant jeta sur le plancher plusieurs sacs de cuir, et se précipita dans les bras de Girard.

— Voilà votre rançon, lui dit-il, en désignant du doigt les sacs : vos fidèles serviteurs n'ont pu arriver plus vite à votre secours ; mais enfin vous leur serez rendu.

— Merci, mon bon Philippe, non de cet argent, qui grâce à une circonstance que vous allez savoir m'est devenu inutile ; mais du dévoûment de tous les braves gens qui sont plutôt pour moi des amis que des serviteurs. Ma rançon, au lieu de me coûter, cher écuyer, m'a enrichi, car elle m'a donné l'amitié de celui que je n'ai pu décider à recevoir mon argent, et le voici, ajouta le chevalier, en pressant la mainde Mauléon.

— Seigneur, reprit l'écuyer après avoir remercié le jeune chef d'un regard bienveil-

lant, je vous apporte des papiers qui m'ont été confiés pour vous au camp des routiers : le messager chargé de vous les remettre, m'a recommandé de vous les donner sur-le-champ : ils ont sans doute de l'importanee.

Girard déroula avec empressement le petit paquet que lui présentait son écuyer, espérant bien y trouver des nouvelles d'Hélène, et pensant aussi qu'il devait renfermer quelque chose pour Mauléon. Celui-ci pâlit à la vue de la précipitation avec laquelle le chevalier venait de soustraire une des lettres que renfermait le paquet ; et voyant que son ami feuilletait l'espèce de cahier qu'il tenait comme pour y chercher quelque chose, il dit avec un triste sourire : — « Eh ! non mon ami, vous ne trouverez rien pour moi la dedans ; je devine ce que vous voulez me cacher ; lisez, je vais chercher dans les jardins un peu de résignation contre ce nouveau coup. En ce moment, le jeune chef laissa voir

au chevalier une larme qu'il n'avait pu retenir, et sortit, non pas comme il le disait, pour se résigner, mais pour se livrer sans témoins à sa cuisante douleur.

Girard, resté seul, regarda la lettre qu'il avait cachée, et reconnut qu'il ne s'était pas trompé; puis il lut celle de son amie; la voici :

« Nous avons reçu, Marie et moi, vos jolis présens; je veux vous exprimer la joie qu'ils me causent, mon ami, surtout parce qu'ils viennent de vous, et qu'ils m'apportent la preuve que mon souvenir n'est point effacé par les merveilles dont vous me parlez dans votre lettre. Cette lettre, la première que j'aie reçue de ma vie, devait aussi me venir de vous, puisqu'en votre absence ce serait encore du bonheur.

« Bientôt, me dites-vous, cher sire, vous serez libre; vous pourrez vous occuper exclusivement de moi et de mon sort, que vous

croyez à tort insupportable. Je le trouvais tel avant de vous connaître ; mais aujourd'hui que pouvez-vous ajouter à mon bonheur que je ne veuille sacrifier à celui de ne me pas séparer de vous ? Cher Girard, pourquoi, lorsqu'il est impossible d'augmenter notre félicité, en retrancher des jours qui ne se retrouveront plus ? Puis-je vous aimer davantage? Que pouvez-vous gagner à rester loin de moi ? Rien ; et les jours de mon délaissement sont si douloureusement tristes.

« Marie est très-souffrante depuis votre départ ; je la trouve sans cesse en larmes. Elle m'a confié sa position ; mais je ne puis deviner le nouveau malheur dont elle se croit menacée. Ce n'est pas l'absence de Mauléon qui cause le désespoir auquel je l'avais livrée sans relâche : elle ne l'aime pas ; son cœur est à un autre...

« Je n'ai pu la déterminer à lui répondre ;

elle n'a rien trouvé pour le consoler : elle n'a pas même lu sa lettre, que j'ai trouvée sur le banc du jardin telle que je la lui avais remise. Pauvre jeune homme ! que je le plains ; il attend sans doute un mot de Marie avec autant d'impatience que j'ai de plaisir à vous écrire ; cachez-lui son malheur, mon ami : il doit être si pénible d'aimer sans être payé de retour ! Essayez cependant de le déterminer à renoncer à une femme dont la froideur est tout ce qu'il peut en attendre ; car elle n'aime et n'aimera jamais que vous... Mon bonheur lui inspire une jalousie qui me rend sa présence bien pénible : il est si cruel de ne pouvoir épancher son cœur... Mais hélas ! ce qui fait ma félicité, est la cause de toutes ses peines.

« Votre envoyé me presse ; Tobie est venu plusieurs fois chercher ma lettre ; vous pensez bien qu'il ne l'a pas laissé arriver jusqu'à

moi ; et même il a fallu beaucoup de prières pour le déterminer à me permettre de vous répondre. Mais il a pour vous une si grande estime, qu'il a enfin cédé à mes instances.

« Je ne vous dis pas que j'attendrai avec impatience la réponse qne vous me promettez avant de quitter Avignon ; vous ne doutez pas que je lirai avec beaucoup de plaisir les détails, si nouveaux pour moi, de ce que vous verrez dans cette ville. La manière dont vos routiers seront reçus par le pape, m'intéressera surtout, puisque vous aurez été témoin des choses que vous me direz.

« Adieu, mon doux ami, croyez bien à la tendresse de celle qui sera toujours heureuse, libre ou captive, d'être *votre Hélène.*

« Je joins ici la lettre de Mauléon : vous en prendrez connaissance avant de lui communiquer ce que je vous dis de Marie.

Cette lettre du jeune chef qu'Hélène renvoyait à Girard était ainsi conçue :

« Chère amie, je veux oublier ton adieu glacial pour un moment ; je veux te croire encore la tendre et passionnée Marie de ces instans, où ton âme envoyait à la mienne les douces persuasions qui me rendaient le plus fortuné des hommes ; ces instans où l'amour semblait te faire oublier le reste de la terre, pour donner à ton amant toutes tes pensées, pour l'enivrer de tous tes charmes ; ces instans, enfin, dont le souvenir me rend plus cruelle encore la crainte de les avoir perdus sans retour : perte qui me tuerait.

« Oh ! laisse-moi ne plus douter de ton amour ; ne cherche pas à me détromper si je m'abuse... Dans peu de jours, je serai libre ; j'aurai quitté mes compagnons et deux amis qui m'aiment ; je n'aurai plus rien pour me distraire du bonheur que j'attends de toi. Si

tu devais me manquer aussi, ne me ferais-tu pas regretter cette période d'insoucieuse vie qui cicatrisa la plaie profonde qu'une femme moins chérie que toi avait cependant creusée dans mon cœur. Où serait maintenant, ma bien-aimée, l'adoucissement à mes vœux, si tu devais un jour me repousser par une froideur... qui me tuerait, te dis-je... parce qu'alors j'aurais reporté vers toi toutes mes espérances, et qu'elles m'échapperaient toutes en un seul instant.

« Mais si je te retrouve telle que je l'espère, de combien de sollicitude n'entourerai-je pas ta vie ; avec qu'elles délices je chercherai les moyens de te plaire ; avec quelle joie je serai l'esclave des tes moindres volontés. Tes desirs seront comblés avant même que tu songes à me les exprimer, puisque tous les miens tendront à te satisfaire. Partout où tu voudras vivre, je me trouverai

bien, pourvu que tu sois près de moi, pourvu que tu me tiennes compte de mes efforts ; rien ne me coûtera si ton sourire est là pour me remercier, si ta jolie bouche me dit un jour : Léon, je suis heureuse.

« Si après avoir lu ma lettre, ton cœur t'inspire quelque chose qui me rende le calme, que je n'ai pas goûté depuis que je t'ai quittée, hâte-toi. Marie, de me répondre que tu m'aimes, et j'oublierai mes souffrances ; car il y aura dans ce mot un bonheur que j'ose à peine entrevoir, quand je me rappelle ton adieu, si différent de celui que reçut Girard de son Hélène, et même de toi.

« Tu m'as fait connaître un sentiment que je ne croyais jamais éprouver : c'est celui de la crainte : non celle de la mort, je l'ai vue plus d'une fois sans pâlir ; mais la crainte de te perdre : Ah ! ce serait l'enfer avec son éternité de souffrances... J'attends donc de ta réponse

ou le bonheur ou le désespoir : choisis ce que tu veux envoyer à celui qui t'adore, même en doutant du choix que tu vas faire, et qui te donnerait son dernier soupir, si tu croyais qu'il dût payer de sa vie l'amour qu'il obtiendrait à ce prix.

La lettre d'Hélène combla de joie le chevalier : il voyait dans le desir de son amie un moyen de tromper les ennuis de l'absence. « Oui, ma bien-aimée, se disait-il, je ferai avec grand plaisir ce que tu me demandes : je te décrirai si fidèlement les lieux, que tu croiras les voir ; je t'expliquerai, avec un soin minutieux, les choses que ta pensée solitaire ne comprendrait pas. Avec quel bonheur je tracerai les lignes qui devront servir à éclairer ton intelligence, à former ton jugement, pour le temps où je pourrai te faire connaître, par toi même, ce monde qui, alors, t'offrira sans danger pour ton bonheur les séductions dont il couvre sa perfidie. »

« Mais comment apprendre à Mauléon l'ingratitude de Marie ; comment lui expliquer son refus d'écrire... Voilà ce que se demandait Girard, et il n'avait encore rien décidé lorsque son ami rentra.

— Vous pourrez, dit-il au chevalier, me donner au moins des nouvelles de l'ingrate Marie : votre angélique Hélène vous en parle sans doute ; puisqu'elle n'a pas jugé à propos de me répondre, dites-moi je vous prie comment elle se trouve.

— Hélène me charge de vous dire de sa part combien elle est fâchée de n'avoir pu vous écrire ; mais, ajoute-t-elle, Marie est très souffrante. Elle assure qu'un nouveau malheur la menace ? ne pensez-vous pas que la cause qui échappe à l'inexpérience de ma pauvre captive, pourrait être un effet...

— De mes brutales exigences... je le crois, mon ami ; et je dirai même que je le

désire. Non pas que j'attende, par suite de cet événement, plus de justice de Marie; mais parce que j'entrevois l'espoir de posséder un être par lequel je l'amènerai, peut-être, à ne pas me regarder comme la cause de tous ses malheurs. Car, enfin de moi lui viendraient ces joies maternelles, qui rendent ordinairement les femmes si heureuses. J'espère ne la pas trouver plus insensible à cette félicité, que toutes celles que j'ai vues oublier les plus grands chagrins au sourire de leur enfant, et trouver, dans ses innocentes caresses, un dédommagement à des maux plus réels que les siens.

« Soyez franc, Girard : confiez moi ce que renferme la lettre que vous avez reçue de Marie. Votre amitié a voulu me cacher qu'elle vous avait écrit, parce que vous connaissez ma conviction sur ses sentimens pour vous; mais, mon ami, vous savez aussi que je ne

vous trouve pas coupable de les inspirer. Ainsi dites moi tout, et croyez bien que son silence, après la lettre qu'elle a reçue de moi, ne peut plus me laisser aucune espérance.

— Je vous jure sur l'honneur que la lettre que vous avez aperçue n'est pas de Marie, et je vous la confierais à l'instant, si elle ne renfermait un secret qui n'est pas le mien mais celui d'Hélène.

— Allons, je vous crois, Girard : un chevalier comme vous n'engage pas son honneur pour tromper. Laissons donc faire au temps sa besogne ; il m'apprendra peut-être trop tôt ce que votre amitié me cache avec tant de sollicitude. Vous m'avez été si dévoué, que je vais encore vous demander un service, sans craindre de vous lasser.

— Parlez, interrompit Girard et croyez que mon zèle...

— Je n'en doute pas, reprit Mauléon; mais j'éprouve bien un peu de honte à vous confier ce que j'attends de votre complaisance. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas faire la campagne que mes compagnons ont acceptée avec tant de peine; non pas pour les raisons qu'ils opposaient au cardinal; mais parce que je suis décidé à en finir avec cette vie d'aventures dont les habitudes ne sont plus en rapport avec mes idées. Je veux aussi que l'ingrate Marie ne se prévale pas d'un seul obstacle à notre union; c'est la dernière satisfaction qu'elle puisse attendre de moi, et je la lui donnerai. Je resterai donc avec les compagnies tant qu'elles ne quitteront pas la Provence, où j'attendrai le résultat des démarches de la comtesse de la Suze. Si elle ne réussissent pas j'emmenerai Marie dans un de mes châteaux, sans m'inquiéter des difficultés qu'elle fera sans doute de me suivre,

et je la garderai jusqu'à la naissance de mon enfant. Alors, elle sera libre, Girard : je la voulais heureuse de m'appartenir ; je ne la veux pas malheureuse près de moi.

« Voici maintenant ce que je désire : demain les chefs de nos compagnies se rendront au diner du cardinal ; je voudrais bien que vous trouvassiez un moyen de lenr apprendre que je les quitte. Je ne me sens pas le courage de supporter les railleries de quelques uns, et les reproches, durement affectueux, de Raimonnet, dont vous connaissez la sincère amitié pour moi. Je vous dirai plus, ce ne sera pas sans une vive affliction que je verrai partir les compagnons dont je partageai tant de fois les dangers, et qui me témoignaient, après le combat, une joie si vive de me voir échappé à ses périls. Combien de fois je dus la vie à leur empressement à me secourir, lorsque mon courage s'était

trop aventuré. Vous me comprenez, mon ami, je le vois à l'émotion que produit mon récit sur votre noble cœur, qui ne juge pas les hommes pour ce qu'ils paraissent, mais pour ce qu'ils sont. Ce n'est pas à vous, qui les avez vus au siége de Sassenage, bravant la mort avec une valeur qui étonnait vos braves chevaliers, que j'aurai besoin d'expliquer ce qu'on pourrait attendre de glorieux de ces hommes, s'ils n'étaient pas sans cesse licenciés après la paix, et livrés à la misère aussitôt que la patrie n'a plus besoin de leur sang. Sans me faire le défenseur des abus qu'ils commettent, je les regarderai comme inévitables tant que la politique du royaume ne trouvera pas un moyen d'empêcher qu'un grand nombre de soldats, qui lui sont nécessaires pour faire la guerre, devienne, aussitôt que l'état n'a plus besoin de leur bras, des ennemis terribles pour les

provinces où leur épée, faute d'ennemis à combattre, frappe des victimes à dépouiller. Faut-il s'étonner s'ils abusent de leurs forces, lorsque la nécessité les réduit à s'emparer des biens qui doivent leur procurer les moyens d'existence qu'ils n'ont pas, jusqu'à la nouvelle occasion de mener une vie meilleure et de servir loyalement.

« Raimonnet de l'épée fut pendant huit ans le compagnon de mes aventures, l'ami qui me consola d'un chagrin sous l'empire duquel je cherchais la mort, plutôt que la victoire, dans nos combats ; et cet ami je vais le quitter pour une femme dont l'indifférence me causera plus de chagrin, hélas ! que la perfidie de celle qu'il me fit oublier. En perdant la société de cet excellent compagnon, dont l'amitié ne m'a jamais manqué, je ne trouverai que la froideur dédaigneuse de Marie pour récompense de mon sacrifice : cette idée est affreuse.

— Mauléon, vous retrouverez en moi l'ami dévoué que vous allez quitter, répondit Girard avec émotion : plus je vous connais, plus je me sens attiré vers vous. J'aime à vous voir regretter vos compagnies et leurs chefs, dont vous avez partagé les peines ainsi que les plaisirs ; j'aime la manière, juste à certains égards, dont vous jugez les hommes qui furent communs avec vous de destinées ; et je comprends l'espèce de honte que vous éprouvez à leur dire que vous allez commencer une vie plus régulière. Il est encore d'une belle âme de ne pas heurter la conviction où ils sont qu'ils peuvent se conduire comme ils le font, sous les intimations de la nécessité.

« C'est donc moi qui leur apprendrai aussi que vous ne me quitterez pas; et j'espère vous éviter les reproches que vous redoutez, surtout de Raimonnet, en lui laissant entre-

voir que vous devez trouver le bonheur de votre avenir par mes soins, qui remplaceront les siens jusqu'à son retour.

— Vous me soulagez d'un grand poids, mon cher Girard, et j'accepte avec reconnaissance votre intervention. Mes adieux me coûteront moins, si mes camarades ne me croient pas le détracteur et le juge sévère de l'existence que j'ai menée avec eux, parce que je me décide à la quitter. Quelle que soit ma manière de penser à cet égard, je me trouverais mauvaise grâce à moraliser ceux que j'ai imités.

« Maintenant, mon ami, continua vivement Mauléon, permettez-moi aussi de vous offrir mon assistance pour combattre les obstacles que vous pourrez rencontrer dans l'exécution du projet que vous avez conçu de rendre à la liberté l'ange de la tour. Ne craignez de lasser ni mon dévoûment ni ma

constance ; je ne vous prouverai jamais assez combien votre amitié me rendra fier, en me faisant entrer pour quelque chose dans la réussite que vous espérez, puisqu'elle doit assurer votre bonheur et celui de votre Hélène. Je me trouverai bien heureux d'y avoir contribué, et la vue de votre félicité me dédomagera de celle qui m'est refusée, murmura Mauléon avec un profond soupir.

— Merci, mon ami, répondit le chevalier en pressant la main du jeune chef; votre amitié m'offre ce que la mienne allait lui demander : c'est vous dire que je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi.

— A demain, mon cher Girard, reprit Mauléon ; nous visiterons ensemble la cité des papes, qui est loin, comme vous le savez, d'être la cité sainte ; et vous enverrez à votre Hélène le détail de tout ce que nous aurons vu. Il sera piquant d'y ajouter les remarques

que feront nos chefs de routiers sur ce mélange de bien et de mal.

— Je le pensais aussi, répondit le chevalier. A demain donc, et tâchez d'oublier, dans le sommeil, la triste défiance dont vous entourez trop votre avenir pour y laisser pénétrer l'espérance, qui console et fait vivre dans l'attente d'un bonheur même éloigné.

Mauléon fit à Girard un signe de la main qui voulait dire : l'espoir me tromperait aussi ; puis il quitta le chevalier.

—

XVI

Le lendemain, les chefs des routiers se rendirent de bonne heure aux palais du cardinal de Saint-Vidal ; ils avaient revêtu le riche habit des chevaliers. Girard ne put se défendre de quelque raillerie mentale, en

voyant plusieurs d'entre eux essayer les manières et la noble démarche des seigneurs dont ils portaient sans doute la dépouille. Il communiquait sa pensée au comte de la Suze, lorsque Mauléon, s'approchant d'eux, leur dit :

— J'ai deviné ce qui vous amuse ; mais convenez qu'il y a dans le soin que mes compagnons ont pris de leur tenue, tout ce qu'il faut pour se présenter chez des gens qui ne savent pas même montrer au dehors la pratique de ce qu'ils veulent enseigner aux autres. Les routiers ont eu le bon esprit de comprendre que l'apparence doit être tout aux yeux de ces prêtres superbes : car ils ne voudraient pas même leur tenir compte de ce qu'ils valent réellement. Vous jugerez vous-même, par la réunion des cardinaux que nous allons rencontrer chez celui qui nous reçoit, si ce que vous verrez et entendrez ne vient pas confirmer mon opinion.

— Nous ne doutons pas, mon ami, qu'elle ne soit juste, répondit Girard, et si, un moment, je me suis laissé aller à une observation maligne, ne m'en veuillez pas : je n'attache, je vous assure, aucune importance à l'écorce plus ou moins brillante, lorsqu'elle cache un arbre sans bonnes racines. Vous me verriez regarder avec quelque plaisir les plus belles fleurs, parce qu'il est surtout dans leur nature de briller ; mais je donnerais la préférence à celles dont le parfum me séduirait plus encore que leur éclat.

Nous allons maintenant laisser Girard rendre compte à Hélène de la réception du cardinal : le lecteur trouvera plus piquans que dans un simple récit, les détails écrits sous l'inspiration de ce que le chevalier avait observé. Par là notre action ne sera pas ralentie, puisque les principaux acteurs du drame suivent le sire de Briord chez les car-

dinaux, à la cour du pape et dans la cité apostolique : ce sera un tableau de genre, avec des personnages de connaissance.

« Voici, Hélène, ce que vous désirez savoir d'Avignon, écrivait l'amoureux correspondant. Je commence mon récit au matin du jour où nous nous rendîmes à l'invitation du cardinal de Saint-Vidal.

« Les chefs, qui s'étaient préparés plus tôt qu'il n'était nécessaire, m'emmenèrent visiter quelques quartiers de la ville.

« Chemin faisant, nous passâmes près d'un pont de pierre, bâti sur le Rhône, et qui unit la Provence au Languedoc. Il touche d'un bout, aux murs d'Avignon, de l'autre à ceux de Villeneuve. Nous admirames sa beauté, et chacun de nous se demandait quel audacieux ouvrier avait pu entreprendre de jeter, à travers les ondes rapides du fleuve, les dix-neuf arches de ce pont magnifique. Notre

guide nous apprit que c'était un jeune berger, appelé Benezet, lequel en gardant son troupeau, eut une révélation qui le rendit tout autre qu'il n'était : si bien qu'il dit à l'évêque et au peuple que Dieu lui ordonnait de bâtir un pont à l'endroit qu'il désignait. Benezet construisit donc le pont que voilà, et ce berger fut mis au nombre des saints, ajouta notre conducteur, plein de conviction sur une fable qu'il répétait peut-être depuis 30 ans, mais qui ne nous persuada pas.

« A côté du pont est un hôpital : les religieux qui l'habitent sont tenus, non seulement de recevoir les pélerins, mais encore de veiller à l'entretien du pont ; aussi les appelle-t-on *Frères Pontifes*. Ces religieux, pour mieux s'acquitter de leur devoir, ont étudié les règles de l'architecture ; et il est arrivé que plusieurs d'entre eux sont devenus de très-habiles architectes...... On assure

qu'ils ont construit de forts beaux ponts avec l'inspiration du Saint-Esprit ; il faut pourtant ajouter, pour être juste, que celle de la science n'y nuit pas.

« Nous parcourûmes le quartier de la *Juiverie*, clos par des portes qu'on ferme lu soir : il n'est habité que par les Juifs. Leur filles sont d'une extrême beauté ; elles portent de jolis chapeaux ornés de rubans, dont la couleur change à l'avénement de chaque pape. Les chrétiennes, comme vous le pensez bien, chère Hélène, envient leurs charmes, sans avouer qu'elles en aient. Les chrétiens, de leur côté, disent en les voyant si belles, *quel dommage!* et n'osent en approcher. D'autres disent *c'est égal*, et voudraient en être aimés, au risque de l'enfer. Mais ces vierges d'Israël sont sages ; la crainte d'inspirer le mépris les empêche de fréquenter le monde : elles vivent entre elles, et conservent

dans la solitude, les lis de leur teint et la paix de leur cœur.

« Pour vous donner une idée, ma belle amie, des superstitions que l'on rencontre encore dans cette ville, regardée avec raison comme le foyer des lumières, je vous raconterai, avant de vous conduire chez le cardinal, une anecdote que notre guide nous débita avec non moins d'assurance que celle du pont.

« Regardez attentivement, nous dit-il, le personnage que vous voyez devant vous, et que je vais saluer. » C'était un homme de 40 ans, sans chapeau, sans chaussure, et que suivait une troupe d'enfans. Je crus d'abord voir un insensé; mais rien dans son humble contenance ne décélait la folie. Quand il fut passé, je me retournai pour le regarder encore, et je remarquai que ses vêtemens annonçaient un état d'aisance. Lorsqu'il

fut assez loin, notre guide reprit : « Il y a un an que cet homme scandalisait Avignon, par ses excès et son impiété. Un jour, qu'il avait perdu un tonneau d'argent au jeu, il sortit en fureur, et voyant une effigie de la vierge placée à l'angle d'une maison, que je vous montrerai bientôt, il saisit une pierre et la lança contre cette adorable image qui, soudain, parut couverte de sang ; et par un second prodige, la tête du criminel tourna de manière que le visage demeura du côté des épaules.

« Son crime étant avéré, il fut condamné à être pendu, après avoir fait amende-honorable devant l'image qu'il avait outragée. Mais, le croirez-vous, dès qu'il se fut prosterné aux pieds de la madone, sa figure revint à sa place naturelle. Le peuple cria miracle et grâce ! Depuis ce moment, cet

homme vit dans la pénitence et la pratique de la vertu. » *

« En garantie de son étrange discours, notre conducteur nous montra l'image miraculeuse : devant elle pend une chaîne de fer au bout de laquelle est renfermée une pierre, dans plusieurs cercles d'or. Une foule de pélerins étaient agenouillés en ce lieu sacré, où tous les jours les personnes dévotes viennent distribuer des aumônes.

« Nous entrâmes au palais du cardinal de Saint-Vidal, qui reçut avec bonté les chefs des routiers, et les présenta aux plus notables des convives que je vais vous nommer, Hélène, pour que vous le reconnaissiez dans mon récit. Je vous engage à suivre les nuances qu'il vous offrira : elles dessineront bien

* Voyez *Castrucci, histoire d'Avignon*, tome 2 page 244 et 245.

ces hommes, par le langage sérieux des uns, frivole des autres, mais toujours plein d'un orgueil et d'une vanité qui tranche trop avec la mission d'abnégation et d'humilité que devraient professer les serviteurs de Dieu.

« Nous vimes avec étonnement que chacun d'eux attachait une grande importance à nous faire connaître sa dignité ; car on les annonça avec un soin qui me parut ridicule, puisque ce n'est pas l'usage *. Je riais de pitié en entendant les pages décliner avec affectation des noms que les routiers ne se donnaient pas la peine d'écouter, tant ils étaient loin d'y attacher leur vénération. D'abord ce fut le cardinal Guy de Boulogne et Pierre évêque de Maglone, puis les cardinaux de Saint-Nérée et de Saint-Marcel, tous deux cousins du pape ; enfin, Jacques Gève, maréchal de

* Il n'a été établi que beaucoup plus tard dans les grandes maisons, que les petites ont imitées ensuite, en cela comme en tout.

l'Église Romaine. Après ces hauts personnages, arrivèrent le troubadour Lascaris, Pierre de Boniface, grand alchimiste et poète : mais ceux-là entrèrent sans être annoncés; on eût dit qu'ils se glissaient honteusement dans la compagnie.

« A la suite d'un dîner splendide et recherché avec le plus complet oubli de la sobriété que l'Église recommande, sans être apparemment obligée de s'y astreindre, il survint d'autres cardinaux, des évêques, des prieurs, des abbés, des docteurs en théologie, des poètes et beaucoup de grands seigneurs italiens, qui sont venus se fixer à Avignon pour suivre la cour du pape. Entre eux on distinguait les Brancas, les Pagani, les Garlagui, les Crillon; Robert de Genève y vint aussi. Ce cardinal, qui d'abord avait fait peu de frais avec les chefs des aventuriers, dont il croyait sans doute l'intelligence un peu grossière, montra cette fois dans

sa conversation, beaucoup d'esprit et de connaissances.

« Tout ce que nous entendions était nouveau pour nous : il nous sembla sortir d'un pays de tenèbres et pénétrer dans l'empire de la lumière. L'amour des sciences, des arts, dégagé des langes scolastiques, développait en ce lieu une sagacité, une aisance que je n'avais encore vu briller nulle part avec autant d'avantages *. La cour pontificale, en marchant à la tête de la civilisation, pour la diriger dans la bonne voie, met son

* La passion pour les lettres était si forte alors dans la Provence, que l'on vit ceux qu'elle enivrait vendre leurs métairies pour acheter un seul livre. Quelques-uns, retenus au lit par de graves maladies, furent guéris grâce à la crise morale qu'ils se procurèrent par la lecture d'un ouvrage nouveau. On touchait à cette renaissante aurore des connaissances humaines qui, durant les deux siècles suivans, devait faire éclore tant de sublimes nouveautés, et faire ressortir de la poussière des cloitres cette belle antiquité qui n'avait pas encore existé pour les générations alors vivantes.

orgueil et sa gloire à protéger les savans, les poètes, les peintres, les sculpteurs. Les estimant trop pour les payer avec de l'or, elle leur décerne la noblesse et les dignités; elle fait en leur honneur refleurir les vieux lauriers du Capitole, dont on ceignait jadis le front des conquérans. Des hommes obscurs, mais qui, dans la solitude, ont senti poindre du sein de leur tristesse rêveuse, le germe de la poésie, viennent à Avignon à travers la nuit qui les enveloppe encore, et se trouvent, au lever de l'aurore intellectuelle, à la porte des palais où les princes de l'Église les accueillent avec joie, et les comblent de bienfaits. Quel spectacle pour les chefs des routiers, qui se disaient, dans leur liberté sauvage, nous n'avons que notre épée, mais c'est assez. Quelle leçon pour eux d'apprendre qu'il existe des hommes qui, sans armes, sans violence, voient accumuler les trésors à leurs pieds, et surtout les palmes

sur leur front! cette puissance mystérieuse de la pensée et du talent, qui ne coûte ni sang, ni larmes, et dont ils n'avaient aucune idée, les frappe d'étonnement, les couvre de confusion. Hèlène, vous ne futes pas plus surprise lorsque je vous révélai votre ravissante beauté, tout-à-coup, offerte à moi aux premiers rayons de l'aurore, que ne le furent, dans le palais du cardinal de Saint-Vidal, ces farouches guerriers, en assistant à ce concert de pures intelligences. Ils souffraient et jouissaient tout à la fois, et quoiqu'éblouis par l'éclatente lumière qui leur luisait pour la première fois, ils en aimaient l'éclat.

Tremblans, serrés les uns contre les autres, timides comme des esclaves, les enfans de l'épée avaient oublié la puissance qui faisait trembler à leur approche; peut-être n'y croyaient-ils plus... Ah! mon Hélène, que c'était une curieuse chose que ces rudes

représentans de la barbarie, admis à ce banquet respendissant de la civilisation.

« Cependant, un gentilhomme padouan, entra dans la salle, et dit quelques mots au cardinal de Saint-Vidal, qui poussa un grand cri, et exprima par des signes la plus vive affliction. Il parla à ses voisins et ceux-ci à leur tour, se lamentèrent en levant les mains au ciel. La nouvelle fut bientôt connue de tous, excepté de nous, qui ne comprenant rien à cette désolation générale, pensions qu'ils s'agissait pour le moins du sac de Rome ou d'un nouveau schisme dans la chrétienté. Mais nous avions beau demander le sujet de tant de regrets, on daignait à peine nous répondre, comme si nous n'étions pas dignes de sentir cette douleur, trop délicate pour des cœurs bardés de fer.

« Sur ces entrefaites arriva Mathieu-le-Long, archidiacre de Liége, auquel le cardinal Saint-Vidal prit les mains en disant :

— L'illustre compagnon de vos études, l'ami dont vous possédiez le cœur, celui dont l'Europe entière admirait le génie, le divin Pétrarque n'est plus.

— Non, il n'est pas possible, répondit Mathieu-le-Long, que la mort ait tranché sitôt le fil de cette précieuse vie.

— Hélas ! répondit le gentilhomme de Padoue, qui en avait apporté la nouvelle, j'ai moi-même assisté aux funérailles du divin génie dont l'Italie pleure la perte. Il est mort dans sa maison d'Arqua, le 18 juillet dernier *.

Presque tous les convives du cardinal, plus ou moins consternés de la perte d'un poète que va regretter toute l'Europe sensible, tombèrent dans une morne tristesse; ils se retirèrent de bonne heure; il ne resta

* Pétrarque mourut le 18 juillet 1374, d'une attaque d'épilepsie.

Voyez *Thomasini*, *Louis Baudini* H. S. P.

guère que nous et les cardinaux Robert de Genève et Gui de Boulogne. Le premier avait dans le caractère quelque chose de sombre et de grand, qui s'accommodait mieux des conceptions politiques et guerriers, que des amoureuses poésies du chantre de Laure. Quant au second, brouillé avec Pétrarque, dont il avait été l'ami, il lui reprochait ses satires contre la cour de Rome.

— Pétrarque, disait-il, s'est emparé de quelques faits isolés pour en faire l'histoire de toute l'Église; il dénigrait la cour des papes, et on le vit sans cesse briguer leurs faveurs. Il attaquait le clergé, et mourut en possession de trois canonicats, à Parme, à Lombez, et à Padoue. Il voulait des mœurs, et soupira presque toute sa vie pour la femme d'un autre.

— Ah! dit en riant le belliqueux cardinal Robert, il ne faut pas trop reprocher à ce pauvre amant morfondu un amour mysti-

que et rêveur, qui n'eût rien de criminel; Laure ne lui adressa pas douze paroles en douze années*; ils s'aimaient comme on s'aime, dit-on, dans les cours d'amour de ce pays: c'est-à-dire en espoir et en contemplation; ou plutôt le poète aima celle qui lui inspirait de beaux vers, et Laure souffrit, par vanité, les hommages de celui qui la chantait si bien.

« Ce n'est pas ainsi que vous savez aimer, braves aventuriers, continua Robert de Genève, en tournant les yeux vers les chefs de routiers: votre cœur est toujours là pour répondre de vos paroles simples et vraies. Peu de discours et beaucoup d'actions, voilà ce qu'il faut aux vaillans disciples de cette chevalerie, dont les courtes devises font l'éloquence. Quelques mots prononcés en allant de la vallée aux bois; quelques soupirs échan-

* C'est ce qui résulte de toutes les poésies que Pétrarque a composées pour Laure.

Voyez *l'abbé de Sade*, t. 2 p. 1 et 111

gés entre deux victoires, voilà vos poésies et vos chansons. Du reste,vous donnez de votre sang tant qu'on en veut ; vous faites en silence des prodiges, que d'autres racontent ; et si vos belles meurent avant vous, le désir de les rejoindre vous rend tout-à-coup des chrétiens fervens : vous priez les mains jointes (car prier est la dernière science de l'amour), vous priez en versant des larmes, parce que la piété est encore de la tendresse.

« Vous trouverez, mon amie, ce langage bien profane pour un cardinal : s'il pensait ainsi, vous direz-vous, il y aurait eu de la sagesse à le cacher aux routiers, qui déjà n'étaient pas disposés en sa faveur. Mais je dois ajouter, Hélène, que Robert de Genève employait ici une tactique habile, commandée par son intérêt : il désirait gagner la confiance de ces hommes farouches, par des propos assortis à leurs goûts, à leurs allures. Le cardinal, étranger aux faiblesses du cœur,

n'avait guère plus envie de blâmer Pétrarque que de louer les routiers ; mais il voulait les commander dans la guerre d'Italie, et s'efforçait ainsi de dissiper la répugnance qu'ils lui avaient exprimée à se voir conduire par un prêtre, dont ils devaient supposer les habitudes contraires aux leurs.

« *Filet habilement tendu, assure le gibier au chasseur* : c'est ce qu'éprouva Robert de Genève. Le cardinal de Saint-Vidal, qui devina son intention, le seconda en ces mots.

— Je pleure la mort de Pétrarque, j'admire son génie, et je lui pardonne un amour où le péché n'est point entré... Mais ce qui me fâche contre le poète, c'est qu'il a publié, dans ses épîtres, que la France était une contrée grossière et barbare ! l'ingrat ! n'est-ce donc pas dans ce pays de chevalerie courtoise et de loyal amour, qu'il sentit tomber dans son cœur la divine étincelle de la poésie, et qu'il composa ses plus beaux ou-

vrages. N'est-ce pas sous le ciel français qu'il connut la beauté, sans laquelle, peut-être, son immense génie eût été un hôte inconnu, et dont il n'eût jamais révélé la divine présence. Et lorsque Pétrarque, déjà couvert de gloire dans nos climats, fut appelé par l'Italie pour être couronné au Capitole, il dut ce triomphe à un prince français, à Robert qui, généreux héritier des comtes de Provence, faisait refleurir sur le trône de Naples et de Sicile le goût des vers, que ses ancêtres avaient pris au milieu des enfans du gai savoir. Oui, mes seigneurs, un prince français étendit sur cette fête des arts, la pourpre de la royauté, et lui prêta le reflet de ses grandeurs. Pétrarque n'eût jamais dû l'oublier.

«Amant et poète par la grâce de la France, il l'a traitée de barbare, cette terre d'honneur et de vaillance; ah! s'il ne voulait voir la civilisation que dans la poésie, que n'écou-

tait-il la harpe de nos troubadours et de nos trouvères; s'il la cherchait dans les vertus chrétiennes, commentoubliait-il que la France est la première conquête du christianlsme. Que n'étudiait-il nos coutumes, nos chartes, nos franchises. Voulait-il donc fermer les yeux à nos loyales corporations, aux grandes familles qu'elles forment. Enfin, s'il faisait résider cette civilisation dans la science, pouvait-il ignorer l'existence de cette Université de Paris, qui eût son berceau près du trône de Charlemagne, et de ces doctes abbayes, où les enfans de Benoît et de Bruno, enlacent à la charrue les palmes du savoir.

« Le cardinal n'ajouta pas un mot; il lisait sur le visage des routiers combien ils étaient flattés d'entendre les deux adroits cardinaux vanter ainsi leur pays. Ils perdirent bientôt la timidité qu'ils avaient éprouvée au milieu des beaux esprits d'Avignon et de Rome; ils reprirent, avec la haute opi-

nion qu'on leur donnait d'eux-mêmes, une sorte d'aisance qui releva leur bonne mine, et mit au grand jour leurs avantages personnels. Alors, ils se firent une fête d'être commandés par l'habile Robert de Genève, et lui dirent qu'il leur rendrait les beaux jours de l'archiprêtre Armand de Cevallon. Ce qui surtout mit le comble à leur satisfaction, ce fut d'apprendre que le Saint-Père daignerait les recevoir prochainement.

« Pour moi, Hélène, ne connaissant pas d'autre bonheur loin de vous que de vous retracer les événemens qui vous intéressent, je reprendrai mon récit lorsque je serai à même de vous raconter la réception du pape, à laquelle je ne tiendrais nullement, si vous ne désiriez pas savoir comment il accueillera les routiers.

« Je vais, ma belle amie, vous envoyer ces pages : elles m'ont fait oublier pendant quelques heures, les ennuis de l'absence.

L'écuyer qui vous les portera sera chargé de vous remettre un miroir d'argent poli ; consultez souvent, Hélène, ce conseiller : toujours flatteur, ou plutôt toujours juste, il vous défendra de redouter jamais aucune rivalité, en reproduisant avec fidélité tout ce que vos charmes ont de puissance pour vous placer, par leur empire seul, au-dessus de toute comparaison... Et quel dommage que ce miroir ne puisse pas refleter les suaves impressions de votre âme, comme il reproduira vos traits : Hélène, votre sécurité serait entière.

« Je joins à cette lettre un mot pour votre compagne : lisez-le avant de le lui remettre, et joignez vos efforts aux miens pour la déterminer à faire cesser les souffrances de Mauléon.

« Croyez toujours à mon amour, ma bien-aimée, et conservez-moi le vôtre.

Le lendemain, les premiers rayons du so-

leil se réfléchissaient sur les armes d'un cavalier qui suivait la route du Dauphiné, au milieu d'un tourbillon de poussière, soulevé par les pieds de son cheval. C'était le bon Philippe, l'écuyer du sire de Briord. Il portait à l'angélique captive, la lettre de son amant; et quelques instans de consolation.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie d'A. Saintin, 38, rue St-Jacques.



